EN VEILLANT

AVEC LES PETITS DE CHEZ NOUS

CAUSERIES HISTORIQUES

PAR

M. L'ABBÉ J.-G. GÉLINAS

DU SÉMINAIRE DES TROIS-RIVIÈRES

IMPRIMÉ AU *DEVOIR*

43, rue Saint-Vincent

MONTRÉAL

1919

9/
15

Enregistré conformément à la loi du Parlement du Canada
par l'abbé J.-G. Gélinas au Ministère de l'Agriculture.

EN VEILLANT

AVEC LES PETITS DE CHEZ NOUS

CAUSERIES HISTORIQUES

PAR

M. L'ABBÉ J.-G. GÉLINAS

DU SÉMINAIRE DES TROIS-RIVIÈRES

IMPRIMÉ AU *DEVOIR*

43, rue Saint-Vincent

MONTRÉAL

1919

EN VEILLANT

AVEC LES PETITS DE CHEZ NOUS

NIHIL OBSTAT :

ALF. COMTOIS, pter,

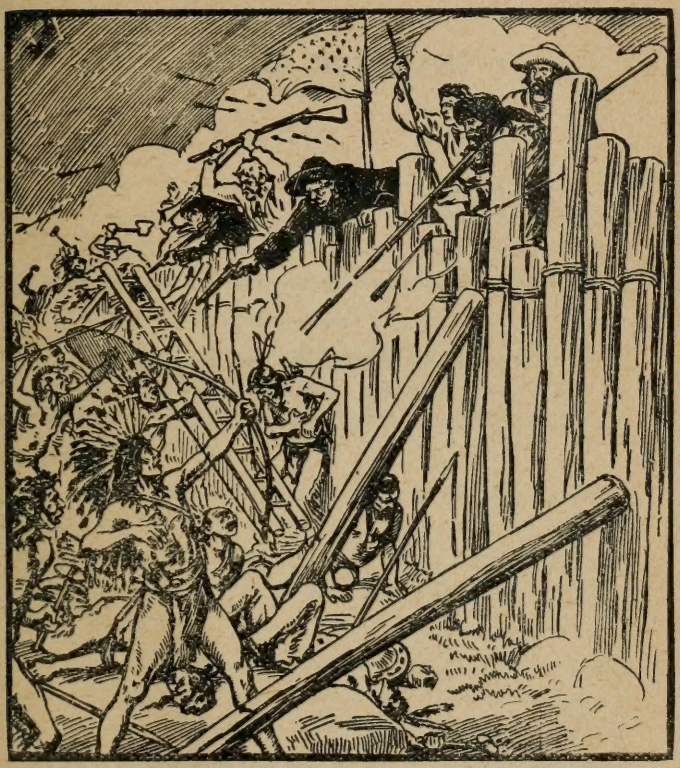
Censor.

Trifluvii, die 22a sept. 1918.

IMPRIMATUR :

F.-X. CLOUTIER, Episc. Trifl.

Trfluvii, die 25 sept. 1918.



Combat de Dollard

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Arthur Beaulac — 1914.

In-8, de 85 pages

Au Foyer — Causeries Historiques pour les petites de chez-nous — 1917.

In-8, de 124 pages, avec gravures.

PRÉFACE

C'est la deuxième série de causeries historiques que je mets en volume. Le bon accueil fait à la première par les « petites de chez nous » prépara les voies à celle qui suit.

Les deux séries furent publiées d'abord au Bien Public *des Trois-Rivières, dans les colonnes du « Foyer ». C'est pourquoi nous causons le soir au « Foyer ».*

Il y a des théâtres plus vastes et plus brillants que celui-là, mais je me sens heureux « en veillant avec les petits de chez nous ». Dans leurs âmes vierges il me semble voir fleurir, avec toutes les vertus, le patriotisme vrai.

Au cours de ces causeries faites le jeudi de chaque semaine, je me sers souvent des mêmes tournures, je redis aussi les mêmes choses. Avec les enfants est-ce qu'on ne doit pas se répéter ? En famille est-ce qu'on se soucie des exigences de la littérature ?

J'ai voulu me faire comprendre avant tout... Tous me comprendront-ils ?... Les plus jeunes de-

vront être aidés parfois. Je compte sur le zèle des papas et des mamans, des maîtres et des maîtresses pour modifier, simplifier ces causeries au besoin, les adapter à l'âge et au développement intellectuel des enfants.

Les références indiquées au bas des pages seront utiles, je crois, aux parents, aux éducateurs désireux de trouver des renseignements supplémentaires.

Ah ! si tous savaient comme il importe, pour le salut national, de faire aimer la Patrie et l'Église aux enfants de chez nous !

C'est pour apporter mon humble part à cette œuvre essentielle de l'éducation patriotique et religieuse que j'ai publié mes deux séries de causeries. Daigne saint Joseph, notre patron, bénir mes efforts et tous les « petits de chez nous ».

Séminaire des Trois-Rivières, 19 *mars* 1919.

I

Jacques Cartier

Vous vous êtes peut-être dit, mes chers petits amis, que vous aimeriez à vous asseoir au *Foyer*, tout comme les « petites de chez nous », que des causeries pas trop longues sur notre histoire du Canada vous aideraient à passer les soirées sans ennui. Soyez assurés qu'au temps de mes causeries avec les « petites de chez nous » je n'avais pas l'intention de vous interdire l'entrée du *Foyer*. Oh ! non, je sais, voyez-vous, que les beaux exemples laissés par nos héroïnes sont capables de vous porter au bien, de vous faire aimer le bon Dieu et la Patrie. Non, non, je ne voulais pas vous refuser une place au *Foyer*, je vous l'assure, comme aujourd'hui, en vous conviant à nos petites causeries, je désire que les « petites de chez nous » soient encore au poste. Voir passer dans les ombres mystérieuses du *Foyer* les silhouettes de nos héros fera battre plus fort les cœurs des hommes de de-

(1494-1557)

main, et habituera les fillettes canadiennes-françaises à distinguer entre la vraie noblesse de l'âme et la galanterie fausse, vicieuse et parfumée.

Est-ce que vous m'avez bien compris ?...

Nous venons donc au *Foyer* pour causer de notre pays, de notre beau pays le Canada. Aimez-vous bien notre cher Canada, l'aimez-vous bien ?... Ah ! quand vous connaîtrez toute son histoire, quand vous saurez ce qu'il a coûté de sang et de larmes à nos pères, comme vous l'aimerez ! En attendant, sachez que notre pays est le plus beau pays du monde, celui que nous devons aimer le plus.

Vous croyez, sans doute, que je vais vous parler d'abord de Jacques Cartier. C'est au moins ce que j'ai entendu murmurer tout à l'heure. Vous avez raison, car Jacques Cartier se place tout naturellement au commencement de notre histoire. Mais ce sera bien court, pour ne pas vous fatiguer.

Vous avez entendu dire, mes petits amis, que Jacques Cartier naquit à Saint-Malo, en 1494, et on vous le dira souvent encore. Il vous est bien permis de le croire, et je le crois comme vous, mais si quelqu'un vous affirmait que le découvreur du Canada est né à Saint-Servan ou à Paramé ne vous fâchez pas, car les savants ne s'entendent pas toujours là-dessus.

Ce fut le 20 avril 1534 que Jacques Cartier, à la tête de deux navires chacun de soixante tonneaux et de trente hommes, traversa la mer pour la première fois.

Que d'obstacles il avait fallu surmonter pour aller à la découverte du Canada ! L'ambition, la jalousie, l'indifférence qui découragent les meilleures énergies, tout se liguait contre l'apôtre. Mes chers petits amis, défions-nous de l'ambition et de la jalousie. Défions-nous aussi de cette paresse railleuse qui s'efforce de jeter du ridicule sur ceux qui se laissent attirer par l'idéal et rêvent de faire « quelque chose ».

Une seconde fois le 16 mai 1535, jour de la Pentecôte, on vit Jacques Cartier partir pour le Nouveau-Monde. Mais avant le départ les explorateurs « du commandement du capitaine et du bon plaisir de tous », se confessèrent, reçurent ensemble « leur créateur en l'église cathédrale de Saint-Malo ». Puis 110 hommes s'embarquèrent le mercredi suivant sur trois vaisseaux, la *Grande-Hermine*, la *Petite-Hermine* et l'*Émérillon*.

Vous avez remarqué que Jacques Cartier et son équipage font la sainte communion avant de partir pour le Canada. Plus tard vous verrez Dollard des Ormeaux et ses compagnons aller communier eux aussi avant le combat du Long-Saut.

Nos pères savaient où se trouve la source de la sagesse, de la force, du courage.

Enfin le 23 mai 1540, cinq bateaux quittèrent Saint-Malo, commandés par Jacques Cartier, portant des gentilshommes, des soldats, des matelots, et suivis par un vice-roi, le sire de Roberval.

Il ne faut pas grand temps pour dire que Jacques Cartier fit trois voyages au Canada, mais qu'il en faudrait pour dire toutes les peines, les souffrances endurées par le découvreur de notre pays !

On peut à peine croire aujourd'hui, par exemple, que Jacques Cartier entreprit la traversée de l'océan avec de misérables vaisseaux de soixante tonneaux. Et ce n'était là qu'une des premières difficultés à vaincre pour le héros malouin. Au Canada il y avait des sauvages grossiers, fourbes, cruels, très cruels; il y avait le climat excessivement rude, surtout pour des Français qui ne connaissaient pas nos hivers; il y eut la maladie et la mort qui, à certains jours, abattirent presque tous les hommes de Cartier.

Qu'ils avaient donc du courage, nos pères ! Mais aussi comme ils étaient chrétiens ! Jacques Cartier plantait des croix sur son passage et racontait la Passion du Sauveur aux sauvages; il était apôtre à Gaspé, à Stadaconé, à Hochelaga, partout et toujours. Les dimanches et jours de fête son

équipage assistait au saint sacrifice de la messe. On chantait des psaumes, des litanies, des invocations à la Vierge.

Remercions le bon Dieu de nous avoir donné comme premier découvreur du Canada un pareil chrétien.

Quand Jacques Cartier eut terminé ses courses sur les mers, il continua en France sa vie de dévouement et d'apostolat. En 1557, la peste éclata à Saint-Malo. Jacques Cartier se dépensa sans compter au service des malades, et mourut le 1er septembre, probablement victime de son dévouement.

Quand vous serez plus grands, étudiez bien l'histoire de Jacques Cartier, mes chers petits amis.

20 septembre 1917.

II

Champlain

Comme je suis heureux de vous retrouver si nombreux au *Foyer !* Il faut admettre aussi que ce doit être un bonheur pour vous d'entendre parler d'histoire du Canada, de l'histoire de la Patrie.

(1567-1635)

Dans vos beaux grands yeux d'enfants je crois voir briller vos âmes, ces âmes qui demain aideront notre cher pays à devenir grand, glorieux.

Mais l'un d'entre vous m'a demandé ces jours derniers de vous dire où se trouvaient, au temps des sauvages, les villages de Stadaconé et d'Hochelaga. Avant d'aller plus loin, je réponds à cette question. Stadaconé était à peu près à l'endroit où l'on voit Québec aujourd'hui, et Montréal a remplacé Hochelaga.

Ces choses étant dites, continuons notre excursion.

L'histoire de notre peuple, c'est comme on dirait celle de l'enfant gâté du bon Dieu. Soins

tendres et incessants, sollicitudes toutes paternelles, miracles même, la Providence a tout prodigué à notre peuple au berceau. Remarquez principalement comme le Père infiniment bon a voulu que nos origines fussent sans taches. François Ier et Henri IV, rois de France, avaient essayé de jeter les bases d'une colonie chez nous avec des repris de justice, mais leurs tentatives échouèrent. Ce fut heureux. Quelle honte pour nous si l'on pouvait dire que les Canadiens français sont des descendants de malfaiteurs ! Et puis, quel peuple serions-nous devenus !

Nous devions être un peuple *avant tout catholique*, et il fallait ici des pionniers honorables. Ces pionniers se firent attendre soixante ans après les tentatives malheureuses de François Ier; mais, Dieu merci, à l'heure marquée par la Providence, ils vinrent implanter ici la civilisation française et catholique; ils vinrent continuer l'œuvre de Jacques Cartier.

Alors, mes chers petits amis, parut un homme dont le génie, la vertu et l'influence devaient laisser dans la Nouvelle France un souvenir immortel. Cet homme, ce fut Samuel de Champlain, le fondateur de Québec. Vous savez que Québec fut fondé en 1608 ?

De notre temps beaucoup de gens s'imaginent qu'un homme du monde, à la fois intelligent,

instruit et excellent chrétien, est un « oiseau rare », si rare qu'il est presque impossible de le trouver. Quelle erreur ! Les bons chrétiens intelligents et instruits ne sont pas aussi rares qu'on le pense; il n'est pas nécessaire d'aller au bout du monde, ni dans les siècles passés pour en trouver, croyez-moi. Vous connaissez de ces gens-là comme moi-même j'en vois tous les jours. Toutefois avouons que les lâchetés et les défaillances abondent en notre siècle de progrès; que les bons chrétiens sont souvent enclins à mettre en poche leur drapeau; qu'ils sont peut-être trop empressés de sacrifier leur place et leurs droits.

Ça pourra donc vous être utile, mes chers petits amis, tout en tenant compte des bons exemples que vous avez sous les yeux, de contempler, à l'aurore de votre vie, les belles silhouettes de nos héros et de nos héroïnes. Nous ne saurions nous arrêter trop souvent et trop longtemps devant les gloires de la Patrie.

Quel chrétien que Champlain ! Un seul mot échappé de sa grande âme et gravé dans l'histoire le montre bien tel qu'il fut : « La conversion d'un infidèle vaut mieux que la conquête d'un royaume. »

Champlain se montra l'apôtre de Dieu à l'égal des missionnaires qu'il avait amenés avec lui. « Le Fort, où il faisait sa résidence, dit l'abbé

Faillon, semblait être une école de religion et de vertu. » Comme saint Augustin et les moines de notre temps, il faisait lire à sa table : le matin c'était quelque bon historien, et le soir la Vie des Saints. A la fin du jour, rapporte le P. Le Jeune, il y avait l'examen de conscience, et puis récitation des prières à genoux. Par ordre de Champlain on sonnait la salutation angélique, au commencement, au milieu et à la fin de la journée.

De tels exemples devaient produire des effets merveilleux dans la colonie. Aussi bien le P. Vimont écrivait : « On vit ici dans une grande innocence, la vertu y règne comme dans son empire ... » Plusieurs, après s'être négligés en France, changeaient de vie en Canada.

C'est dans l'esprit chrétien qu'on trouve la vraie sagesse; et c'est l'Église qui possède et inspire les meilleures méthodes d'organisation sociale. L'histoire de Champlain, de nos héros, de nos héroïnes le prouve bien. On parle aujourd'hui, plus que jamais, de la nécessité du retour à la terre. Champlain lui, il y a trois siècles, savait toute l'importance de l'agriculture pour un pays; et ce fut sur ses instances que Louis Hébert, dont nous parlerons bientôt, se détermina à passer en Canada avec sa famille. Ah ! si ces hommes eussent été mieux compris en France et au Canada, la colonisation chez nous eût marché plus rapidement.

La vraie sagesse ne peut se trouver dans l'égoïsme de la vie purement matérielle. L'égoïste ne voit en tout que son avantage du moment, et ne cherche le plus souvent qu'un gain méprisable, cela sans songer au bien commun. Champlain eut à lutter contre les égoïstes de son temps. En ce temps-là, mes chers petits amis, il y avait déjà des gens qui, pour un peu d'argent, semaient la ruine et la mort autour d'eux. En homme clairvoyant, le fondateur de Québec défendait de vendre de la boisson aux sauvages... Est-ce que vous ne pensez pas qu'il y a une grande ressemblance entre les sauvages ivrognes du temps de Champlain et les gens qui aujourd'hui sortent ivres de nos buvettes ? Hélas ! les plus sauvages sont peut-être les buvetiers qui font boire ces pauvres misérables, la honte de notre civilisation.

Il faudrait causer jusqu'au matin si nous voulions repasser toute l'histoire de Champlain.

Ce fut le jour de Noël, 25 décembre 1635, que retourna vers Dieu Samuel de Champlain, dans les sentiments de la plus tendre piété. Il y avait vingt-sept ans que Québec était fondé, et la civilisation française et catholique avait déjà pénétré au loin, à travers les forêts du Nouveau-Monde.

Cette nuit de Noël dut remplir les âmes d'émotions indicibles. Champlain, le conseiller, le protecteur, le fondateur de la petite colonie s'en

allait pour toujours... Mais dans le silence solennel de la nuit, nos pères durent entendre, avec une joie ineffable, ces paroles pleines de mystères et d'espérances : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

27 septembre 1917.

III

Louis Hébert

Vous savez peut-être que le 4 septembre dernier on a célébré le troisième centenaire de l'arrivée à Québec de Louis Hébert, le premier colon et le premier cultivateur du Canada. Ah ! ce nom de Louis Hébert gravez-le bien dans votre cœur, car c'est le nom d'un grand patriote et d'un grand chrétien.

Louis Hébert était un apothicaire de Paris. Demeurer à Paris aujourd'hui, c'est demeurer dans une ville de plusieurs millions d'hommes, et dans la plus belle ville du monde, après Rome. Au commencement du XVIIe siècle, Paris était déjà une ville magnifique où la richesse, les arts et les plaisirs se donnaient la main. Cependant Hébert quitta sa patrie pour s'en venir au Canada; une voix intérieure lui disait de marcher.

C'est en 1617 qu'il mit le pied pour la première fois sur la terre de Québec.

Voyez comme il y a de la différence entre Hébert et beaucoup de gens de nos jours. Il quitte une grande ville, où pourraient le retenir sa profession, de nombreux parents, des amis et les vanités du siècle; il traverse la mer et va s'établir au milieu de la forêt, au milieu des sauvages san-

guinaires; d'autres, à notre époque de progrès, tournent lâchement le dos à des terres riches et fécondes, aux terres qui donnèrent si généreusement le pain des fortes races aux anciens de chez nous, ils courent vers les villes où des misères sans nom les attendent peut-être, eux et leurs enfants.

Louis Hébert voyait clair. Il voyait plus clair et plus loin que beaucoup de gens de notre temps. Il savait que la vraie source de la richesse c'est la terre, et que la vie du cultivateur avec sa frugalité, sa simplicité, sa grande paix, son esprit de foi, donne plus sûrement le bonheur que la vie fiévreuse et troublée du citadin. Oui, il savait tout cela, et dès son arrivée à Québec il commença sa vie de défricheur, de colonisateur.

Voyez-vous, là-bas, sur les hauteurs de Québec encore sauvage, le premier cultivateur canadien ? Il a travaillé bien fort tout le jour, mais l'espérance adoucit ses labeurs. Comme elle est droite et belle la silhouette qui se dessine dans le lointain. On dirait un chêne resté debout au milieu de l'éclaircie. Vêtu de l'or et de la pourpre du soir, Hébert tranquillement s'en va d'un pas mesuré, en faisant le beau geste du semeur. C'est le blé de chez nous qui tombe dans la terre où doit germer tant d'héroïsme et tant de gloire ! Soyez bénis, cher blé et chère terre qui avez donné le premier pain à notre ancêtre glorieux.

Qu'elle est admirable, mes petits amis, la lignée de nos cultivateurs qui depuis Louis Hébert ont jeté dans nos sillons le blé du bon Dieu, et dans nos cœurs l'amour de la Patrie et de l'Église !

Pardonnez-moi si j'élève un peu la voix. Il faut tant aimer la terre canadienne et ceux qui l'ont mouillée de leurs sueurs et de leur sang !

Mais savez-vous pourquoi Hébert et Champlain n'eurent jamais peur du travail et du sacrifice ? Je vais vous le dire. Champlain avait dit : « Mieux vaut le salut d'une âme que la conquête d'un royaume »; Hébert, en faisant ses derniers adieux à sa femme et à ses enfants, leur dit : « Je meurs content, puisqu'il a plu à Notre-Seigneur de me faire la grâce de voir mourir avant moi des sauvages convertis. J'ai passé les mers pour les venir secourir, plutôt que pour aucun intérêt particulier, et je mourrais volontiers pour leur conversion si tel était le bon plaisir de Dieu ». Comprenez-vous à présent que c'est toujours dans l'amour du bon Dieu et de sa sainte religion que se trouvent la force et le courage, en face des obstacles les plus redoutables ?

Mais vous aimeriez peut-être à connaître un peu la famille de Louis Hébert. Vous vous dites, avec raison, que le héros n'était pas seul à Québec, qu'il avait une famille. C'est vrai, Louis Hébert était venu à Québec avec sa femme, Marie Rollet,

et ses trois enfants : Guillaume, Anne et Guillemette. Vous souvenez-vous que j'ai déjà raconté au *Foyer* comment Hélène Boullé, l'épouse de M. de Champlain, venait chercher des distractions auprès de Marie Rollet, Marguerite Le Sage, Françoise et Marguerite Langlois ?...

Une autre particularité qui va peut-être vous intéresser c'est celle du premier mariage fait au Canada : « Le Père Joseph, dit Sagard, fit le premier mariage en Canada, entre Étienne Jonquest, de Normandie, et Anne Hébert, fille aînée de Louis Hébert, qui depuis un an était arrivé à Kébec. »...

Les mariages, je le sais bien, vous intéressent moins que vos grandes sœurs. Avez-vous remarqué comme elles se lèvent parfois de grand matin vos grandes sœurs pour aller à l'église... assister à un mariage. Il paraît que ce n'est pas pour implorer les bénédictions du ciel sur les nouveaux époux; on dit que c'est simplement pour voir la toilette de la mariée...

Mais pourquoi nous attarder à faire de semblables remarques en parlant du premier cultivateur canadien et du premier mariage canadien ?

Du reste, vous devez être fatigués, et vous attendez sans doute que je vous donne votre congé pour aller vous mettre au lit. Je m'empresse donc de terminer ma causerie par deux mots sur la mort

de Louis Hébert. Je laisse encore parler le Frère Sagard : « La mort du sieur Hébert fut une affliction pour tous, non seulement pour les Français, mais aussi pour les sauvages, car ils perdaient en lui un vrai père nourricier, un bon ami, et un homme aussi zélé pour leur conversion, comme il l'a toujours témoigné par ses actions, jusqu'à sa mort qui fut comme sa vie, laquelle avait pieusement correspondu à celle d'un vrai chrétien sans fard ni artifices... Avant de mourir il reçut avec une piété touchante les sacrements de la Sainte Église, du Père Joseph le Caron, et disposa de ses affaires au grand contentement de tous les siens. . . » Après avoir dit que cette vie est de courte durée et que celle à venir est pour l'éternité, il se recommanda aux prières des siens, et puis, dit Sagard, « levant la main il leur donna à tous sa bénédiction, et rendit son âme entre les bras de son Créateur, le 25 janvier 1627, jour de la conversion de saint Paul ».

4 octobre 1917.

IV

Le Frère Pacifique Du Plessis

Durant que Champlain et Louis Hébert se vouaient à l'avancement de la colonie, des prêtres, des missionnaires les soutenaient dans leur œuvre.

Vous savez que les premiers religieux missionnaires de la Nouvelle-France, les Récollets, arrivèrent au Canada en 1615. Les Jésuites devaient venir en 1625, partager leurs labeurs, leurs souffrances et leurs consolations.

En 1615, on trouve donc en notre pays les PP. Denis Jamay, Jean Dolbeau, Joseph le Caron et le Frère Pacifique Du Plessis.

Comme ils travaillèrent, ces missionnaires; comme ils rendirent de grands services à la France et à l'Église sur la terre du Canada !

Saviez-vous que les Récollets furent nos premiers maîtres d'école ? Pourtant, il y a des gens qui prétendent, même en notre pays, que l'Église cherche à tenir les fidèles dans l'ignorance pour mieux assurer sa domination.

Oui, nos premiers maîtres d'école furent les Récollets, et je crois bien que la première école ouverte au Canada le fut aux Trois-Rivières, par le Frère Pacifique Du Plessis.

« Dès 1616, lisons-nous dans le *Mémorial de l'éducation* du docteur Meilleur, le Frère Pacifique (Duplessis) tenait une école dans le canton où s'assemblaient les sauvages avant l'établissement de cette ville (Trois-Rivières). »

En ce temps-là l'instruction n'était pas très étendue. Comment, du reste, eût-elle pu l'être avec les sauvages ? On enseignait la lecture, et les élèves s'exerçaient à l'écriture sur des feuilles d'écorce.(1)

Je suis bien tenté, de vous entretenir un peu du Frère Pacifique Du Plessis, même au risque de paraître négliger ses compagnons d'apostolat. Cette figure si modeste, si bonne du Frère Pacifique me fascine, et je veux essayer de vous faire partager mon admiration. Qu'on aime donc à découvrir le mérite qui se dérobe au regard des hommes !

Natif de Vendôme, en France, ainsi que Louis Hébert le Frère Pacifique fut d'abord apothicaire. Les occasions ne lui manquèrent pas après 1615, au Canada, de mettre à contribution ses connaissances médicales.

C'est en 1617 que débarquèrent aux Trois-Rivières les premiers colons, et ces jours furent terribles pour nos pères. Entre autres épreuves il fallut subir les ravages du *mal-de-terre*. Que

(1) *Bulletin des Rech.* Hist., VIII, p. 354.

de nuits sans sommeil dut passer le bon Frère Pacifique auprès des malades !

Voulez-vous savoir en quoi consistait le *mal-de-terre?* Je vais vous le dire.

Les personnes qui en étaient affligées perdaient d'abord leurs forces, puis leurs jambes enflaient, devenaient noires et tachetées de sang; l'enflure finissait par gagner le haut du corps, les gencives pourrissaient et tombaient avec les dents. Cette maladie durait deux ou trois mois entiers et tenait les malades jusqu'à huit jours à l'agonie. Ceux qui en étaient atteints répandaient une si infecte puanteur que, quoiqu'ils fussent renfermés dans leurs cabanes, cette odeur s'étendait jusqu'au milieu du fort.

Mais le bon Récollet ne fut pas seulement maître d'école et garde-malade. Un jour il sauva toute la colonie d'une ruine certaine, tout comme Pierre Boucher, et Dollard des Ormeaux le firent après lui.

Ce que je vais vous raconter se passa durant l'hiver de 1618.

Les sauvages s'étaient révoltés et avaient commencé par tuer deux Français à coup de hache. Se rassemblant ensuite aux Trois-Rivières ils avaient tenu un grand conseil. Là, ils décidèrent de couper la gorge à tous les Français de la colonie. Mais les misérables avaient compté sans le Frère

Pacifique Du Plessis. Le Récollet eut vent du complot; il donna l'alarme, et la colonie fut sauvée. Les sauvages se voyant découverts eurent recours aux voies de conciliation.

Connaissiez-vous cette page d'histoire?

Le Frère Pacifique succomba bientôt aux fatigues qu'il s'était imposées pour la conversion des infidèles, le soulagement des Français, le salut et le progrès de la colonie. Il mourut sans bruit, à Québec, le 23 août 1619.

Ah ! mes chers petits amis, s'il fallait élever des monuments à tous nos héros et à toutes nos héroïnes, c'est tout un peuple de marbre et de bronze qui surgirait sur notre terre canadienne.

11 octobre 1917.

V

PREMIERS MISSIONNAIRES

François Marguerie Godefroy de Normanville

La semaine dernière je vous disais que les PP. Récollets furent les premiers missionnaires de la Nouvelle-France. Cependant, mes petits amis, bien avant 1615 Jacques Cartier avait amené des prêtres chez nous. On conserve même les noms de deux de ces prêtres : Dom Guillaume le Breton et Dom Antoine, probablement de l'ordre de saint Benoît. Et puis, au commencement du XVIIe siècle, les abbés Aubry (1604) et Fléché (1610) précédèrent, en Acadie, l'arrivée des PP. Jésuites (1611). En donnant aux Récollets le titre de premiers missionnaires de la Nouvelle-France, j'ai simplement parlé le langage de l'histoire qui place en 1615 l'établissement de la foi au Canada.

Mais ce n'est pas de ce sujet que je voulais vous entretenir aujourd'hui. Je voulais causer un peu de deux jeunes gens qui nous ont laissé de bien beaux exemples : Thomas Godefroy de Normanville et François Marguerie.

Originaires tous les deux de la Normandie, ils arrivèrent en Canada vers 1616, à peu près un an avant Louis Hébert.

Ah ! si j'étais artiste je ferais les portraits de Godefroy de Normanville et de François Marguerie, puis je vous les offrirais en cadeau. Il me semble que leur souvenir vous ferait du bien. Il y a tant de jeunes gens de notre temps qui ne comprennent pas le sens de la vie, et paraissent avoir pris pour devise : « Il faut que jeunesse se passe. » Ces insensés s'en vont vers l'éternité sans songer que l'homme est créé et mis au monde pour aimer et servir Dieu, pour le faire aimer et servir par les autres; ils oublient que les jours de l'homme sont peu nombreux.

Godefroy et Marguerie, qui contribuèrent puissamment à donner du prestige à la France, furent aussi des aides puissants pour les missionnaires auprès des sauvages. En 1642, on trouve Normanville au fort de Richelieu, où il est assistant du P. Le Jeune. « Le sieur de Normanville, écrit le P. Vimont, faisait faire les prières tout haut aux sauvages, au commencement de la messe. Sur le soir, le père prenait une partie des cabanes, et le sieur de Normanville l'autre, et ainsi on faisait prier tout le monde. »

Au mois de février 1641, Marguerie et son ami de cœur Normanville sont pris par les Iroquois,

dans le voisinage des Trois-Rivières. Emmenés captifs chez les barbares, ils souffrent de bien des manières, mais comme ils sont édifiants ! Matin et soir, ils se mettent à genoux pour prier Dieu, font le signe de la croix avant les repas; tous les deux chantent l'*Ave maris stella*, et les sauvages les écoutent, la tête baissée, avec recueillement.

Et, n'allez pas voir dans ces hommes de simples bigots, bons à mettre dans des niches. Le P. de Brébeuf qui avait vu Marguerie à l'œuvre, manifeste son admiration dans les Relations de 1636. « Nous fûmes surpris d'étonnement, dit-il, de voir qu'un jeune homme comme lui, âgé de vingt à vingt-deux ans au plus, eût le courage de suivre les sauvages sur les glaces, dans les neiges et au travers des forêts, quatre jours continus, et l'espace de quelque trois cents lieues, portant, traînant et travaillant autant et plus que pas un de sa bande, car ces barbares étant arrivés au gîte, lui faisaient faire leur chaudière, tandis qu'eux se chauffaient et se reposaient. » Non, ni Marguerie, ni Normanville n'étaient bons à mettre dans des niches. Les Hurons considéraient comme une note de supériorité la rapidité à la course. Grande fut la surprise des sauvages quand « le 18 août 1636, le sieur Godefroy, jeune homme fort leste, et dispos de son corps, devança à la course un Huron, aux yeux de quatre

ou cinq nations, sur une gageure qu'avait faite pour lui un Montagnais. »

Demain, mes petits amis, vous aurez grandi, vous serez devenus des jeunes gens. N'oubliez pas alors que la force physique est un don qu'il faut utiliser pour la gloire de Dieu, que la gaieté chrétienne et les honnêtes délassements sont permis; mais sachez aussi que les dons de l'intelligence l'emportent sur la force brutale, et que seules sont légitimes parmi les joies de la terre celles qui conduisent, avec la souffrance, au bonheur éternel. Marguerie et Normanville, par un travail persévérant et ardu, par des mortifications de toutes sortes, acquirent une force et une agilité prodigieuses; ils furent même ce qu'on appellerait aujourd'hui des sportsmen; mais ils se souvinrent toujours que l'homme possède une âme immortelle, infiniment plus précieuse que l'or et les plus bruyants championnats de sport.

François Marguerie se noya au mois de mai 1648, en face du fort des Trois-Rivières, avec Jean Amiot, jeune Français d'une force et d'une vaillance extraordinaire. Thomas Godefroy de Normanville accompagnait Duplessis, au mois d'août 1652, dans sa rencontre avec les Iroquois, près des Trois-Rivières. Pris pour la troisième fois par les barbares, il mourut dans les tourments. Écoutez ce qu'il écrivait peu de temps avant d'être pris :

« Étant tous les jours dans les occasions, je suis sans cesse exposé à être pris par les Iroquois. Mais j'espère que Dieu me fera la grâce de souffrir leurs feux avec constance, et que j'aurai le bonheur de baptiser quelques enfants moribonds, et même quelques malades adultes, que j'instruirai dans leur pays, avant de mourir. »

N'avais-je pas raison de vouloir mettre les portraits de ces admirables chrétiens dans votre chambrette ?

18 octobre 1917.

VI

Quelques apôtres — Jean Nicolet

Vous m'avez si bien écouté, mes chers petits amis, quand je vous ai parlé de François Marguerie et de Godefroy de Normanville que je vais vous entretenir ce soir de leur ami Jean Nicolet...

Est-ce que ça vous déplaît ? Je vous vois sourire...

Il y avait, dans les premiers temps de la colonie, des jeunes gens actifs, intelligents qui parlaient facilement les langues sauvages, et servaient d'interprètes aux Français de chez nous. Voulez-vous mettre dans vos calepins les noms de quelques-uns de ces interprètes ? Écrivez : *Nicolet, Godefroy, Hertel, Cousture, Marguerie.* Deux au moins de ce groupe vous sont déjà connus, n'est-ce pas ? Si nous en avions le temps, j'aurais bien des choses à vous dire sur tous ces gens-là. Mais je ne veux pas vous faire veiller trop tard. Un mot seulement, s'il vous plaît, sur Cousture et Hertel.

En 1642, Cousture faisait partie d'une excursion de Hurons, avec le P. Jogues et René Goupil. Tous les trois, à la suite d'une rencontre avec les Iroquois, sur le lac Saint-Pierre, je crois, furent tourmentés par ces derniers. Cousture, pour sa part, eut les ongles arrachés, une épée passée à

travers les mains; les Iroquois lui broyèrent les doigts avec leurs dents, et lui firent subir bien d'autres tourments. Après tout cela l'interprète finit par avoir sa liberté. Dans la suite il s'établit à la Pointe-Lévis, où il mourut à l'âge de 94 ans.

Goupil fut moins heureux que Cousture : un sauvage lui donna un coup de hache sur la tête; il expira en prononçant le saint nom de Jésus.

Quant au P. Jogues, après deux ans de tourments et de misères sans nombre, il retourna en France.

Mais nous n'avons rien dit de Hertel, l'un des interprètes entrés dans votre calepin. Souche de la famille Hertel de Rouville, il épousa une sœur du vaillant Marguerie, et fut le père de François Hertel, « le plus célèbre des Trifluviens », dit M. Sulte dans ses *Chroniques trifluviennes*, « et qui porta de son vivant, dans toute la Nouvelle-France, le surnom de *Hero*, à cause de ses exploits militaires ». (1)

Du train que vont les choses ce soir, mes petits amis, vous allez peut-être vous coucher un peu tard. Dire que je n'ai pas encore commencé à vous parler de Nicolet ! Heureusement que vous

(1) p. 32.

ne me paraissez pas avoir « du sable dans les yeux ».

Vous souvenez-vous que, la semaine dernière, je vous ai dit un mot de la prise de Marguerie et de Normanville dans le voisinage des Trois-Rivières ? Eh bien, quelques mois après cet événement qui avait jeté la petite colonie dans la tristesse, les Iroquois, campés à peu près à l'endroit où se trouve Sainte-Angèle de Laval, déléguaient Marguerie aux Trois-Rivières pour faire des propositions de paix aux Français. On peut s'imaginer si Marguerie fut bien reçu. Les négociations furent aussitôt entamées; elles furent conduites, du côté des Français, par Montmagny, le P. Ragueneau et Jean Nicolet. Après bien des pourparlers qui ne donnèrent pas satisfaction aux Iroquois, les deux prisonniers, François Marguerie et Godefroy de Normanville, recouvrèrent leur liberté. Disons tout de suite que Nicolet était partout où il y avait quelque bien à faire.

Nicolet naquit à Cherbourg vers 1598, et vint au Canada en 1618. Le jeune Normand apportait avec lui des habitudes de vertus contractées dans une famille foncièrement chrétienne. Quel beau modèle pour la jeunesse, mes chers petits amis. M. l'abbé Gosselin a écrit sa vie; lisez-la, si vous le pouvez.

Dans ses longues courses chez les sauvages, loin du prêtre, loin de la civilisation, Nicolet resta le modèle du chrétien et de l'apôtre. « Il nous a laissé, écrivait le P. Vimont, des exemples qui sont au-dessus de l'homme marié, ils tiennent de la vie apostolique, et laissent une envie aux plus fervents religieux de l'imiter. »

Pour travailler plus efficacement à la gloire de la France et de l'Église, Nicolet résolut d'apprendre les langues sauvages; il commença par vivre deux ans chez les Algonquins de l'Ile des Allumettes, sujet à bien des fatigues, à bien des dangers, à des privations de toutes sortes. « Il passa plusieurs fois sept ou huit jours sans rien manger; et il fut sept semaines entières sans autre nourriture qu'un peu d'écorce de bois, » dit le P. Vimont. Bientôt, devenu un sauvage extraordinaire, Jean Nicolet fut élevé par les Algonquins à la dignité de capitaine.

Rappelé à Québec dans l'été de 1620, il repartit peu de temps après, à la demande de Champlain, pour le lac Nipissing. Encore une fois il devint capitaine.

Savez-vous pourquoi Nicolet acceptait ces titres de capitaine? C'était simplement dans l'espérance de faire plus de bien parmi les sauvages qui le considéraient ainsi comme leur supérieur.

Ce serait trop long de vous raconter tous les voyages de Nicolet. C'est lui qui découvrit le lac Michigan.

Et puis, mes petits amis trifluviens, je suis heureux de vous apprendre que, le 4 juillet 1634, Jean Nicolet assistait à la fondation des Trois-Rivières par M. de Laviolette.

C'est dans l'automne de 1642 que nous allons voir Nicolet dans toute sa noblesse de caractère, dans toute la grandeur de son âme. Écoutez bien ce que je vais raconter aussi brièvement que possible.

Avec l'agrément de M. de Montmagny, Nicolet avait quitté les Trois-Rivières, pour aller à Québec remplacer temporairement son beau-frère Olivier Le Tardif, au poste de commis général pour les Cent-Associés. Quelques semaines plus tard les Trifluviens suppliaient leur concitoyen de revenir en toute hâte chez eux. Un sauvage appartenant à une nation alliée aux Iroquois avait été fait prisonnier par les Algonquins et devait subir le supplice du feu. Seul, disait-on, Nicolet pouvait sauver la pauvre victime et détourner par là le grand malheur qui menaçait de fondre sur la colonie.

La saison est avancée. On est au vingt-sept octobre. Il est sept heures du soir. La tempête sévit à Québec. Le vent du nord-est qui souffle

avec rage soulève et bouleverse les eaux du grand fleuve. Il fait froid. Nicolet sait bien que s'embarquer pour les Trois-Rivières par un temps pareil c'est plus que de la témérité. Il a une femme et un enfant. Mais on l'appelle là-bas pour sauver un malheureux, sauver peut-être la colonie... Le devoir l'emporte. Nicolet s'embarque avec trois ou quatre hommes et file. La chaloupe va doubler la Pointe-à-Puiseaux. Soudain un grand coup de vent ! La chaloupe chavire ! Tout est perdu ! Nicolet crie à l'un de ses compagnons, Chavigny : « Chavigny, sauvez-vous; vous savez nager, moi je ne le sais pas. Je m'en vais à Dieu. Je vous recommande ma femme et ma fille. » De Chavigny se sauve au milieu de la nuit, tandis que Nicolet et ses autres compagnons sont emportés par les vagues.

« C'était, dit l'abbé Auguste Gosselin, le couronnement glorieux d'une vie toute de dévouement et de sacrifices pour le bien de sa patrie et de sa religion. »

Le deuil fut profond aux Trois-Rivières et dans toute la Nouvelle-France.

Les sauvages criaient : « Achirra, Achirra, où es-tu ? Tu nous as donc quittés. Nous ne te verrons plus jamais... ! »

Achirra était le surnom donné par les sauvages à Nicolet.

Dans la modeste garde-robe du défunt, à Québec, on trouva une *Vie des Saints.* Vous le voyez, Nicolet était bien le digne ami de Champlain et des héros de ce temps-là. Il comprenait, comme le fondateur de la Nouvelle-France, comme Montmagny dont nous parlerons dans quelque temps, comme Louis Hébert, que la force et le courage se soutiennent par la prière et dans l'imitation des vertus de ceux qui font la gloire de l'Église.

Bonsoir, mes petits amis.

25 octobre, 1917.

VII

François Hertel

Avez-vous déjà vu des sauvages ? Peut-être que non. Il faut dire qu'ils sont rares les sauvages aujourd'hui dans nos régions. Et puis, ceux qui restent sont bien différents de ceux d'autrefois. La religion catholique, voyez-vous, les a bien changés. Notre sainte religion arrange tant de choses !

Les sauvages du temps de Champlain, du Père de Brébeuf, de Dollard des Ormeaux, étaient bien méchants. Mais les Iroquois étaient certainement les pires de tous. Ah ! ceux-là, si vous les aviez rencontrés dans les bois et que vous eussiez été seuls, sans votre papa ou vos grands frères pour vous défendre, ils vous auraient pris, emmenés dans leur village, et là ils vous auraient mangés, après vous avoir fait souffrir longtemps.

Aussi, dans ce temps-là, les papas et les mamans ne laissaient pas courir leurs enfants à droite et à gauche, et le soir je vous assure qu'ils savaient ordinairement où les prendre. De notre temps, il y a une autre sorte de sauvages qui ravissent les âmes des enfants et les entraînent en enfer. Vos parents en ont-ils assez peur de ces sauvages-là ? Et vous autres ?...

Vous savez déjà que malgré la prudence habituelle de nos ancêtres, il arrivait souvent des malheurs. Les sauvages étaient si dangereux ! Un jour le petit Antoine de la Meslée tomba aux mains des barbares. Le pauvre enfant ! Ils le maltraitèrent longtemps, et puis finirent par le tuer à la chasse, à coup de couteau. Vous vous souvenez que la semaine dernière je vous ai parlé de François Hertel ? Je ne vous ai pas dit que jeune il avait été pris, lui aussi, par les sauvages. François était alors un enfant délicat que sa mère aimait de tout son cœur, comme votre maman vous aime aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Écoutez bien la lecture d'une lettre que le petit François écrivait à sa mère du milieu de sa captivité :

« Ma chère et Très Honorée Mère,

Je sais bien que ma prise vous aura bien affligée, je vous demande pardon de vous avoir désobéi. Ce sont mes péchés qui m'ont mis dans cet état où je suis. Vos prières m'ont redonné la vie, et celles de M. de Saint-Quentin, et celles de mes sœurs. J'espère que je vous reverrai devant l'hiver. Je vous prie de dire aux bons confrères de Notre-Dame qu'ils prient Dieu et la sainte Vierge pour moi, ma chère mère, et vous et toutes mes sœurs.

C'est votre pauvre

FANCHON. »

J'en vois parmi vous, mes petits amis, et mes chères petites amies, qui ont les yeux pleins d'eau. Moi aussi, en vous disant ces choses j'ai le cœur serré.

Le pauvre enfant, qu'il dut souffrir ! Et sa mère ?

Voici de lui une autre lettre qu'il écrivit au Père Lemoyne, après plusieurs mois de captivité. C'est ce Père qui devait le délivrer.

« Mon Révérend Père,

Le jour même que vous partîtes des Trois-Rivières, je fus pris sur les trois heures du soir, par quatre Iroquois d'en bas; la cause pour laquelle je ne me fis pas tuer, à mon malheur, c'est que je craignais de n'être pas en bon état. Mon Père, si je pouvais avoir le bonheur de me confesser ! Si vous veniez ici, je crois que l'on ne vous ferait aucun mal... Je vous prie d'avoir pitié de ma pauvre mère, bien affligée : vous savez, mon Père, l'amour qu'elle a pour moi. J'ai su par un Français qui a été pris aux Trois-Rivières... qu'elle se porte bien, et qu'elle se console dans la pensée que je me retrouverai auprès de vous. Nous sommes trois Français, qui avons la vie ici, je me recommande à vos bonnes prières, particulièrement au Saint Sacrifice de la messe. Je vous prie de faire mes baise-mains à ma pauvre mère, et la

consoler... Mon Père je vous prie de bénir la main qui vous écrit, et qui a un doigt brûlé dans un calumet, pour amende honorable à la majesté de Dieu que j'ai offensé, l'autre a un pouce coupé, mais ne le dites pas à ma mère... »

Est-il possible de n'avoir pas l'âme grande et noble, et de n'être pas bons chrétiens quand on appartient à une race comme la nôtre?

2 novembre 1917.

VIII

Membertou, Nenascoumat, andehoua, negabamat, Garaconthié

La dernière fois que je vous ai vus, je vous ai parlé du pauvre petit Antoine de la Meslée et de François Hertel. Pauvres enfants ! Mais le bon Dieu et la sainte Vierge devaient les aimer beaucoup : ils étaient si bons !

Je vous disais aussi la semaine dernière que notre sainte religion arrange bien des choses, qu'elle sait même transformer les sauvages les plus cruels en des chrétiens doux et fervents. Est-ce bien cela que je vous ai dit ?...

Ce soir, je vais faire passer devant vous cinq sauvages convertis. Ils ont des noms qui ne vous sont pas familiers, mais je crois que les redire souvent pourra vous fournir un excellent exercice de prononciation.

Avez-vous déjà entendu parler de Démosthènes ? C'était un grand orateur grec. Pour s'habituer à bien articuler ses discours, il parlait avec des cailloux dans la bouche. Vos mamans n'aimeraient peut-être pas à vous voir avec des cailloux dans la bouche. A la place des cailloux mettez-vous sur la langue les noms sauvages qui suivent,

et puis, les uns après les autres ou tous ensemble, dites vingt-cinq fois : *Membertou... Nenascoumat... Andehoua... Negabamat... Garaconthié...*

Bien, voilà un bon exercice terminé. Il nous reste à dire ce que furent ces sauvages.

J'ai vu quelque part le portrait de Membertou. Je ne sais pas s'il s'était fait la barbe avant d'aller chez l'artiste, mais sur son portrait, comme les sauvages ordinaires, il n'a pas de barbe. L'abbé Ferland dit pourtant, dans son Histoire du Canada, que Membertou portait la barbe.

Membertou était un Micmac. Du temps que Champlain vivait à Port-Royal, en Acadie, il paraît que Membertou avait déjà commencé son instruction religieuse. En tout cas, le 24 juin 1610, peu de temps après l'arrivée du missionnaire Jessé Fléché, le grand capitaine sauvage et une vingtaine d'autres Micmacs reçurent le baptême.

Depuis ce temps jusqu'à sa mort, Membertou donna des preuves de sa piété et de sa foi profonde. Il voulait être l'apôtre du Christ; il eût pu être d'un grand secours pour les missionnaires Jésuites qui arrivèrent en Acadie en 1611. Mais, mes petits amis, Membertou commençait à vieillir : il avait cent ans et plus. Jacques Cartier et lui s'étaient rencontrés à la Baie des Chaleurs en 1534.

Bientôt, comme on pouvait s'y attendre, Membertou tomba gravement malade. Il vit venir la mort avec confiance. Après avoir reçu les sacrements et avoir béni sa famille au nom de la très sainte Trinité, il expira doucement le 18 septembre 1611.

Membertou était un ami de Champlain, de Louis Hébert et des Jésuites. On l'avait surnommé le « Grand Capitaine », et c'était un sauvage de beaucoup d'esprit.

Nenascoumat fut baptisé aux Trois-Rivières le 9 août 1637, par le Père Buteux. C'était un Algonquin des plus en vue et des mieux notés. Il alla demeurer à Sillery avec sa famille, à la mission des Jésuites. Là il assistait à la messe tous les jours, il fréquentait les sacrements avec assiduité, il s'astreignait au jeûne et à l'abstinence avec une rigueur sans pareille.

Savez-vous, mes petits amis, que beaucoup de messieurs de notre temps sont loin de la ferveur de ce pauvre sauvage, tout en se disant cependant bons catholiques.

François-Xavier Nenascoumat tomba malade en 1639, et fut conduit à l'Hôtel-Dieu de Québec. Un Jésuite lui administra le saint Viatique et l'Extrême-Onction en présence du gouverneur Montmagny, et d'autres Français. « Mes amis, dit-il, vous me faites plaisir de me visiter et de prier

Dieu pour moi; je vous assure que si je vais au ciel, comme je l'espère, je le prierai pour vous. »

Nenascoumat mourut avec tous les signes de la prédestination.

Vous souvenez-vous du troisième nom?... Allons ! Allons ! C'est Andehoua. Andehoua était de la tribu huronne. Venu enfant à Québec, il entra au séminaire Notre-Dame des Anges, que les Jésuites avaient ouvert vers 1635 avec l'intention de recruter parmi les indigènes des vocations religieuses pour les missions, afin aussi de grouper plus efficacement les sauvages, et de les rendre sédentaires.

Andehoua appartient au premier groupe des séminaristes de Notre-Dame des Anges.

Baptisé en 1638, il eut pour parrain le gouverneur Montmagny.

Andehoua une fois chrétien comprit bien vite qu'on ne peut appartenir à l'Église, qu'on ne peut aimer le bon Dieu, sans être apôtre en même temps. Aussi l'on peut dire qu'il fut une des lumières du catholicisme parmi les siens. Il était un véritable prédicateur de l'Évangile.

Mais Andehoua prêchait encore plus éloquemment par ses exemples que par ses paroles. « Depuis son baptême, dit le Père Le Jeune, il se confesse et communie tous les huit jours, avec une dévotion et une modestie qui nous fait connaître

en lui la présence de la grâce. Surtout il a une aversion grande pour le péché, notamment de l'impureté. »

Dans son pays, Andehoua fut un apôtre merveilleux. « En vérité » dit le Père Le Jeune, « nous sommes dans l'étonnement et dans les bénédictions de Dieu, voyant ce que nous n'osions attendre d'une plante née au milieu de la barbarie et si nouvellement entrée dans l'Église de Dieu.»

Gravement malade Andehoua obtint son admission à l'Hôtel-Dieu de Québec, où il mourut muni du sacrement des mourants. Il était âgé de trente-six ans.

Noël Negabamat, chef Algonquin, fut un des premiers établis à la mission des Jésuites à Sillery. Il reçut le baptême, avec sa femme et son fils aîné, le jour de l'Immaculée-Conception de l'année 1638.

Ce fut le 19 mars 1666, dans les sentiments de la plus grande ferveur, que mourut Négabamat.

« C'était un capitaine, dit la *Relation*, qui s'était acquis par son esprit, par sa conduite et par son éloquence naturelle, toute l'autorité parmi ceux de sa nation et la première place dans leurs conseils. Toutes les plus rudes épreuves, dont il a plu à Dieu d'épurer sa foi, n'ébranlèrent jamais sa constance... »

Vous avez bien peur des Iroquois, n'est-ce pas ? Vous avez raison, car ils sont fort dangereux. Je veux dire qu'ils étaient dangereux autrefois. Aujourd'hui, il faut bien l'avouer, mes petits amis, les Iroquois les plus redoutables ne sont plus des chefs de tribus...

Je vais vous présenter, ce soir, un chef Iroquois.

Garaconthié appartenait à la tribu des Onnontagués. Après plusieurs années d'épreuves, il reçut le baptême en 1670. Ce fut Mgr de Laval lui-même, mes petits amis, le premier évêque de Québec, qui le baptisa. Quelle fête dans la cathédrale de Québec ce jour-là ! Français, Hurons, Algonquins, Outaouais, Mahingans, Iroquois de toutes les tribus remplissaient l'église. Le gouverneur de Courcelles agit comme parrain, et Mademoiselle de Bouteroue, fille de l'intendant, t la marraine.

A partir de ce jour, je vous assure que Garaconthié ne fut pas un catholique à gros grain. Le P. Millet écrivait de lui en 1670 : « Garaconthié doit être plus estimé et plus considéré que tous les autres. Il faut avouer que c'est un homme incomparable : il est l'âme de tout le bien qui se fait ici... »

Retourné dans son pays Garaconthié fut un sujet d'édification pour tous.

Voulez-vous que je vous raconte une petite aventure arrivée à Garaconthié ? Lors d'un voyage à New-York pour faire la traite des pelleteries, il était entré dans une église protestante, au milieu du sermon. Sans se soucier de personne, le chef sauvage s'agenouilla et se mit en prière. On imagine facilement, mes petits amis, que l'attention de l'auditoire fut un peu distraite. Le prédicateur enjoignit à Garaconthié de s'en aller. Garaconthié lui répondit tout haut : « Attendez je n'ai pas encore achevé ma prière. Vous faites bien voir que vous n'êtes pas chrétien, car vous n'aimez pas la prière. »

Le pauvre sauvage eut tort d'aller prier dans ce temple protestant, mais on voit bien quand même qu'il ne rougissait pas de sa foi.

Le Père Lamberville qui l'assista dans sa dernière maladie, raconte des choses fort édifiantes à son sujet, et que vous trouverez, mes petits amis, dans « Serviteurs et Servantes de Dieu en Canada » par M. N.-E. Dionne.

Je vous fais veiller tard, mais c'est votre faute : vous m'écoutez trop bien.. Bonsoir !

9 novembre 1917.

XI

Montmagny

Il y a déjà longtemps que nous avons assisté à la mort de M. de Champlain, et nous n'avons pas encore eu des nouvelles de son successeur.

Vous rappelez-vous à quelle date mourut M. de Champlain ?... Oui, ce fut le 25 décembre 1635. Et son successeur... M. de Montmagny, n'arriva à Québec que le 15 juin 1636.

Je vous assure que la joie fut grande quand le nouveau gouverneur débarqua avec sa suite. Plusieurs familles nobles de Normandie l'accompagnaient. L'arrivée de ces nouveaux colons mit de la vie dans la colonie. Jusque là, malgré tous les efforts de M. de Champlain, les choses n'avaient pas marché rapidement, allez ! Savez-vous qu'en 1626, par exemple, il y avait à peine 18 à 20 arpents de terre cultivée, et que là-dessus Louis Hébert en possédait 10 arpents ? (I) Saviez-vous ?... Non, cela vous ne le saviez pas. Saviez-vous que le premier cheval qui ait mis le pied sur le sol canadien fut débarqué à Québec le 25 juin 1647 ? Le poète se trompe donc quand il parle d'« Hébert, qui suit ému le pas de ses chevaux » (II). Il est

(I) Faillon, Vol. I, p. 163.
(II) *Rech. Hist.* VI, p. 218.

vrai que les chevaux n'étaient pas absolument nécessaires, dans ces terres neuves, à l'avancement de l'agriculture; mais il fallait des bras, et jusqu'en 1634 la population du Canada ne s'était guère élevée au delà de 60 personnes et comptait à peine deux familles établies dans le pays. (1) Aussi, mes petits amis, M. de Champlain eut beau faire voyage sur voyage en France pour obtenir des secours, il vint un temps où la colonie tomba aux mains des Anglais qui la gardèrent trois ans, de 1629 à 1632. Ah ! que M. de Champlain dut souffrir ! Tout le monde, voyez-vous, n'avait pas son désintéressement et son zèle pour la gloire de l'Église et de la France. Comme aujourd'hui il y avait de grandes compagnies qui voulaient avant tout s'enrichir; elles s'occupaient du commerce des fourrures, sans se soucier de leurs engagements; loin d'encourager l'agriculture, elles allèrent parfois jusqu'à tenter de la paralyser.

Je vous rappelle ces choses, pour vous dire comment il se fait que la colonie n'était pas florissante à l'arrivée de M. de Montmagny.

Mai M. de Montmagny était un homme de courage; c'était bien, je vous assure, le digne successeur de M. de Champlain. On ne pouvait être

(1) *Hist. des T.-R.*, Sulte, p. 59.

meilleur chrétien, ni meilleur gouverneur, je crois bien, que M. de Montmagny, chevalier de Malte.

C'est dommage que nous n'eussions pas été là quand il arriva à Québec le 15 juin 1636. Vous auriez vu un beau grand gouverneur qui ne rougissait pas de sa foi. Après les compliments d'usage, sur la grève, M. de Montmagny se rendit à la chapelle de Notre-Dame de la Recouvrance où fut chanté un *Te Deum* solennel. Mais voici ce qui vous aurait le plus édifié peut-être. En gravissant la côte de la Montagne, le gouverneur s'arrêta devant un crucifix et dit : « Voici la première croix que je rencontre sur le pays, adorons le crucifié en son image. » Il se jeta à genoux, et, à son exemple, toute sa suite, comme aussi tous ceux qui étaient venus le saluer. En ce temps-là, mes petits amis, vous le voyez, les gens instruits et haut placés ne craignaient pas d'afficher leur piété.

Du reste, le nouveau gouverneur de Québec avait bien des motifs pour n'être pas un peureux. Sur les galères de l'Ordre de Malte, dont il était chevalier, il avait jadis combattu contre les Turcs, les Marocains et les Corsaires d'Alger et de Tripoli. (1) Le sourire moqueur des esprits forts et des petits émancipés de nos jours ne l'aurait pas intimidé, c'est certain.

(1) *La Nouvelle-France*, 1906.

Savez-vous en quelle année les Ursulines et les Hospitalières débarquèrent à Québec?... Vos petites sœurs le savent, elles. C'est en 1639, sous le gouvernement donc de M. Montmagny. Le jour de l'arrivée des servantes de Dieu les travaux cessèrent, les boutiques furent fermées. Il fallait voir les sauvages en contemplation devant Mme de la Peltrie et les religieuses. « N'ayant jamais vu des femmes comme nous », dit Marie de l'Incarnation, « ils étaient tout surpris, et mettaient la main sur leur bouche en signe d'admiration. »

Je vous ai parlé bien des fois des Iroquois. Ils étaient bien redoutables. Ce furent les Iroquois et les Anglais, mes petits amis, qui causèrent le plus d'ennuis à nos ancêtres. M. de Montmagny se donna beaucoup de peine pour détourner les dangers causés par les Iroquois. « Tout autre, dit la *Relation*, aurait cent fois perdu courage. »

Et puis M. de Montmagny s'appliqua à promouvoir l'agriculture, par sa parole et par son exemple.

Vraiment on peut difficilement imaginer un gouverneur plus accompli que le successeur de M. de Champlain. Avec quelle joie sincère il allait visiter les malades. Il leur envoyait perdrix, volailles et autres oiseaux qu'on gardait pour sa table; il leur envoyait même des confitures, mes

petits amis. Partout et toujours M. de Montmagny était bon. Aussi personne ne disait du mal de lui, je vous assure.

Quand vous aurez grandi, vous serez bons, charitables, pieux; vous serez bons, n'est-ce pas? Vous n'aurez pas peur non plus de prier devant le monde, quand l'occasion s'en présentera, de faire le signe de la croix avant et après les repas? Vous le promettez?...

M. de Montmagny fut douze ans gouverneur du Canada. Bonsoir.

16 novembre 1917.

X

Maisonneuve

Avez-vous déjà vu la ville de Montréal, mes petits amis ? Pas tous, n'est-ce pas ? Même sans l'avoir jamais vue, vous vous imaginez bien qu'elle a grandi depuis le jour de sa fondation par M. de Maisonneuve. Si j'ai bonne souvenance, quand M. de Maisonneuve débarqua le 18 mai 1642, à la Pointe-à-Callières, pour venir fonder Montréal, il avait avec lui une cinquantaine de colons. Aujourd'hui on dit que l'ancienne Villemarie compte à peu près 600,000 âmes. Vous voyez que les choses ont changé.

)1600-1676)

C'est une bien belle figure que celle de M. de Maisonneuve. Quand je vous dis que c'est une belle figure j'entends que le fondateur de Montréal avait un grand cœur, une âme noble, agréable à Dieu. Souvenez-vous-en toujours, et dites-le bien à vos petites sœurs, la beauté, la vraie beauté, celle qui doit l'emporter sur les charmes d'un jour,

c'est la beauté d'une âme éprise de l'amour de Dieu, et remplie de nobles sentiments.

Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, naquit en France, près de Troyes, vers l'an 1600. Aussi brave que pieux, à l'âge de treize ans il avait commencé ses campagnes dans la guerre de Hollande. N'allez pas croire que le jeune Chomedey ignorait les dangers de la vie des camps. Au contraire, il les connaissait si bien qu'il évitait le plus possible la société de ses compagnons d'armes. Puis pour chasser l'ennui il pinçait le luth et s'adonnait à la prière et aux lectures édifiantes. Si tous les soldats de nos jours étaient aussi sages que le fut M. de Maisonneuve !

Pour présider aux commencements de la ville de la Vierge, pouvait-il se trouver un chrétien plus accompli que Paul Chomedey ? Chaque jour il récitait le chapelet et le petit Office de la sainte Vierge. La « Société de Notre-Dame de Montréal » fut donc inspirée du ciel quand elle le chargea de fonder Villemarie.

Mais c'était une tâche héroïque. M. de Maisonneuve s'en allait fonder une colonie à soixante lieues de Québec, à plus de trente lieues au dessus du dernier poste français. Il lui faudrait lutter contre le fleuve, contre la forêt, contre la rigueur des saisons, contre les bêtes fauves et contre les barbares anthropophages, des sauvages qui

mangeaient le monde, mes petits amis. Et puis, dans ce temps-là il n'y avait pas de grandes routes comme aujourd'hui entre Québec et Montréal, il n'y avait ni téléphone, ni télégraphe. Néanmoins M. de Maisonneuve avait confiance en sa mission providentielle, et il répondait à M. de Montmagny, ainsi qu'à tous ceux qui voulaient le dissuader d'aller à Montréal : « Je ne suis pas venu pour délibérer, mais pour exécuter, et tous les arbres de l'île de Montréal seraient-ils changés en autant d'Iroquois, il est de mon devoir et de mon honneur d'aller y établir une colonie. » (1)

Quand la voie du devoir était bien définie, on savait marcher droit et aller jusqu'au bout en ce temps-là, mes petits amis.

C'est le 18 mai 1642, nous l'avons dit il y a un instant, que M. de Maisonneuve et sa suite débarquèrent à Montréal. Le P. Vimont entonna le *Veni Creator*, et puis célébra la sainte messe pour la première fois à Villemarie. Comme l'assistance devait être émue et recueillie ! Comme la sainte Vierge dut sourire en voyant son divin Fils descendre sur l'autel rustique, ce pendant que les oiseaux de la forêt mêlaient leurs notes suaves et gaies aux cantiques des colons en prière ! Avant de bénir

(1) *Vie de P. de Chomedey*, par l'abbé Rousseau, p. 41.

l'assistance le célébrant prononça ces paroles prophétiques :

« Ce que vous voyez ici, messieurs, n'est qu'un grain de sénevé, mais il est jeté par des mains si pieuses et si animées de l'esprit de foi et de la Religion, que sans doute, il faut que le ciel ait de grands desseins puisqu'il se sert de tels instruments pour son œuvre, et je ne fais aucun doute que ce petit grain ne produise un grand arbre, ne fasse, un jour, des merveilles, ne soit multiplié et ne s'étende de toutes parts. » Tout le jour le Saint-Sacrement fut exposé.

Pouvait-on mieux faire, en prenant possession de cette terre barbare ?

Ah ! Villemarie, puisses-tu ne jamais oublier que ton Maître c'est le Christ, et que la Vierge est ta patronne !

La petite ville qui débutait ainsi sous la protection du ciel fut merveilleusement gardée. Mais que de jours sombres et difficiles elle traversa !

Quand les maisons furent construites, quand l'Hôtel-Dieu fut achevé, quand Villemarie fut fortifiée, les attaques des Iroquois commencèrent, et elles furent terribles.

Un jour, pour se rendre aux désirs de ses gens, pour satisfaire leurs ardeurs, M. de Maisonneuve, avec une petite troupe marche au-devant de l'ennemi.

Le combat est engagé. Les Agniers ont l'avantage du nombre et de la position, mais les Français redoublent de vaillance. La lutte devient trop inégale. M. de Maisonneuve, pour sauver ses hommes que les Iroquois cernent de toutes parts, commande la retraite. Les soldats s'enfuient, et le gouverneur reste seul avec les barbares. Les barbares s'approchent tranquillement. Le chef iroquois bondit comme un tigre et saisit M. de Maisonneuve à la gorge. Le brave d'entre les braves lève son pistolet par-dessus l'épaule de l'Agnier, lui brise le crâne et le renverse par terre. Maisonneuve s'échappe et entre au Fort.

Et les barbares ne laissaient pas de repos aux pauvres colons.

Une fois c'est Jean Boudart qui est abattu d'un coup de hache sur la tête, tandis que sa femme Catherine Mercier est emmenée captive chez les Iroquois pour y subir le martyre; une autre fois ce sont les colons de la Pointe-Saint-Charles qui tombent dans une embuscade et finissent par mettre l'ennemi en fuite. Un jour Mlle Mance elle-même est sur le point d'être prise dans l'Hôtel-Dieu.

Avez-vous entendu parler déjà du major Closse ? Ce fut un brave, je vous l'assure, encore celui-là ! Il s'était joint à M. de Maisonneuve dans la fondation de Villemarie. En 1652, avec une poignée de Français, Closse tient tête à deux cents

Iroquois. En 1653 les Iroquois vont attaquer la redoute de la Pointe-Saint-Charles défendue seulement par quatre soldats. Vingt braves s'agenouillent, reçoivent l'absolution et, sous la conduite de Closse, volent au secours des leurs. Le temps de le dire trente-deux sauvages sont couchés sur le sol; les autres s'enfuient. Partout où il y avait du danger on trouvait Closse. Il mourut victime de sa bravoure en 1662.

Le croirez-vous, en 1653, par exemple, il ne se passa pas un mois sans que les Iroquois ne fissent quelques tentatives sur Montréal.

Songez-vous parfois, mes petits amis de Montréal, en vous promenant dans votre belle grande ville, que des héros ont passé les premiers chez vous, à travers la forêt, au milieu des barbares? Songez-vous que ces héros étaient nos pères?

En 1653, M. de Maisonneuve revint de France où il avait été chercher du secours; il revint en compagnie de la Sœur Marguerite Bourgeois, vénérable fondatrice de la Congrégation Notre-Dame. Avec quel bonheur Mlle Mance vit arriver cette nouvelle compagne d'apostolat !

En 1657, des Prêtres de Saint-Sulpice venaient à Montréal fonder un séminaire. Ah ! comme la colonie sera toujours redevable d'une dette immense à l'égard de ces saints prêtres !

Mais, mes petits amis, je m'aperçois que je prolonge encore votre veillée... Elle est si belle, voyez-vous, notre histoire ! Pour moi d'en parler ça m'ôte le sommeil. Et vous autres?... Ah ! lisez-la souvent cette sainte histoire à mesure que vous deviendrez des hommes.

Je vous parlerai une autre fois de Dollard des Ormeaux.

En attendant, souvenez-vous que ce vaillant Maisonneuve, ce serviteur dévoué de la Vierge, fut un modèle de désintéressement, de simplicité, de frugalité. Son grand bonheur était de rendre les autres heureux en s'oubliant lui-même. « Il ne se souciait non plus d'argent que de fumier, écrit la sœur Morin... S'il eût voulu négocier, il aurait amassé de grandes richesses par la traite des pelleteries...; mais l'amour de la pauvreté évangélique, qui était dans son cœur, en fermait la porte à tout désir de posséder des biens périssables. » Nos hommes d'État, mes petits amis, devraient étudier attentivement la vie de M. de Maisonneuve.

Après vingt-quatre ans passés à Montréal, M. de Maisonneuve vécut encore onze ans à Paris où il mourut le 9 septembre 1676.

Vous aussi, n'est-ce pas, vous serez braves et vertueux quand vous serez grands?

23 novembre 1917.

XI

Les PP. Isaac Jogues et Antoine Daniel

Il y a quelque temps, nous avons vu défiler des sauvages convertis. Mais, en les voyant, est-ce que vous ne vous êtes pas dit que dans le voisinage de ceux-là il devait y avoir bien d'autres sauvages amenés à la religion chrétienne par nos saints missionnaires ? En effet, elle est considérable et belle l'œuvre civilisatrice de nos Jésuites et de nos Récollets. Mais aussi cette œuvre elle a germé, s'est développée dans le sacrifice et dans le sang des martyrs. Ah ! qui nous dira, mes chers petits amis, ce qu'il a fallu de souffrances, d'efforts héroïques, d'abnégation, de générosité surhumaine pour planter la croix chez nous !

En parlant de nos missionnaires, je songe que je pourrais peut-être vous dire un mot du Père Isaac Jogues. Qu'en pensez-vous ?

Ce bon Jésuite naquit à Orléans, en France, le 10 janvier 1607. Entré au noviciat de Rouen à dix-sept ans, il était ordonné prêtre en 1636, et partait immédiatement pour les missions du Canada. A cette époque-là son père était mort depuis longtemps, mais sa mère vivait encore. Quel sacrifice pour le fils et pour la mère, mes petits amis !

Le premier poste du P. Jogues chez nous fut le village d'Ihonatiria, au pays des Hurons. Le P. Ragueneau raconte l'accueil qu'il fit au nouveau missionnaire. Quand vous serez tentés de faire votre petit bec à table vous relirez ce passage : « Je lui préparai ce que nous avions pour le recevoir; mais quel festin, une poignée de petits poissons secs avec un peu de farine. J'envoyai chercher quelques nouveaux épis que nous lui fîmes rôtir à la façon du pays. Mais il est vrai que dans son cœur et à l'entendre, il ne fit jamais meilleure chère. La joie qui se ressent à ces entrevues semble être quelque image du contentement des bienheureux à leur arrivée dans le ciel tant elle est pleine de suavités ! » Cette dernière phrase, voyez-vous comme elle est encore plus belle que le reste ? Ah ! les mondains, les ambitieux qui courent après les honneurs, l'or et les plaisirs, ne comprendront jamais ce qu'il y a de douceurs dans l'abnégation évangélique et la charité fraternelle des apôtres.

En 1640, le P. Jogues est chargé de visiter la nation du Pétun qui résidait aux pieds des Montagnes-Bleues. L'année suivante, il est chez les Ottawas du Sault-Sainte-Marie. C'est en quittant cette mission que l'apôtre Jésuite fut attaqué, sur le fleuve, par un parti d'Iroquois qui le firent prisonnier, lui et ses compagnons. Après une longue et dure captivité, d'où il s'échappa comme par

miracle, le P. Jogues finit par aborder en Bretagne, le jour de Noël 1643. La reine Anne d'Autriche disait en parlant de ce saint missionnaire : « On fait tous les jours des romans qui ne sont que mensonges, en voici un qui est une vérité, et où le merveilleux se trouve joint à l'héroïsme le plus admirable. » Ah ! mes petits amis, si l'on ne lisait que des romans comme celui du P. Jogues, il y aurait beaucoup moins de cerveaux troublés dans le monde, beaucoup moins de malheureux et de malheureuses !

Le croirez-vous ? Le bon Père Jogues demanda instamment à retourner au Canada. Il y revint en effet, en 1644.

Après avoir dirigé la jeune colonie de Villemarie exposée tous les jours aux attaques des Iroquois, il s'en alla au pays même des Iroquois. La grande paix générale conclue aux Trois-Rivières, au mois de juillet 1644, et acceptée par les Iroquois, semblait favoriser les rêves apostoliques du P. Jogues. Malheureusement avec les Iroquois on n'était jamais sûr du lendemain, même en temps de paix. Bientôt ils se soulevèrent contre le missionnaire et ses compagnons, et un jour que le P. Jogues entrait dans sa cabane, il reçut sur la tête un coup de hache qui l'assomma sur place. L'apôtre des Iroquois venait de tomber martyr de son

zèle pour le salut des âmes. C'était en l'année 1647.

Connaissez-vous le P. Antoine Daniel, Jésuite ? Si vous le connaissez c'est pour l'avoir rencontré, dans vos livres, car il est mort en 1648. Il avait quarante-sept ans à sa mort. Quel âge aurait-il à présent s'il vivait encore ? Qui le dira le premier ? Jean ?... Florimond ?... Paul ?... Bien !... Voyez-vous comme on se souvient longtemps parfois des saints et des saintes, même quand ils ne sont pas encore canonisés ?

Le P. Antoine Daniel se dévoua pendant quatorze ans aux missions huronnes. Il eut comme compagnon d'apostolat le P. Brébeuf dont je vous parlerai bientôt. Que de sacrifices, que de dangers durant ces années passées au milieu des sauvages !

Un jour, en 1648, les Iroquois toujours remuants, au moment où l'on s'y attendait le moins se jetèrent sur la bourgade Saint-Joseph. Le P. Daniel était là. Il venait de terminer sa messe, et les Hurons priaient encore dans la chapelle quand le cri d'alarme retentit. Voulez-vous savoir, mes petits amis, ce que fit alors le saint missionnaire ? Il dit aux sauvages qui étaient dans la chapelle : « Mes frères, nous serons aujourd'hui dans le ciel. Fuyez cependant, et tâchez de vous échapper; quant à moi, mon devoir est ici, et j'y resterai en

attendant la mort. » Quelques minutes après il tombait frappé par une balle iroquoise. En tombant il prononça le nom de *Jésus*.

Je m'arrête pour ce soir. Mais répondez-moi : est-ce qu'on peut trouver dans les livres inventés par des hommes des histoires plus belles que celles de nos fondateurs et de nos missionnaires ?...

30 novembre 1917.

XII

Les PP. Garnier et Chabanel

On ne se prépare pas à la vie de missionnaire, non plus qu'à la vie de bon chrétien dans le monde, sans s'habituer de bonne heure à la charité et au sacrifice. N'oubliez pas cela, je vous en prie.

C'est en songeant au Père Garnier qu'il me vient à l'esprit de vous rappeler ces choses. Le Père Garnier... C'est un nom que vous connaissez peut-être? Il est sur la liste de nos martyrs canadiens.

Ce saint missionnaire naquit à Paris le 26 mai 1606. Tout jeune encore Charles Garnier était déjà un apôtre. L'argent de ses menus plaisirs était consacré à des aumônes ou à d'autres bonnes œuvres. Vous autres, mes petits amis, que faites-vous des sous qu'on vous donne?

Pieux, d'une conduite exemplaire, au collège des Jésuites de Clermont où il fit ses études, le jeune Garnier fut remarqué surtout pour sa dévotion à la sainte Vierge. « C'est elle, disait-il, qui m'a tenu dans ses bras durant ma jeunesse, et qui m'a fait entrer dans la Compagnie de Jésus. »

En 1636, le P. Charles Garnier arrivait au Canada. Voyez ce qu'il écrivait, du pays des Hurons, à son frère Henri de Saint-Joseph, carme

déchaussé : « La vie est dure dans les missions et, dans mes nécessités, je pense quelquefois aux douceurs de la France... Mais aussitôt, je me dis : il faut renvoyer toutes ces douceurs au Paradis, où nous trouverons tout en Dieu, et alors il y a plus que du plaisir à la privation de ce qui est le plus agréable sur la terre. »

« Rien au monde ne le touchait », dit le P. Ragueneau, « ni repos, ni consolation, ni peines, ni fatigues. Son tout était en Dieu, et hors de lui, tout ne lui était rien. »

Ah ! comme le P. Garnier aimait le sacrifice et la souffrance ! Il soignait les maladies les plus répugnantes, endurait le froid, s'imposait de grandes fatigues pour le bien des âmes; d'une constitution délicate, il portait cependant le cilice et des ceintures aux pointes aiguës.

Pour baptiser un seul sauvage il eût fait des prodiges de valeur. Tout à la conversion des pauvres sauvages il ignorait même complètement les choses de France.

Incapable de mettre des bornes à son zèle, il voulut travailler à la conversion de la nation du Pétun. Après bien des efforts, son œuvre avait eu des succès chez les Pétuneux, lorsque le 7 décembre 1649, trois cents Iroquois tombèrent à l'improviste sur la mission de Saint-Jean des Pétuneux. Le P. Garnier était alors occupé à vi-

siter ses ouailles de cabane en cabane. A l'approche des barbares, il court à sa chapelle et crie aux chrétiens qui sont là : « Sauvez-vous, nous sommes morts. » Puis il sort et court à droite et à gauche, baptisant, bénissant ou absolvant. Bientôt il tombe la poitrine percée d'une balle. Une autre balle le frappe à la cuisse. Mais il n'est pas mort. A quelques pas de lui un chrétien va mourir. Le missionnaire se met à genoux, puis se lève pour aller au secours de cette âme en détresse; mais les forces lui manquent : il s'affaisse. Il se relève une seconde et une troisième fois. Sur l'entrefaite arrive un sauvage iroquois qui enfonce sa hache dans le crâne du Père.

Au lendemain de cette mort, voici ce qu'écrivait le Père qui avait présidé à l'inhumation : « Je puis dire en général que je ne connaissais point de vertu qui lui manquât, et qu'il les avait toutes à un haut degré, je puis assurer qu'en quatre ans que j'ai été son compagnon, je ne l'ai jamais vu faire une faute qui fut directement contre quelque vertu... Il était très exact dans l'observation de nos règles, et quelque occupation qu'il eût pour la conversion des sauvages, jamais il n'eût perdu aucun temps de ses oraisons, de ses lectures spirituelles, ni de son examen. Sa chasteté était si pure qu'elle me paraissait angélique, dans une modestie aussi rare, que j'en aie point vu en France.

Mais surtout j'admirais son humilité, il avait un très bas sentiment de soi-même et quoiqu'il eût des talents éminents pour ces missions, néanmoins il se postposait à tous les autres... La gloire de sa mort a couronné l'innocence de sa vie. »

Avez-vous remarqué que le P. Garnier, pour aucune considération n'eût omis ses exercices spirituels? Il comprenait si bien, ce saint missionnaire, la vérité du proverbe : « Charité bien ordonnée commence par soi-même. » Il savait qu'avant de se prodiguer pour les autres il faut commencer par assurer son propre salut en se sanctifiant soi-même. Il est si facile, mes petits amis, de se faire illusion sur ce que l'on appelle candidement du « zèle ». Vous vous souviendrez de cela plus tard, n'est-ce pas?

Deux jours avant la destruction de la bourgade de Saint-Jean, le P. Chabanel, compagnon du P. Garnier, était parti avec sept ou huit Hurons chrétiens pour se rendre à la résidence de Sainte-Marie. Durant la nuit les voyageurs furent surpris par les Iroquois et s'enfuirent. On ne revit plus le P. Chabanel. Plus tard, la nouvelle arriva que le missionnaire avait été tué par un Huron. (1)

(1) Relation de 1650.

Ah ! mes chers petits amis, si vous saviez tout ce que dut endurer le bon P. Chabanel ! La fumée, la vermine, la plus grande malpropreté, l'immodestie des cabanes sauvages, le vacarme des femmes qui disputaient, des enfants qui pleuraient, des chiens qui jappaient, tout cela lui était un supplice continuel. Puis il apprenait bien difficilement les langues du pays.

Eh bien, voulez-vous savoir comment cet héroïque missionnaire tourna la difficulté ? Il s'engagea par un vœu à rester dans ces misérables missions jusqu'au dernier jour de sa vie, s'en remettant toutefois à l'interprétation et à la disposition de ses supérieurs.

Admirez ici particulièrement l'esprit d'obéissance qui anime ce saint religieux. Jusque dans le sacrifice héroïque il est obéissant. L'obéissance est si nécessaire pour donner à nos actes la vertu surnaturelle dont ils ont besoin ! Les choses que l'on fait par goût naturel, mes chers petits amis, pour satisfaire son amour-propre, finissent par arracher ce cri de ceux qui avaient pêché sans avoir Jésus dans leur barque : *Nous avons travaillé toute la nuit et nous n'avons rien pris.* Ils n'avaient rien pris pour eux-mêmes, ni pour les autres. Comprenez-vous bien ? L'obéissance est de tous les âges; elle doit être simple et droite. Vouloir s'en

passer c'est s'en aller dans la vie l'âme vide de mérite pour le ciel, entachée de bien des fautes plus ou moins graves. Les résultats obtenus en agissant à sa guise ont parfois une apparence brillante : ce sont de belles pommes rouges qui ont un ver au cœur.

Nos saints missionnaires nous enseignent bien des choses, vous le voyez. Bonsoir !

6 décembre 1917.

XIII

Le Pere Anne de Noue

Cette semaine encore, je vais vous parler de nos missionnaires, mes petits amis. Leurs exemples font tant de bien à nos âmes, en nous prêchant l'abnégation, l'oubli de soi; en nous rappelant qu'une seule chose est nécessaire sur cette terre d'exil. Vous êtes bien jeunes, c'est vrai, pour penser à ces vérités, mais quand on est assez vieux pour connaître, aimer et servir Dieu, on est capable de comprendre le vrai sens de la vie. Dans vos âmes vierges, encore pleines de la lumière et des fleurs du printemps, installez bien pour toujours l'amour de Dieu et des choses qui ne passent pas.

Vous souvenez-vous d'avoir vu quelque part une image représentant un missionnaire mort à genoux dans la neige? Il regarde le ciel et a les bras en croix sur la poitrine. Vous souvenez-vous? C'est l'image du Père Anne de Noue. Vous aimeriez peut-être à entendre raconter son histoire?

Le P. de Noue naquit près de Reims, le 7 août 1587. D'une beauté remarquable, il fut page à la cour du roi, où il dut résister à des sollicitations diaboliques. Mais au milieu de tous les dangers le page resta bon. Savez-vous comment il s'y

prit pour garder intacte sa vertu ? Je vais vous le dire. Il pria beaucoup et mit sa confiance dans la sainte Vierge. Comment rester chaste sans être l'enfant affectueux de la sainte Vierge ? Et puis, vous vous imaginez facilement que le page ne se plaisait pas dans ce milieu et qu'il fuyait les occasions dangereuses. A quoi servirait-il de prier si on n'évite pas les occasions de péché, si on les recherche ? Mes chers petits amis, vous serez bientôt de grands garçons, des hommes, et vous allez devenir des apôtres ardents, convaincus. Oh ! alors gardez bien votre cœur. « Le cœur vierge t inexpérimenté, sensible et droit, quelle pièce fragile ! »

Mais revenons au véritable apôtre que fut le bon Père Anne de Noue. La gloire, l'appât des richesses, des plaisirs, ne purent le retenir au milieu du monde où il s'était toujours conservé pur comme un ange. En 1612, il entra chez les Jésuites de Paris, et fut ordonné vers 1622.

Quelques années plus tard, en 1626, on le trouve à Québec, où il demeure jusqu'en 1629. Lorsque la Nouvelle-France fut rendue à son fondateur le P. de Noue dit adieu de nouveau à sa patrie et s'en revint chez nous. A Québec, à Sillery, à Tadoussac, aux Trois-Rivières, il travailla à la conversion des sauvages et au soutien des Français dans la foi. C'est aux Trois-Rivières qu'il

donna la plus grande partie de ses labeurs évangéliques.

Humble, obéissant, le P. de Noue était prêt à tout quitter comme à tout embrasser à la voix de son supérieur.

Sur la fin de sa vie il disait avec candeur à quelqu'un qui lui proposait de retourner en France : « Je sais bien que la Mission est chargée et que je tiens la place d'un bon ouvrier, je suis prêt de la soulager et d'obéir en tout; mais je serais bien aise de mourir dans le champ de bataille. » Cette faveur, qu'il demandait avec tant de délicatesse et de soumission à la volonté de ses supérieurs, devait lui être accordée

Mais vous vous demanderez peut-être, mes petits amis, comment il a pu se faire que le P. Anne de Noue soit mort gelé au milieu des neiges. Je vais vous le dire. Écoutez-moi bien. Est-ce qu'on s'endort ?...

Le 30 janvier 1646, le P. Anne de Noue partit de la résidence des Trois-Rivières en compagnie de deux soldats et d'un Huron pour aller célébrer la chandeleur à Richelieu, on dirait aujourd'hui à Sorel. Ce n'était pas facile de voyager en ce temps-là. La première journée, ils ne firent que six lieues, et encore avec beaucoup de peine. Le Père avait remarqué que les Français ne marchaient

pas à l'aise, en raquettes, avec leurs bagages. A deux heures après minuit, il se leva et partit, afin d'aller donner avis aux soldats de Richelieu de venir secourir leurs camarades. « Cette charité, dit le P. Jérôme Lalemant, lui a ôté la vie : heureux martyre de mourir des mains de la charité ! »

Le Père de Noue s'en alla donc seul sur le lac Saint-Pierre, à la clarté de la lune. Peu à peu le ciel se couvrit, la lune et les étoiles disparurent, la neige se mit à tomber, et la nuit devint très sombre. Le Père ne voyait plus les bords du lac, ni les îles. N'ayant point de boussole, ni de cadran pour se guider, il s'égara.

Les soldats qu'il venait de quitter, à leur tour se mirent en route, sans pouvoir suivre ses traces que la neige avait cachées. Ils marchèrent toute la journée encore, et passèrent la nuit dans l'île de Saint-Ignace, sans soupçonner que le Père était dans le voisinage. Le Huron parti avec eux, fila es soir même jusqu'à Richelieu où il fit connaître es lcraintes au sujet du Père de Noue.

L'inquiétude s'empare de tout le monde. On cherche, on crie, on appelle; les soldats tirent des coups d'arquebuse : tout cela est vain. Le missionnaire ne revient pas. Le 2 février, un soldat et deux Hurons s'en vont à la recherche du Père. Ils trouvent le gîte où les quatre voyageurs avaient

passé leur première nuit; puis de là, à force d'observation, suivent les traces du pauvre missionnaire. Ils découvrent l'endroit où il avait campé durant la seconde nuit, et constatent qu'ensuite il a traversé la rivière devant l'habitation de Richelieu, sans pouvoir se reconnaître. Ils vont encore. Vous suivez bien, n'est-ce pas, mes petits amis? Au Cap de Massacre, les traces indiquent que le Père s'est assis pour se reposer. Trois lieues plus haut, vis-à-vis de l'Ile Plate (l'Ile de M. de Saint-Ours, à quatre lieues de Sorel), entre deux petits ruisseaux, ils trouvent le corps du missionnaire, à genoux, tout raide et gelé sur la terre qu'il avait découverte en rond. Son chapeau et ses raquettes étaient près de lui; il avait les yeux ouverts, regardant le ciel, les bras en croix sur la poitrine.

Le soldat français qui le cherchait, en le voyant en cette posture, fut saisi d'un saint respect et tomba à genoux. Puis, après une prière, il enveloppa le corps du missionnaire dans une couverture le conduisit sur une traîne à Richelieu, et de là aux Trois-Rivières. « Il croit, dit la Relation qu'il rendit l'âme le jour de la Purification de la Vierge à laquelle il avait une dévotion très particulière. »

« Quelques âmes ulcérées, dit encore le P. J. Lalemant, ne purent cacher plus longtemps leurs plaies à la vue de ces saintes dépouilles; ils se vin-

rent confesser au plus tôt, disant qu'il leur semblait que ce bon Père les en pressait; d'autres ne pouvaient prier pour lui, mais bien se recommander à ses prières. »

Le Père Anne de Noue fut enterré aux Trois-Rivières dans le cimetière public.

Chaque année, la fête de la Chandeleur vous rappellera, n'est-ce pas, l'héroïsme et la sainteté du P. Anne de Noue ?

Bonsoir !

13 décembre 1917.

XIV

Les PP. de Brébeuf et Lalemant

Quels sont ceux d'entre vous qui n'ont jamais entendu parler du martyre des PP. Jésuites de Brebeuf et Gabriel Lalemant ? Vous connaissez tous cette belle et touchante page d'histoire ?... Pourtant je vais vous en parler, ce soir, comme si vous n'en saviez rien. Ça ne vous fera toujours pas de mal, n'est-ce pas ?...

C'était en 1649. Les Iroquois avaient entrepris de détruire toutes les bourgades huronnes. Leur œuvre était déjà commencée. Au printemps, le 16 mars, ils s'emparèrent d'abord, sans difficulté, du bourg de Saint-Ignace; puis immédiatement se dirigèrent sur celui de Saint-Louis. Ici la lutte fut plus vive, mais les Iroquois qui avaient le nombre finirent par l'emporter. Après Saint-Louis on alla vers Sainte-Marie. Une troisième fois, les Iroquois restèrent maîtres du champ de bataille.

Les PP. de Brébeuf et Gabriel Lalemant se trouvaient au bourg Saint-Louis lors du passage des Iroquois. Ils avaient refusé de suivre les fuyards; ils étaient restés pour secourir ceux des chrétiens qui allaient être exposés aux dangers du combat. Au milieu de leur œuvre d'apôtres ils furent bientôt

saisis et envoyés avec les autres prisonniers au bourg de Saint-Ignace.

C'est à Saint-Ignace que les deux saints missionnaires, mes petits amis, devaient conquérir les palmes du martyre. A leur arrivée ils sont reçus à coups de bâtons. Puis on les attache au poteau où les sauvages les tourmentent avec le fer et le feu. On leur suspend au cou un collier de haches rougies sur des charbons; on leur met des ceintures d'écorce, enduite de poix et de résine enflammées; en dérision du saint baptême, on leur verse de l'eau bouillante sur la tête. Ils étaient si cruels ces Iroquois !

Mais leur cruauté n'avait pas de bornes. Vous le verrez bien tout à l'heure.

Songez-vous comme ça devait être terrible de se sentir rôtir tout vivant, de se faire jeter de l'eau bouillante sur la tête? Le pauvre P. Gabriel Lalemant, d'une constitution faible et délicate, levait les yeux au ciel, joignant les mains et demandant à Dieu du secours. Quand vous avez des bobos, rappelez-vous ce qu'ont souffert, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, nos chers missionnaires. Le P. de Brébeuf, lui, ne bronchait pas. Sans pousser un cri, ni même un soupir, comme un rocher, insensible au fer et au feu, il élevait la voix de temps en temps pour soutenir les chrétiens qu'on torturait autour de lui. Pour

le faire taire, les Iroquois lui arrachèrent les lèvres et lui enfoncèrent un fer rouge dans la bouche. Le P. de Brébeuf resta aussi calme que si on lui eût fait prendre une douce liqueur.

Puis on amena près du P. de Brébeuf son jeune compagnon couvert d'écorces de sapin. Ces écorces, vous vous l'imaginez facilement, les bourreaux allaient y mettre le feu dans un instant. Le pauvre P. Lalemant se mit à genoux aux pieds du vieux missionnaire, et répéta les paroles de l'apôtre saint Paul : « Nous avons été mis en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. » Ensuite, le P. Lalemant fut ramené à son poteau, et on mit le feu aux écorces. Les sauvages le regardaient brûler, l'entendaient gémir avec plaisir, en riant. Mais bientôt le sang commença à couler, et l'odeur du sang rendit les Iroquois furieux. Je vous disais que leur cruauté n'avait pas de bornes. Vous allez voir que j'avais bien raison. Mes petits amis, ils arrachèrent les yeux du P. Lalemant, et mirent à la place des charbons ardents. C'est effrayant, n'est-ce pas? Ce n'était pas encore assez. Ils taillaient sur les cuisses et sur les bras des deux missionnaires des morceaux de chair qu'il faisaient rôtir sur des charbons, et qu'ils dévoraient devant eux.

Le P. Lalemant, beaucoup plus faible que le P. de Brébeuf, comme vous le savez, souffrit cepen-

dant le plus longtemps. Le P. de Brébeuf mourut le jour même de sa prise, le seize mars, après trois heures de tourments, tandis que le P. Lalemant, lui, fut torturé jusqu'au lendemain, à neuf heures du matin. Il eût duré plus longtemps sans un Iroquois qui lui donna un coup de hache. Le P. Lalemant avait trente-neuf ans.

Vous aimeriez peut-être à entendre parler plus longuement du vaillant Père de Brébeuf. Il fut si grand, si fort devant la mort, au milieu des tourments, que les barbares lui arrachèrent le cœur et se le partagèrent. Ils espéraient que ceux qui en mangeraient, obtiendraient une portion du courage de leur victime. Du reste, je vous assure que le P. de Brébeuf avait bien d'autres qualités que la force physique. On admirait en lui un jugement supérieur, une prudence consommée, une douceur inaltérable. Néanmoins il écrivait : « J'ai reconnu que je ne possède aucun talent. Je me sens cependant porté à obéir; et je crois être propre à garder la porte, à balayer les chambres et à faire la cuisine. Je me conduirai toujours comme un mendiant admis par charité dans la Compagnie. » Il disait aussi : « Pour moi, je ne suis qu'un bœuf, bon seulement à tracer un sillon. » Saviez-vous qu'il n'y a pas de sainteté sans humilité ? Et l'humilité ça ne doit pas être

seulement dans les paroles, ça doit être dans l'âme. Et comme c'est aimable l'humilité.

Depuis longtemps le P. de Brébeuf s'était offert à Dieu pour le martyre. Et pour bien se préparer à cette grande faveur du martyre, tous les jours il travaillait à se vaincre lui-même. « Je me laisserai broyer », avait-il écrit quelque part, « plutôt que d'enfreindre volontairement une seule règle. Jamais je ne dirai : C'est assez, quand il s'agira de travailler ou de souffrir pour Dieu. » Maîtriser ainsi sa volonté, c'est parfois plus pénible que le martyre, parce que c'est un travail difficile qui dure toute la vie.

Que de choses encore il y aurait à dire au sujet du P. de Brébeuf ! J'ai parlé déjà à vos petites sœurs de la Mère Marie-Catherine de Saint-Augustin; je leur ai rappelé que de saintes âmes comme la sienne peuvent beaucoup sur le cœur de Dieu, même dans l'intérêt de tout un pays. Eh bien ! je vous surprendrai peut-être en vous disant que le P. de Brébeuf, plusieurs années après sa mort, assista assidûment Marie-Catherine de Saint-Augustin, la soutint, la protégea, la consola et la dirigea du haut du ciel dans son sublime apostolat. « Il la soutint dans les tentations, contrecarrant les opérations du démon en elle, lui suggérant et même lui faisant faire des actes tout opposés à ceux que l'enfer lui inspirait... Plus l'enfer s'acharnait

à la séparer de son Dieu, plus son directeur cé este attisait la ferveur de ses saints désirs. » (1) Vous savez peut-être que cette sainte religieuse fut aux prises avec des tentations terribles et variées. Que cela vous encourage donc, mes chers petits amis, à tenir bon dans les tentations, dans les épreuves de toutes sortes. Soyez sincèrement à Dieu, ne cherchez que sa gloire, en toute droiture de cœur, priez bien, et vous garderez la paix qu'on ne peut ôter aux âmes intérieures. Pourquoi n'auriez-vous pas recours vous aussi au bon Père de Brébeuf dans vos tribulations ? Il doit avoir un faible pour tous les petits canadiens. Il a tant aimé notre patrie !

Bonsoir !

20 décembre 1917.

(1) Marie-Catherine de Saint-Augustin, par le R. P P. Hudon, S. J., p. 166.

XV

Le Pere Buteux

Vous vous dites peut-être qu'ils sont nombreux les Jésuites au commencement de notre histoire; déjà depuis plusieurs semaines nous ne parlons que des Jésuites. C'est vrai qu'ils sont nombreux, et c'est encore plus vrai qu'ils ont fait beaucoup de bien à la Nouvelle-France. S'il fallait les nommer tous et faire connaître leurs œuvres, on n'en finirait pas.

Ce soir, c'est du Père Buteux que je vais vous parler. Vous surtout, mes petits amis des Trois-Rivières, retenez bien ce nom-là, car c'est celui d'un missionnaire de notre région.

Le P. Buteux naquit à Abbeville, en France, au mois d'avril 1600. Entré dans la Compagnie de Jésus à Rouen le 2 octobre 1620, il termina ses études théologiques en 1634, et partit pour la Nouvelle-France. Depuis 1634 jusqu'à l'époque de sa mort, en 1652, on le retrouve presque continuellement aux Trois-Rivières ou dans les environs. J'ai donc bien raison de dire aux petits amis des Trois-Rivières qu'ils doivent retenir son nom.

En 1634, le Père Le Jeune, supérieur des Jésuites vint fonder « la Mission de la Conception

des Trois-Rivières », et s'adjoignit le Père Buteux, dont il se plaît à louer le zèle et l'abnégation.

Du zèle et de l'abnégation, il en fallait, allez, pour vivre en contact continuel avec ces pauvres sauvages dont les habitudes faisaient parfois frémir de dégoût les blancs les moins difficiles. Voulez-vous que je vous raconte un fait ? Un jour, « le P. Buteux étant entré en une cabane où l'on faisait un festin de graisse d'ours *à tout manger*, s'étant mis en rang avec les autres sans y prendre garde, on lui donne un grand plat tout plein de ce nectar : lui, bien étonné, le refuse, disant qu'il venait de dîner; le distributeur du festin se fâche et lui dit : Pourquoi es-tu donc entré ici, si tu ne veux pas être du festin ? Il faut que tu manges tout cela, autrement notre banquet sera gâté. Le Père pour le contenter, en goûte un peu. Là-dessus arrive le Père Quentin, qui entre aussi sans y penser : le voilà condamné à en manger sa part. Comme ils disaient tous deux que cela leur était impossible, on les condamne de stupidité et de n'avoir qu'un petit cœur, puisqu'ils n'avaient pas un grand estomac. J'en ai plus mangé, disait l'un d'eux, que n'en sauraient manger toutes les robes noires. Les Pères lui répartirent : Puisque tu es si vaillant homme, mange encore notre mets. Oui dà, répondit-il. Il le fit en effet, à condition qu'on lui donnerait à manger en notre maison. »

Et puis au temps héroïques de la Nouvelle-France, les saints missionnaires venus de France s'imposaient de grandes fatigues. Ah ! s'il eût fallu attendre l'invention des « chapel cars » pour convertir les barbares, l'œuvre de l'Église ne serait pas encore bien considérable chez nous. En 1636, par exemple, le Père Buteux, la raquette au pied, sur la glace et dans la neige fondante, va porter le secours de son ministère à une famille algonquine qui demeurait à une dizaine de lieues en haut du fort des Trois-Rivières. Mais cette excursion n'était rien en comparaison de bien d'autres courses faites par le Père Buteux. Ses voyages chez les Attikamègues ou Poissons-Blancs, dans le haut du Saint-Maurice étaient bien plus pénibles que cela.

Les Attikamègues aimaient beaucoup le Père Buteux qui avait pour eux le dévouement d'un apôtre, et l'affection d'un père pour ses enfants. C'étaient bien aussi les meilleurs sauvages qu'on pouvait imaginer, les Attikamègues. Ils étaient doux, affables, recevaient avec bonheur l'enseignement de la religion. Vous voyez qu'ils ne ressemblaient pas du tout aux Iroquois. Ces chers Attikamègues, comme ils avaient peur des Iroquois ! C'est pour cela surtout qu'ils se tenaient le plus loin possible des centres habités.

Mais cet éloignement les privait de la présence du missionnaire, et ça leur faisait de la peine. En

1649, ils supplièrent le bon Père Buteux d'aller demeurer chez eux. Le Père ne put acquiescer tout de suite à cette prière, mais il promit d'aller bientôt les voir, et il tint promesse. « Le 27 mars (1651), dit le P. Buteux, nous partîmes quatre Français, savoir : Monsieur de Normanville et moi et nos deux hommes, en compagnie d'environ quarante sauvages... » Le voyage dura trois mois. Quel voyage ! Rapides, fausses glaces, *rochers de glace*, précipices, nuits dans la neige et à la belle étoile, etc., etc. Le récit de ce voyage, à la fois si pénible et si consolant pour un apôtre, est d'une lecture captivante. Le 18 juin, le P. Buteux était de retour aux Trois-Rivières.

Voulez-vous savoir ce que fit le P. Buteux pour se remettre de ses fatigues ? Il partit pour Québec, se rendit à Tadoussac, à Gaspé, à l'île Percé. En cinq mois, ce missionnaire d'une constitution délicate, maladive, avait remonté le Saint-Maurice jusqu'à la hauteur des terres, et descendu le fleuve jusqu'à la mer, sans presque se reposer nulle part.

L'heure approchait où Dieu allait décerner à son serviteur la récompense de son travail.

Après avoir passé l'hiver aux Trois-Rivières, avec quantité de sauvages, il partit de nouveau le 4 avril 1652 pour le pays des Attikamègues, avec le pressentiment de sa fin prochaine.

« Mon Révérend Père », écrivait-il au Père Ragueneau, la veille de son départ, « c'est à ce coup qu'il faut espérer que nous partirons. Dieu veuille que les résolutions soient fermes, et qu'enfin nous partions une bonne fois, et que le ciel soit le terme de notre voyage. *Haec spes reposita est in sinu meo.* Notre équipage est faible, la plupart d'hommes languissants, ou de femmes et d'enfants, le tout environ soixante âmes. Les vivandiers et les provisions de cette petite troupe sont entre les mains de Celui qui nourrit les oiseaux du Ciel. Je pars accompagné de mes misères, j'ai grand besoin de prières, je demande en toute humilité celles de votre Révérence, et de nos Pères. Le cœur me dit que le temps de mon bonheur approche. *Dominus est, quod bonum est in oculis suis faciat.* » *Il est le Seigneur, qu'il fasse ce qui est agréable à ses yeux;* telles furent les dernières paroles d'adieu du missionnaire.

Le 10 mai, durant un portage, le Père Buteux et ses deux compagnons se virent investis par une bande d'Iroquois qui les attendaient au passage. Le Huron qui marchait le premier, dit la Relation, fut saisi si subitement qu'il n'eut pas le loisir de faire un seul pas en arrière. Les deux autres, le Père et un jeune soldat français, un peu éloignés, furent jetés par terre, les ennemis ayant fait sur eux la décharge de leur fusil. Le Père tomba

blessé de deux balles à la poitrine et d'une autre au bras droit qui lui fut rompu. Ces barbares se ruèrent incontinent sur lui, pour le percer de leurs épées, et pour l'assommer à coup de hache, avec son compagnon. Ils n'eurent point tous deux d'autres paroles en bouche que celle de Jésus, dit toujours la chronique. Ils furent dépouillés de leurs vêtements et jetés dans la rivière.

C'était le septième Jésuite qui tombait sous les coups des ennemis de la foi.

Cette scène eut lieu, croit-on, à Shawenegan. (1)

Bonsoir.

27 décembre 1917.

(1) *La Revue canadienne,* 1875, p. 139.

XVI

Pierre Boucher

Ce soir, nous ne parlerons pas des martyrs. Ça pourrait vous attrister, et nous sommes au temps du jour de l'an. Je vais vous parler d'un homme dont le nom vous est bien connu probablement, tant c'est un nom « de par chez nous ». Avez-vous entendu parler déjà de M. Pierre Boucher? Joseph et Joachim disent là-bas qu'ils ont entendu parler déjà de Pierre Boucher... Je vais donc vous raconter un peu l'histoire du plus illustre des Pierre Boucher, et vous me direz ensuite si c'est celui-là que vous connaissez.

Au commencement de 1635, un jeune Français de 13 ans arrivait à Québec en compagnie de son père; il se nommait Pierre Boucher.

Formé à l'école du sacrifice et du devoir, il ne tarda pas à comprendre que sur cette terre de la Nouvelle-France il devait être défricheur, apôtre et soldat.

Afin de se mettre en état de faire plus de bien, il alla passer quatre ans chez les Hurons d'en haut, pour apprendre leur langue, puis revint ensuite à Québec où il servit d'interprète.

En ce temps-là, vous le savez, tout le monde était soldat. Il le fallait bien. Aussi on voit

Pierre Boucher guerroyer contre les Iroquois, sur la rivière Richelieu, en 1643; sur le lac Saint-Pierre, en 1645. En 1646, il se distingue par sa bravoure au fort Bécancour.

A cette époque Pierre Boucher fut chargé du soin des magasins du fort des Trois-Rivières. Je vous assure que ce n'était pas une besogne inutile qu'on lui avait confiée là. La ville des Trois-Rivières était alors l'un des principaux bourgs fortifiés, et de tous peut-être le plus menacé. Mais on savait bien que le fort, sous la garde de M. Boucher, était entre bonnes mains.

Je vais vous raconter quelque chose qui va vous faire voir que Pierre Boucher n'était pas le premier venu. En 1653, il remplaçait M. de la Poterie au gouvernement des Trois-Rivières, quoiqu'il n'eût alors que trente ans. Les Agniers crurent le moment bien choisi pour s'emparer du petit fort et détruire ensuite la colonie. Ils se trompaient. Boucher n'avait que 46 hommes, et les Agniers étaient 500. La lutte fut longue et difficile, mes petits amis, mais le neuvième jour qui était un samedi, les sauvages prirent la fuite pour ne plus revenir. La colonie venait d'échapper à un grand danger. Pierre Boucher l'avait sauvée. Mettez donc le nom de Pierre Boucher avec ceux de Maisonneuve, de Lambert Closse, de Madeleine de Verchères, de Dollard des Ormeaux.

La paix conclue, Boucher demeura gouverneur des Trois-Rivières jusqu'en 1658; il devait revenir à ce poste, de 1663 à 1667. Ce fut durant ce dernier gouvernement que Pierre Boucher acheta 35 à 40 arpents de terre aux Trois-Rivières. Aussi bon patriote que bon chrétien, comme Champlain, comme Louis Hébert, comme tous les vrais fondateurs de notre pays, il comprenait toute l'importance de l'agriculture. Savez-vous qu'un peuple ne peut se passer de l'agriculture, et que l'habitant canadien a assuré la vie de notre race? L'habitant de chez nous, avec quel respect, quelle reconnaissance il faut parler de lui ! Ah ! si vous pouvez être habitants un jour, comme elle sera belle votre vocation !

En 1667, Pierre Boucher renonça à toutes les charges honorifiques pour se faire défricheur, sur sa seigneurie de Boucherville. Il fut aussi, mes petits amis d'Yamachiche, remarquez cela, il fut aussi le premier seigneur d'Yamachiche, mais ne put s'occuper de cette seigneurie.

Et puis, je vous le disais il y a un instant, Pierre Boucher fut un apôtre. Savez-vous qu'on ne peut être bon chrét en sans être apôtre? Ça vous surprend peut-être. Je ne veux pas dire que pour être chrétien il faille monter en chaire, être prêtre et missionnaire, oh ! non. Je veux dire qu'un vrai chrétien a l'ambition de faire du bien

autour de soi, d'aider ses frères à se sauver. Vous me comprenez? On aide les autres à se sauver par l'action, par la prière et par le bon exemple. Qui n'est pas capable au moins de prier pour son nrochain et de lui donner le bon exemple? Et auis, il faut aussi savoir se sacrifier en voyant chez los frères, d'un regard surnaturel, Jésus-Christ ui-même. Pierre Boucher fut véritablement un pôtre. Le vif désir d'être utile à ses compatriotes ui fit accepter une mission délicate auprès de Louis XIV, en 1661. Cette démarche il la fit avec bonheur, dans l'intérêt de son pays, et il fut reçu par le monarque qui fixait le regard de toute l Europe. Entre nous, mes petits amis, nous pouvons bien nous dire que si le grand roi fut bon en accueillant favorablement l'humble député de la pauvre petite nation canadienne, il n'en est pas moins vrai que nous fûmes représenté à la cour cette fois-là par un Canadien qui nous faisait honneur.

Et cet homme que Louis XIV avait anobli, cet homme qui avait été gouverneur, qui avait été l'un des plus vaillants soldats de la colonie, ce homme-là, dans sa seigneurie de Boucherville, était président de la Congrégation de la sainte Vierge.

Mais, pour bien connaître le chrétien en Pierre Boucher il faut lire ses Adieux. Voulez-vous que je vous en dise quelques passages?

"Je vous parle à tous, mes chers enfants. Voulez-vous que Dieu vous bénisse? Tenez-vous en paix les uns les autres et que l'intérêt ne soit pas capable de vous désunir... Souvenez-vous encore que le meilleur moyen d'entretenir la paix, c'est de conserver la crainte de Dieu. Ayez confiance en sa bonté et il vous donnera ce qui vous est nécessaire. Faites du bien à tout le monde pour l'amour de lui; ne faites de mal à personne autant que vous le pouvez. Faites réflexion qu'il y a bien des personnes qui se fatiguent jour et nuit pour amasser du bien pour des gens qui se moqueront d'eux après leur mort. Il faut faire ce que l'on peut pour en amasser, ne négliger aucune occasion; mais que ce soit toujours sans préjudice de notre conscience et de notre honneur. Plutôt vivre pauvre, plutôt mourir, que de rien faire contre l'ordre de Dieu. Si vous vivez dans sa crainte, il aura soin de vous.

« Fuyez toutes sortes de débauchés et faites en sorte que vos enfants ne le soient pas. Souvenez-vous de cette parole du Sauveur : « Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son âme. » La vie est courte, mais l'éternité ne finit jamais. Lisez le plus que vous pouvez de bons livres, et quand vous en trouverez qui vous donnent de bonnes instructions pour l'état où Dieu vous a mis, ne vous contentez pas de les lire une fois, mais tâchez de les posséder.

« Adieu donc, mes pauvres enfants, pour un peu de temps, parce que j'espère que nous nous rreveons dans le paradis, pour louer Dieu pendant toute l'éternité, sans jamais être séparés. C'est là où nous nous entretiendrons cœur à cœur. » (1)

Il fut un temps, mes petits amis, où dans la famille de Boucherville *les adieux du Grand-Père Boucher* étaient lus en entier, tous les ans, en famille et à genoux.

Ces paroles si belles du patriarche elles devraient être conservées dans toutes nos familles canadiennes et lues annuellement, au commencement de l'année.

Le saint vieillard mourut à Boucherville, à l'âge de 95 ans.

Est-ce celui-là que vous connaissiez ?

Bonne et heureuse année, avec le paradis à la fin de vos jours !

3 janvier 1918.

(1) *Histoire de Boucherville* par le R. P. Lalande.

XVII

Dollard et ses Compagnons

Avez-vous des cahiers avec couvertures illustrées? Oui. Mais qu'est-ce qu'il y a sur ces couvertures?... Demandez donc toujours des cahiers canadiens, avec des illustrations canadiennes. Comme elle est belle la couverture de cahier qui représente la bataille du Long-Saut! Si vous ne l'avez pas déjà il faut nécessairement vous la procurer. Vous avez sans doute entendu raconter bien des fois la bataille du Long-Saut?... Vous vous souvenez, n'est-ce pas, de Dollard des Ormeaux et de ses braves compagnons? Ah! mes chers petits amis, comme on doit être fier de son pays quand on est de la race de Louis Hébert, de Champlain, de Montmagny, de Pierre Boucher, de Madeleine de Verchères, de Marie de l'Incarnation, de Maisonneuve et de Dollard des Ormeaux!

Voulez-vous, je vais vous raconter un peu la bataille du Long-Saut?

C'était au printemps de 1660. Les Iroquois, ces sauvages excessivement cruels dont je vous ai déjà parlé, étaient devenus un danger plus menaçant que jamais pour Montréal et pour toute la colonie. Alors Dollard des Ormeaux, brave entre les braves, conçut le généreux dessein d'aller, avec un petit

nombre de colons, à la rencontre des barbares. Il fait part de son projet à seize jeunes gens qui promettent de le suivre. Tous les dix-sept, après avoir obtenu l'assentiment du gouverneur, M. de Maisonneuve, font leur testament, s'approchent religieusement des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et, en présence des saints autels, s'engagent par un serment solennel à ne demander et à n'accepter aucun quartier, et à combattre jusqu'à leur dernier souffle de vie. (1)

Voyez-vous où ces braves vont chercher le courage et la force? Ils se confessent et reçoivent la sainte communion avant de partir pour le champ de bataille. Souvenez-vous bien toujours que la vie est un combat continuel, et que les ennemis de nos âmes sont innombrables. Allez donc souvent à Jésus par la Pénitence et l'Eucharistie.

Ce fut le 1er de mai que les braves arrivèrent au pied du Long-Saut, sur la rivière des Outaouais à huit ou dix lieues au-dessus de l'île de Montréal. Là Dollard et ses compagnons s'enfermèrent dans un mauvais retranchement que les Algonquins avaient construit l'automne précédent, et ils attendirent les Iroquois.

Bientôt les ennemis furent aperçus. C'était l'avant-garde d'un corps d'armée iroquoise com-

(1) *La Colonie française en Canada*, Vol. 2. Faillon, p. 398.

posée de trois cents hommes qui allaient se joindre à cinq cents autres aux îles Richelieu, pour après cela attaquer ensemble les Trois-Rivières et Québec. Un danger réel, et très grave, menaçait donc la colonie, vous le voyez. Mais il fallait passer au Long-Saut, et Dollard était là avec ses braves.

Les Iroquois qui avaient pris les devants débarquèrent et furent reçus comme il convenait par la petite troupe du Long-Saut. Malheureusement quelques-uns des survivants allèrent avertir leurs amis restés en arrière qu'ils avaient été défaits, puis revinrent avec toute l'armée iroquoise. La bataille ne tarda pas à s'engager. Dollard et ses compagnons se défendirent avec vaillance. Les premiers assauts de l'ennemi furent repoussés. Bientôt même les Iroquois furieux virent les têtes de leurs soldats border le haut du fort des Français. Désespérant de vaincre ils députèrent un canot vers les cinq cents Iroquois qui les attendaient aux îles Richelieu. Avec l'aide de ces derniers ils comptaient l'emporter. En attendant ils se contentèrent de bloquer le réduit.

Dans ce réduit, il n'y avait point d'eau. Songez si ça devait être terrible. Aussi vous comprenez bien que le manque d'eau incommodait beaucoup plus nos braves que les assiégeants eux-mêmes. Ils ne pouvaient plus avaler la farine qu'ils avaient apportée pour ne pas mourir de faim.

De temps en temps, devant l'ennemi, au milieu des plus grands dangers, ils allaient chercher un peu d'eau à la rivière qui se trouvait à deux cents pas du fort.

Mais je ne vous ai pas dit que quatre Algonquins et quarante Hurons avaient demandé et obtenu la faveur d'aller combattre avec Dollard. Hélas ! à la guerre comme ailleurs il faut se défier des mauvaises compagnies. Les Iroquois devinant les souffrances de leurs adversaires, et sachant que des Hurons étaient là, crièrent aux Hurons que s'ils voulaient se rendre immédiatement ils auraient la vie sauve, qu'autrement les plus grands tourments leur étaient réservés. Effrayés, tous les Hurons, à l'exception du brave Anahotaha, sautèrent par-dessus la palissade et se livrèrent aux Iroquois.

Le cinquième jour, les cinq cents Iroquois de Richelieu arrivèrent. Vingt-deux braves allaient se trouver aux prises avec environ huit cents barbares.

Les assauts recommencèrent plus furieux que jamais. Durant trois jours, d'heure en heure, tantôt tous ensemble, tantôt par groupes, les Iroquois marchaient sur le petit fort. « Aussitôt que les Français avaient repoussé l'ennemi, ils se mettaient incontinent à genoux, et ne se relevaient que pour le repousser encore, employant ainsi à la prière

le peu de temps qu'ils avaient entre chaque attaque. » Enfin les Iroquois exaspérés abattirent sur le réduit plusieurs arbres. C'était habile de la part des barbares. La chute de ces arbres occasionna un grand désordre dans le fort, mais ne put ébranler les assiégés dans la résolution où ils étaient de combattre jusqu'au dernier vivant.

Les Iroquois qui ne s'attendaient pas à une pareille résistance crurent un instant que les lâches Hurons les avaient trompés, et que les Français étaient bien plus nombreux qu'on le prétendait. C'était au huitième jour du siège. Beaucoup d'Iroquois disaient qu'il valait mieux s'en aller, d'autres redoutaient la honte d'une défaite par quelques Français. Les Hurons transfuges furent questionnés de nouveau et ils affirmèrent encore que les Français n'étaient que dix-sept, qu'ils avaient avec eux un seul Huron et quatre Algonquins.

Alors les Iroquois, décidèrent de périr tous au pied du fort ou de l'emporter de vive force. L'heure décisive et terrible venait de sonner. Le siège recommença. Dollard et les siens par des décharges incessantes abattent des Iroquois, mais les Iroquois s'avancent toujours; de nouveaux assaillants remplacent les blessés et les morts. Enfin les barbares gagnent la palissade. Pour mettre fin aux décharges qu'on fait sur eux ils

essayent de sauter par-dessus la palissade ou d'en arracher les pieux. Mais les Français armés de haches et de sabres remettent à leur place les Iroquois qui montrent la tête. Dollard jette au milieu des ennemis un petit baril de poudre auquel est ajustée une fusée. Malheureusement une branche arrête le projectile et le rejette dans le fort où il fait explosion et porte la mort au milieu des combattants. Cet accident encourage les Iroquois qui font brèche de toutes parts. Les braves restés debout dans le petit fort se défendent comme des lions. Mais la résistance est devenue impossible, il faut mourir. Au milieu d'un affreux carnage le vaillant Dollard est tué. Et puis c'est bientôt le tour des autres. Les Iroquois réussissent à ouvrir la porte du fort. Il reste encore quelques Français qui se battent toujours et tombent les uns après les autres... Le combat cesse quand le dernier compagnon de Dollard est abattu; il avait duré dix jours. Un seul de ces héros avait encore assez de vie pour être traîné et torturé par les Iroquois. Quels tourments il endura !

Voilà, mes chers petits amis, brièvement raconté, le récit du combat du Long-Saut, combat héroïque qui sauva la colonie d'une ruine certaine.

N'oubliez pas que les Français furent soutenus jusqu'au bout par le brave Anahotaha, chef huron, et par le vaillant capitaine Metiwimeg

et ses trois compagnons algonquins. Gloire donc à jamais à ces vingt-deux braves !

Voulez-vous que je vous donne les noms des dix-sept braves Français du Long-Saut ? Écoutez bien : Adam Dollard, âgé de 25 ans; Jacques Brassier, âgé de 25 ans; Jean Tavernier, âgé de 28 ans; Nicolas Tillemont, âgé de 25 ans; Laurent Hébert, dit La Rivière, âgé de 24 ans; Alonié de Lestre, âgé de 31 ans; Nicolas Josselin, âgé de 25 ans; Robert Jurée, âgé de 24 ans; Jacques Boisseau, dit Cognac, âgé de 23 ans; Louis Martin, âgé de 21 ans; Christophe Augier, dit Desjardins, âgé de 26 ans; Étienne Robin, dit Desforges, âgé de 27 ans; Jean Valets, âgé de 27 ans; René Doussin, âgé de 30 ans; Jean Lecomte, âgé de 26 ans; Simon Grenet âgé de 25 ans; François Crusson, dit Pilote, âgé de 24 ans.

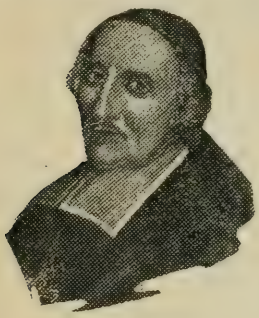
Dites bien à vos petits amis que l'histoire profane depuis le commencement du monde ne compte rien d'aussi beau que cette page canadienne.

10 janvier 1918.

XVIII

Monseigneur de Laval

Quel est celui d'entre vous qui va me dire le nom du premier évêque de Québec ?... Ah ! au moins dix qui répondent ensemble... Évidemment Mgr de Laval n'est pas un inconnu chez nous Difficilement aussi ça pourrait être autrement. Il a été si grand, si bon, il a tant aimé la Nouvelle-France ! Comme nous allons éprouver de l'agrément à parler de ce saint évêque, n'est-ce pas ? Il y aurait bien des choses à dire à son sujet, mais je vais essayer de ne pas être trop long.



Mgr de Laval
(1623-1708)

François de Montmorency-Laval, premier évêque du Canada, naquit à Montigny-sur-Avre, en France, le 30 avril 1623. Son père Hugues de Laval, et sa mère Michelle de Péricard l'élevèrent dans la probité et la piété. Dès l'âge de huit ans le jeune François entrait au collège royal de La Flèche, tenu par les Jésuites. En ce temps-là, mes petits amis, un enfant qui quittait sa famille

pour entrer au collège la quittait généralement pour longtemps, car les vacances se prenaient au collège. Les écoliers d'aujourd'hui pleurent souvent à la pensée de quitter leur maman pour quelques mois, qu'adviendrait-il donc si c'était pour dix ans ? Si c'était pour quatorze ans ?... Après les dix ans consacrés à la grammaire, aux humanités, à la rhétorique et à la philosophie, suivaient les quatre ans de la théologie. Remarquez que dans ce temps là beaucoup de jeunes gens qui ne se destinaient pas au sacerdoce étudiaient néanmoins la théologie Ils croyaient avec raison qu'un homme instruit ne saurait trop connaître sa religion.

Mgr de Laval fit ses études théologiques au collège de Clermont tenu, comme le collège de La Flèche, par les Jésuites, et fut ordonné prêtre le 1er mai. Le 3 juin 1658 Rome nommait François de Montmorency-Laval vicaire apostolique du Canada, avec le titre d'évêque de Pétrée. Et l'on vit arriver chez nous celui qu'on a appelé l'Apôtre du Canada, le Père de la Nouvelle-France, le Saint.

Ce n'était pas le premier venu, je vous assure, qui venait prendre la direction de l'Église canadienne. Mgr de Laval eût pu aspirer aux premières charges de France, à cause de sa haute naissance et de ses grands talents. Il préféra l'apostolat modeste du Nouveau-Monde. Et quel apôtre zélé ! On le trouve même à l'hôpital de Québec

où il sert les malades et fait leur lit. Il fit la visite pastorale de Montréal au moins huit fois. Et ce n'était pas un petit voyage dans ce temps-là d'aller à Montréal. Savez-vous, mes petits amis, que le chemin de voiture de Québec à Montréal, sur les deux rives du Saint-Laurent, ne date que de 1735 ?

A combien d'autres œuvres dut se dépenser l'apôtre de la Nouvelle-France ! Fondation du grand Séminaire de Québec en 1663, du petit Séminaire en 1668; fondation à Saint-Joachim d'une école des arts et métiers, à laquelle est annexée une ferme modèle et même une espèce d'école normale; organisation de la dîme, lutte contre la vente des boissons enivrantes aux sauvages, etc, etc.

La question de la dîme lui causa bien des désagréments et bien des chagrins, mais c'est la vente de l'eau-de-vie aux sauvages, je pense bien, qui fit le plus de peine à Mgr de Laval. Mes chers petits amis, l'amour de l'argent a été l'occasion de bien des erreurs et de bien des injustices toujours. Souvenez-vous bien de cela. Au temps de Mgr de Laval on a vu des hommes intelligents comme Talon et Frontenac favoriser ouvertement la traite de l'eau-de-vie, parce que la traite de l'eau-de-vie semblait être avantageuse au commerce. Pourtant est-il possible d'admettre que le désordre est une source de prospérité véritable pour une société ?

Du reste, les événements malheureux causés par la boisson ne manquent pas dans notre histoire. En voulez-vous des exemples? Des sauvages qu'on appelait les Loups avaient contracté de fortes dettes chez les traiteurs des Trois-Rivières, pour obtenir de l'eau-de-vie; incapables de s'arracher à la rapacité de leurs créanciers, ils se retirèrent auprès d'Albany. De là, soutenus par les Agniers, ils se jetèrent dans la colonie et brûlèrent les habitations de Saint-François-du-Lac et de la Rivière-du-Loup, puis continuèrent leur œuvre de destruction à Sorel, à Contrecœur, à Saint-Ours et à Boucherville. Ceci se passait en 1688. En 1689 eut lieu le massacre de Lachine, « le théâtre le plus fameux de l'ivrognerie des sauvages », dit l'abbé Ferland. Les Iroquois, à cette occasion, brûlèrent des maisons et en massacrèrent les habitants. Empalant des petits enfants, ils obligèrent leurs mères à tourner la broche pour les faire rôtir. Que d'autres malheurs on pourrait signaler ! Les sauvages ne buvaient que pour s'enivrer, et une fois ivres ils se rendaient coupables de tous les crimes.

Vous pouvez vous imaginer à présent si Mgr de Laval et tout le clergé canadien avaient raison de s'opposer à la vente des boissons enivrantes aux sauvages. Que le vénérable évêque dut souffrir ! Cependant dans l'exercice de son saint ministère jamais l'ombre d'un découragement ne

vint effleurer son âme. C'était, voyez-vous, une âme vraiment intérieure celle de Mgr de Laval. Le saint prélat savait que Dieu est patient et que nous devons savoir attendre longtemps parfois le triomphe des causes qui nous sont chères. « Il y a bien des années, écrivait-il un jour, que la Providence nous conduit, ainsi que l'Église du Canada, par des voies fort pénibles et crucifiantes, tant pour le spirituel que pour le temporel; pourvu que sa sainte volonté soit faite, il ne nous importe : il me semble que c'est toute ma paix et tout mon bonheur en cette vie, où je ne trouve d'autre paradis. C'est le royaume de Dieu qui est au dedans de l'âme, et qui fait notre centre, notre vie, notre tout.

« Priez bien le Seigneur qu'il me fasse la grâce de ne jamais rien vouloir que l'accomplissement de sa divine et aimable volonté, « dans l'ignominie comme dans la gloire ».

Ces lignes, vous les relirez plus tard lorsque vous aurez des épreuves. Vous rencontrerez des épreuves dans la vie. Même les gens qui veulent le bien ne s'entendent pas toujours sur la meilleure manière de l'opérer; de là bien souvent des dissentiments qui blessent la charité si l'on n'y prend garde. Il est si difficile de s'oublier complètement soi-même pour travailler à la gloire de Dieu !

La charité. Cette vertu orna toujours la belle âme de Mgr de Laval. Apôtre véritable, il aima d'abord ses compagnons d'apostolat; avant de dépenser au dehors les ardeurs de son zèle, il sut ouvrir son âme à son voisinage. Quelque temps après son arrivée à Québec on le trouve logé avec ses prêtres; et Latour écrit : « Ils n'étaient tous qu'un cœur et qu'une âme, sous la conduite de M. de Laval, et ne faisaient qu'une famille dont il était le père. »

Montrez-vous toujours aimables avec vos parents, vos petits frères, vos petites sœurs. L'amour filial, la charité fraternelle préparent si bien à l'apostolat.

Comme Mgr de Laval aimait toutes les âmes d'un amour surnaturel ! Il les aimait et ne reculait jamais devant les fatigues et les sacrifices pour les pousser vers Dieu. Il fit jusqu'à quatre voyages en France, si j'ai bonne souvenance, toujours dans l'intérêt du salut des âmes. Les pauvres étaient l'objet de sa plus tendre charité; il les accueillait avec une grande bonté, les assistait, accompagnant ses aumônes de quelques bons conseils. Vers la fin de sa vie, il se désolait parce qu'il n'avait plus rien à donner aux pauvres. Voulez-vous savoir jusqu'à quel point il fut bon, mes petits amis? Écoutez-moi. « Un jour, au plus fort de l'hiver étant sorti en ville, il rencontre un pauvre enfant

à moitié nu et grelottant de froid. Touché de compassion, il l'amène avec lui au presbytère, lui lave les pieds et les baise avec tendresse, lui donne des bas, des chaussures, un vêtement complet, l'habille en neuf des pieds à la tête, puis fait un paquet de ses haillons et le renvoie tout joyeux avec le doux sourire d'un homme qui a fait une bonne action. »

Et ce saint évêque qui était si bon, ah ! si vous l'aviez vu prier. A deux ou trois heures du matin il était debout, faisait soigneusement ses exercices de piété; puis à quatre heures il se rendait à l'église, en ouvrait les portes, et sonnait sa messe qui était à quatre heures et demie, pour les travaillants. N'oubliez jamais et dites-le bien à vos petites sœurs que Mgr de Laval fit une œuvre admirable parce qu'il pria beaucoup.

Mais j'oubliais de vous dire que Mgr de Pétrée reçut le titre d'évêque de Québec en 1674, et qu'il se retira en 1688. C'est en 1708 que mourut Mgr de Laval.

Vous vous imaginez bien que j'aurais encore beaucoup de choses à vous dire au sujet de ce saint personnage, mais il faut savoir s'arrêter, car vos petites sœurs pourraient murmurer et dire que les hommes parlent trop...longtemps.

17 janvier 1918.

Voir *François de Montmorency-Laval*, par l'abbé Auguste Gosselin.

XIX

Jean Talon et Frontenac

La semaine dernière, je vous disais un mot, en passant, de l'intendant Talon et de Frontenac. Ces deux hommes ont joué un rôle considérable dans notre histoire nationale; ils n'étaient certes pas les premiers venus. C'est dommage néanmoins que nous soyons dans l'obligation de leur adresser de graves reproches. Voyons plutôt un peu, ce soir, ce qu'ils ont fait chez nous.

C'est le 23 mars 1665 que Jean Talon fut officiellement nommé intendant de la Nouvelle-France. Vous vous demandez sans doute en quoi consistait cette charge d'intendant de la Nouvelle-France. Ah ! ça consistait en bien des choses qu'il serait trop long d'énumérer ici. L'intendant n'était pas naturellement un gouverneur, mais sa charge et celle du gouverneur se ressemblaient passablement. Bien plus, « un intendant ambitieux pouvait au Canada facilement attirer à lui les pouvoirs du gouverneur et ceux du conseil souverain. » (1) Vous voyez donc que c'était une sorte de gouverneur à côté du véritable gouverneur. Aussi, je vous assure que ce n'était pas toujours

(1) Hist. du *Droit Canadien*, I. Lareau.

chose facile de s'entendre pour le gouverneur et l'intendant.

Il y eut treize intendants au Canada. Bigot fut le treizième. Talon a été surnommé le Colbert du Canada, à cause de ses grandes qualités d'administrateur; Bigot, lui, fut un ambitieux et un traître qui contribua largement à livrer notre pays aux Anglais en 1760. Le nom de Colbert ne vous dit peut-être pas grand'chose. Colbert, c'est le nom du plus célèbre ministre de Louis XIV au temps le plus prospère de la Nouvelle-France. Vous savez que notre roi, dans ce temps-là, était Louis XIV.

C'est donc le 23 mars 1665 que Jean Talon fut officiellement nommé intendant de la Nouvelle-France. Laborieux, clairvoyant, tenant avant tout à l'ordre et à la régularité, il avait des idées nettes et ne reculait devant rien pour les mettre à exécution. La volonté, mes petits amis, comme c'est nécessaire dans la vie ! Sans elle, la vie est une honte continuelle, une banqueroute. Toutefois il ne faut pas oublier que la volonté ce n'est pas de l'entêtement, ni cet orgueil qui croit toujours avoir raison. Ayez donc une volonté de fer quand il s'agit de faire votre devoir, mais retenez bien ces paroles d'un prêtre d'expérience : « Promets donc à Dieu, ô mon fils, d'être docile et de soumettre ton jugement au jugement des prudents et des sages : tu éviteras bien des déboires, bien des erreurs et

bien des chutes. » (I) Si l'intendant Talon eût su soumettre son jugement à celui des prêtres et de son évêque que de fautes il eût évitées ! Du reste, n'est-il pas dit dans l'Écriture : « C'est de la bouche du prêtre qu'on apprendra la loi ? » (Mal. II, 7.)

Malheureusement les maîtres de Talon, dans l'ordre civil, Colbert et Louis XIV, donnaient eux-mêmes le mauvais exemple. « Jamais roi de France ne fut aussi sincèrement attaché à la foi de ses pères, rien n'est plus certain; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que jamais roi de France, depuis Philippe le Bel, n'a donné au Saint-Siège plus de chagrin que Louis XIV. » (II) Et le ministre Colbert était le digne serviteur de son roi. Ah ! que l'orgueil a fait du mal dans le monde, ! Aussi ce M. Talon, qui était si intelligent, qui était chrétien sincère malgré tout, entretenait presque toujours de la défiance à l'égard des Jésuites et de Mgr de Laval.

Que de malaises, par exemple, touchant la traite de l'eau-de-vie ! Pourtant, je vous assure que, dans ce temps-là, les arguments apportés en faveur de la vente de la boisson n'étaient guère meilleurs que ceux qu'on trouve aujourd'hui dans

(I) *Les Sauvegardes*, abbé Paul Barbier, p. 75.
(II) *De l'église gallicane*, J. De Maistre.

la plupart des feuilles opposées à la prohibition. Retenez bien ceci : onn'a jamais vu la prospérité réelle et durable naître du désordre.

Mais à côté d'erreurs regrettables, il faut noter, dans l'administration de Talon, les bienfaits dont il gratifia notre pays. Autrement, nous ne serions pas justes à son égard.

Je vous ai déjà dit un peu, si je me souviens bien, que la colonisation chez nous, au temps des Français, avait marché lentement, parce qu'il ne venait pas assez de secours de France, et parce que trop de gens ici ne s'occupaientque du commerce des fourrures. Avec l'intendant Talon les choses changèrent de face. Par ses conseils et ses exemples il encouragea l'agriculture et la colonisation. Des moyens avaient été pris aussi pour tenir les Iroquois en respect. Il ne faut pas oublier que les Iroquois se cachaient partout pour faire du mal aux Français, et que les Français ne pouvaient aller travailler sans avoir un fusil à la main. On put donc alors défricher plus à l'aise. Et puis, chaque année le roi Louis XIV et Colbert, stimulés par les mémoires et les instances de Talon, envoyaient chez nous des colons et des animaux domestiques. On encourageait aussi les mariages. En arrivant au Canada les filles se mariaient. Rien d'étonnant en cela, du reste, puisqu'elles étaient toutes bonnes, pieuses, probablement jolies.

Je l'ai déjà dit à vos petites sœurs, nos mères furent des vaillantes, dont l'honneur est sans tache. Ne souffrez jamais qu'on attaque leur honneur.

L'intendant Talon s'occupait de tout. Il voyait au soutien des troupes, au soulagement des malades de l'Hôtel-Dieu; il fit tout en son pouvoir pour développer l'industrie chez nous; en 1670, trois vaisseaux construits au Canada avaient été envoyés aux Antilles. Il voulait si bien faire d notre pays quelque chose de grand ! Un jour il disait à Louis XIV, en parlant du Canada : « Cette partie de la monarchie française deviendra quelque chose de grand. »

Ah ! si le Roi-Soleil, comme on appelait Louis XIV, eût été moins orgueilleux, moins ambitieux, notre pays eût grandi encore bien plus rapidement. « Les guerres de Louis XIV, trop souvent causées par son ambition et son orgueil, ont fait périr dix fois plus d'hommes que la colonisation systématique du Canada n'en eût fait sortir du royaume. » (1)

Mais si je veux vous dire un mot du gouverneur Frontenac, il faut bien que je laisse aller l'intendant Talon. Il y eut deux administrations de M. Talon : la première de 1665 à 1668, et la seconde de 1670 à 1672.

(1) *L'int. Talon*, Chapais, p. 140.

L'intendant Talon n'avait pas encore quitté son poste lorsque Frontenac succéda à M. de Courcelles. Le nouveau gouverneur était âgé de cinquante-trois ans. Il avait passé une partie de sa vie dans les armées et s'y était distingué. Frontenac, mes petits amis, fut un de ces hommes extraordinaires qui joignent à de grandes qualités de grands défauts, qui se font aimer, admirer et détester à la fois. Il y a tant de contrastes parfois dans les caractères ! Quand vous aurez connu la vie, vous comprendrez mieux pourquoi « la perfection n'est pasde ce monde ». Frontenac était un croyant, un catholique tout comme Talon, et, cependant... Frontenac et Talon se ressemblaient sur plus d'un côté; ils étaient faits tous deux pour commander... Mais le temps qui s'écoula depuis l'arrivée du nouveau gouverneur jusqu'au départ de l'intendant fut trop court pour qu'il se produisît entre eux des conflits.

Malgré tous les progrès opérés, le pays était exposé aux plus grands dangers à l'arrivée de Frontenac, et il était urgent de grouper et d'utiliser toutes les forces. Malheureusement durant sa première administration, M. de Frontenac, avec ses manières hautaines, se créa beaucoup d'ennemis et donna de mauvais exemples. Dans la question de la traite de l'eau-de-vie, il se rangea contre l'évêque, les Jésuites et le clergé.

Rappelé en France en 1682, Frontenac revint au Canada commencer une seconde administration en 1689.

Le pays était sur le « penchant de sa ruine ». Frontenac,, d'un coup d'œil jugea la position, et il vit qu'il fallait abattre les Iroquois et arrêter les empiètements des Anglais. Les Anglais et les Iroquois marchaient ensemble, mes petits amis, contre les Français. C'étaient les Anglais qui poussaient les Iroquois contre les Français, vous me comprenez bien ?

Frontenac n'était pas jeune, il avait soixante-dix ans; mais il résolut d'aller attaquer messieurs les Anglais chez eux. Les Anglais se souvinrent longtemps de cette expédition qui ne fut pas manquée, je vous assure.

Après cela, les Anglais de mauvaise humeur voulurent, en 1690, s'emparer de Québec. Une flotte considérable, sous le commandement de l'amiral Phipps, parut devant Québec. M. Phipps envoya quelqu'un dire à Frontenac que si les Français voulaient se rendre on leur pardonnerait; on accordait une heure pour répondre. Vous pouvez bien penser que la réponse ne se fit pas attendre aussi longtemps avec un homme comme Frontenac. « C'est par la bouche de mes canons et à coups de fusil que je répondrai à votre général », reprit Frontenac, « ce n'est pas de la sorte qu'on

envoie sommer un homme comme moi. Qu'il fasse du mieux qu'il pourra, comme je ferai du mien ! » La canonade dura quatre jours, et M. Phipps s'en retourna après avoir perdu 600 hommes et dix vaisseaux.

Frontenac partout et toujours sut défendre habilement et énergiquement le Canada. Dans deux expéditions, en 1693 et en 1697, il maintint l'honneur du drapeau français jusque dans les ré, gions de la baie d'Hudson. On pourrait aussi parler des voyages de découvertes faits sous son règne, mais je vous ferais veiller trop tard.

C'est au mois de novembre 1698, après avoir reçu les derniers sacrements, que M. de Frontenac mourut, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Frontenac et Talon sont pour vous, mes petits amis, deux professeurs d'énergie; mais gardez-vous bien d'imiter leurs défauts.

24 janvier 1918.

XX

Le Père Marquette

Ils sont bien à plaindre, n'est-ce pas, ceux et celles qui ne connaissent rien des beautés de notre histoire? Si j'étais peintre, je ferais des tableaux où seraient représentés nos grands hommes, nos héroïnes, nos glorieux combats; j'en aurais qui seraient réservés aux *oubliés* qui défrichèrent le sol de la patrie et le labourèrent; j'en aurais aussi pour les vaillantes jeunes filles, les mères incomparables, les enfants de chez nous qui souffrirent en silence aux heures des grandes épreuves. Et puis je tapisserais les murs de vos classes avec ces tableaux. Il arriverait, je pense bien, que beaucoup d'écoles seraient trop petites pour recevoir autant de gloires. Des gloires, nous en avons tant qu'il est impossible de les compter. Il n'est pas un coin de l'Amérique du Nord, mes chers petits amis, qui ne rappelle quelqu'un des nôtres; ce sont les nôtres, voyez-

Cavelier de La Salle
(1643-1687)

vous, qui passèrent les premiers au nom de la civilisation, et baptisèrent les lacs, les fleuves, les montagnes.

Mais je m'aperçois que sur ce train-là je pourrais aller loin. Il faut savoir se borner cependant.

Ce soir je voulais vous parler un peu du P. Jacques Marquette. C'est encore un jésuite, mais je ne pourrais pas facilement ne rien dire de lui...

Et puis le nom du Père Marquette me remet en mémoire des noms glorieux de notre histoire : Nicolet, La Salle, Jolliet. Nicolet découvrit le lac Michigan. Il se rendit à trois jours de navigation de la rivière Wisconsin dont les eaux appartiennent au vaste bassin du Mississipi; il devait s'arrêter là et laisser à Jolliet et à Marquette l'honneur de faire trente-huit ans plus tard (1673) la découverte du Mississipi. Je vous ai déjà parlé deJean Nicolet... Robert Cavelier de La Salle est surnommé le père de la colonisation dans la grande valléecentrale de l'Ouest; c'est lui qui donna, en l'honneur de Louis XIV, le nom de Louisiane à ce pays que vous avez peut-être déjà vu... dans vos livres. Louis Jolliet fut le compagnon de voyage et de découverte du P. Marquette...

Vos connaissances géographiques ne vous permettent peut-être pas d'aller jusqu'au Mississipi, ni jusqu'au lac Michigan... Mais retenez bien les noms de Nicolet, de La Salle, de Jolliet, de Mar-

quette, ce sont des noms de héros et qui figurent aux plus belles pages de notre histoire.

Enfin nous allons nous arrêter un peu devant le P. Marquette, dont la magnifique statue est placée au Capitole de Washington. Vous ne serez pas obligés, ni vous ni vos petites sœurs, d'aller à Washington. Imaginez-vous simplement que vous y êtes... Ce sera beaucoup moins coûteux et plus rapide. Bien !

Le P. Jacques Marquette naquit en 1637 et vint comme missionnaire au Canada en 1666. Après avoir évangélisé les Outaouais et les Hurons du Sault-Sainte-Marie, à la prière du gouverneur Frontenac qui voulait utiliser le courage et les connaissances géographiques de l'humble jésuite, le Père Marquette, en compagnie de Jolliet et de cinq autres Français, partit pour des pays lointains et inconnus. « Ce que je désire, » écrivait-il à son supérieur, « c'est aller chercher vers la mer du sud de nouvelles nations, et qui nous sont inconnues, pour leur faire connaître notre grand Dieu qu'elles ont jusqu'à présent ignoré. » Vous voyez que ce jésuite ne se laissait pas guider par l'attrait des aventures, ni par l'amour des richesses et de la gloire humaine. Marquette, Jolliet et cinq autres Français partirent le 17 mai 1673 de Michillimakinac, et le 15 juin ils apercevaient la fameuse rivière que les sauvages appelaient Mississipi. Ils

marchèrent, marchèrent longtemps, puis après avoir rebroussé chemin, ils arrivèrent à la baie des Puants. Ces sauvages-là, vous vous imaginez bien, ne devaient pas sentir bon. L'année suivante, 1674, c'est de la baie des Puants que le P. Marquette partit, avec deux Français; quelques mois plus tard les voyageurs atteignirent le bourg des Illinois. Plus de deux mille sauvages allèrent entendre le missionnaire qui leur parla des principaux mystères de notre religion et leur prêcha Jésus crucifié. La cérémonie fut terminée par la célébration de la messe. Ces pauvres sauvages étaient bien heureux d'entendre parler de si belles choses, de voir de si belles choses. Ils firent promettre au Père Marquette de revenir aussitôt que sa santé le lui permettrait. Mais le vaillant missionnaire était malade depuis longtemps, il ne devait pas retourner chez les Illinois. A bout de force, il fut obligé de s'arrêter au lac des Illinois (Michigan), et annonça à ses compagnons qu'il allait bientôt mourir. Il se fit coucher dans une cabane d'écorce les yeux tournés vers le lac, et mourut le 18 mai 1675.

C'était un humble qui venait de rendre son âme à Dieu, et cependant il n'existe pas aujourd'hui sur le continent américain de nom plus populaire que celui du Père Marquette. Écoutez bien quelques lignes que je tire d'une belle page des *Relations*

des Jésuites : « Nous aurions bien des choses à dire des vertus de ce généreux missionnaire, lisons-nous dans la *Relation* de 1673-78; de son zèle qui lui a fait porter la foi si loin et annoncer l'évangile à tant de peuples qui nous étaient inconnus; de sa douceur qui le rendait aimable à tout le monde, et qui le faisait tout à tous, Français avec les Français, Hurons avec les Hurons, Algonquin avec les Algonquins; de sa candeur d'enfant pour se découvrir à ses supérieurs et même à toute sorte de personnes avec une ingénuité qui gagnait tous les cœurs; de sa chasteté angélique, de son union continuelle avec Dieu. Mais celle qui a prédominé, était une dévotion tout à fait rare et singulière à la sainte Vierge, et particulièrement envers le mystère de l'Immaculée Conception ... » Remarquez bien, mes chers petits amis, que le bon Père Marquette avait une âme ouverte, droite et franche : oh ! que c'est bon une âme droite et franche; remarquez aussi qu'il était pur comme un ange, et qu'il avait pour la sainte Vierge un grand amour. Voulez-vous aller au ciel en faisant le bien autour de vous, imitez les vertus de ce saint missionnaire, puis aimez la sainte Vierge.

Enfin, rappelez-vous bien que le P. Marquette n'est pas le seul Jésuite qui ait pris part aux travaux de nos découvreurs et de nos fondateurs. Écoutez plutôt ce qu'a écrit l'historien

Bancroft : « L'histoire des travaux des jésuites est liée à l'origine de toutes les villes célèbres de l'Amérique française, et il est de fait qu'on ne pouvait doubler un seul cap ni découvrir une rivière que l'expédition n'eût à sa tête un jésuite. »

Est-ce que ces histoires ne vous rendent pas meilleurs ?. . .

31 janvier 1918.

XXI

La Patrie — Iberville

Depuis quelques années, vous avez entendu parler bien des fois de la guerre et de tout ce qu'elle fait souffrir. C'est terrible la guerre. Mais on n'est pas toujours libre de la faire ou de ne la pas faire, surtout, mes petits amis, quand la patrie est en danger. Savez-vous ce que c'est que la patrie? Je vais vous le dire. La patrie, pour vous, chers enfants, c'est la chambre où votre mère vous embrassa pour la première fois, c'est la maison qui a entendu vos premiers vagissements et les premiers roulis de votre berceau; c'est cette fenêtre près de laquelle hier encore vous assistiez au lever du soleil dans les brumes dorées, où vous appuyiez vos petites mains jointes à l'heure de la prière du soir, c'est peut-être pour vous le « vieux hangar » (1) dont on a dit de si douces choses; la patrie c'est le jardin, ce sont les champs et les sentiers où l'an dernier vous égariez vos pas d'enfants; la patrie c'est l'église de votre baptême, de votre première communion, c'est l'école où vous apprenez à lire, à aimer Dieu et votre pays; la patrie

(1) Allusion au "Vieux hangar" de l'abbé Camille Roy, où l'on trouve, en des pages exquises, les plus charmants traits de mœurs canadiennes. Voir les *Propos canadiens*.

c'est votre père, c'est votre mère, vos petits frères, vos petites sœurs, vos parents et vos amis, c'est le cimetière où dorment les aïeux; la patrie, la grande patrie, celle qui est teinte du sang de nos soldats et de nos martyrs, c'est le pays que nous aimons le plus au monde, et le plus beau, pour lequel nous serions prêts à mourir, n'est-ce pas, mes petits amis ? la patrie pour nous, c'est le Canada.

Ah ! la patrie, pour les Canadiens français c'est encore bien d'autres choses dont je vous parlerai plus tard.

Aussi quand des ennemis menacèrent de ravir ces biens sacrés, on comprend que chez nous les héros devinrent légion pour les défendre. Combien de fois déjà, depuis les commencements de notre histoire, l'ennemi apprit qu'on ne touche pas impunément à la patrie canadienne. A la suite de Pierre Boucher, de Dollard, de Maisonneuve, de Frontenac, d'Iberville, de Montcalm, de Lévis, c'est tout un peuple de héros qu'il faudrait inscrire.

Puisque, ce soir, j'ai commencé à vous parler de ceux qui firent la guerre pour garder intacts le territoire et le prestige de la patrie canadienne, je vais vous dire un mot de l'une de nos gloires canadiennes-françaises les plus pures : Pierre Le-Moyne, sieur d'Iberville.

Iberville naquit à Montréal vers 1661. Vous voyez que c'est un vrai Canadien français... Et

puis, je crois que dans sa famille les enfants furent habitués de bonne heure à la bravoure. Iberville eut dix frères, tous soldats comme lui, et des braves, vous pouvez me croire. Mais on assure que d'Iberville fut le plus grand homme de guerre qu'ait produit notre pays. En tout cas, les Anglais apprirent de bonne heure à le redouter. Ces messieurs poussaient les Iroquois à faire la guerre aux Français, et s'efforçaient par tous les moyens possibles de ruiner notre commerce des fourrures. Et puis, il faut bien se rappeler que MM. les Anglais espéraient s'emparer petit à petit de notre pays. S'ils n'ont pas réussi dans leurs entreprises avant 1760, ce n'est pas leur faute assurément.

C'est à la Baie d'Hudson, bien loin d'ici, que d'Iberville donna une première bonne peur aux Anglais (1686). Il avait marché bien longtemps avec ses hommes, et ce n'était pas dans des chemins comme ceux de Québec à Montréal. Les Anglais furent étonnés de le voir arriver. Mais après quelques résistances ils crurent tous plus sage de se rendre. Plusieurs forts et des vaisseaux avaient été pris. Et d'Iberville n'était encore qu'au commencement de ses exploits. En 1690, il se distingua à la prise de Corlar, aujourd'hui Schenectady, dans les États-Unis; en 1694, on le trouve encore à la Baie d'Hudson où il bat MM. les Anglais presque en s'amusant; en 1696 il rase le fort de Pemquid

élevé par les Anglais sur les terres des Abénaquis; puis, à la tête de 125 Canadiens il tue ou met en fuite presque tous les Anglais de Terre-Neuve. C'est que, voyez-vous, mes petits amis, nos pères étaient des soldats sans pareils, et quand ils n'étaient pas écrasés par le nombre ils devenaient invincibles. Combien de fois, du reste, ne furent-ils pas les vainqueurs un contre dix ! Mais d'Iberville ne touchait pas encore à la fin de ses exploits. En 1697 des instructions lui sont remises par lesquelles il est chargé d'aller châtier encore une fois les Anglais à la Baie d'Hudson. La correction fut bonne, et tout ce pays fut soumis à la France. Je voudrais bien avoir le temps de vous raconter en détail les combats glorieux de M. d'Iberville. Plus tard vous lirez ces belles choses dans de grosses histoires ; vous lirez aussi la belle pièce de vers de notre poète canadien, M. Nérée Beauchemin : elle a pour titre « Iberville » et se trouve dans un précieux recueil qui s'appelle les « *Floraisons matutinales.* »

Comme elle est admirable cette vie du vaillant Iberville, et bien capable de faire naître de nobles sentiments dans l'âme de notre jeunesse ! D'un bout à l'autre elle est belle comme une vie des anciens chevaliers de la vieille France. Fasse le ciel que notre patrie soit défendue toujours dans son territoire, dans sa foi et dans sa langue par des

héros dignes de ceux du temps passé !... Promettez-le bien, mes petits amis, vous ne serez jamais des lâches, non ! quand la patrie aura besoin de vous. Vous le promettez ?...

D'Iberville, après qu'il eut découvert l'embouchure du Mississipi, fut créé chevalier de Saint-Louis, comme il le méritait (1699). C'est lui qui fut le fondateur et le premier gouverneur de la Louisiane. Il mourut en 1706.

Mes chers petits amis, dans cette causerie, il y a peut-être bien des noms que vous oublierez, mais vous vous souviendrez, n'est-ce pas, que d'Iberville était un Canadien français, et qu'il fut un brave ?

7 février 1918.

XXII

Au « Boulevard Turcotte » — La Verendrye

Avez-vous déjà vu ce que les Trifluviens appellent le « boulevard Turcotte » ? Ceux qui demeurent aux Trois-Rivières l'ont certainement déjà vu, mais pas tous les autres... Vous qui ne l'avez jamais vu, quand vous viendrez aux Trois-Rivières ne manquez pas de vous rendre au boulevard Turcotte, surtout durant les chaleurs d'été. Vous vous installerez sur un banc avec un de vos petits amis, et là vous vous rafraîchirez au souffle de la brise qui vient du large. De là vous verrez le grand fleuve filer traquillement comme filent vos jours sous la garde de Dieu... Ces eaux calmes et silencieuses, dès les premiers temps de la colonie elles ont été témoins de bien des luttes, de bien des alarmes et de bien des deuils. En 1648, les vaillants François Marguerie et Jean Amiot se noient en face des Trois-Rivières; en 1651, Lajeunesse et Noël Godin sont abattus par les Iroquois, au même endroit; en 1652, des Français et des Hurons qui traversaient le fleuve vis-à-vis le fort des Trois-Rivières sont reçus de l'autre côté à coups de fusil par les Iroquois; encore en 1652, Du Plessis, gouverneur des Trois-Rivières, s'embarque avec une cinquantaine d'hommes pour aller châtier les Iro-

quois, et trouve la mort avec quinze des siens; en 1661 quatorze Français sont pris aux Trois-Rivières par les Iroquois. L'histoire voudrait-elle rappeler tous les combats, toutes les morts des temps héroïques qu'elle ne le pourrait pas. Et vous, chers petits Trifluviens, quand vous allez vous reposer au boulevard Turcotte, durant les chaleurs de l'été, songez-vous parfois à ce qu'ont souffert nos pères ? Vous souvenez-vous aussi qu'un jour c'est ici, tout près du boulevard, que M. de Laviolette débarqua pour venir fonder notre cité ? C'était le 4 julilet 1634. Vous souvenez-vous qu'une autre fois, en 1641, je crois, François Marguerie et Godefroy de Normanville débarquèrent aux Trois-Rivières, après une dure captivité chez les Iroquois ? Je vous ai déjà parlé, il me semble, de ces choses-là. Ah ! mes petits amis, c'est tout un monde de gloire que vous avez devant les yeux quand vous vous reposez sur les bancs du boulevard. Le saviez-vous ?

Et puis, avez-vous remarqué l'inscription qui se trouve à l'extrémité nord-est du boulevard ? En approchant de cette plaque commémorative, dites-vous bien que la terre qui l'avoisine a été foulée par un héros de chez nous. C'est ici, tout près, que naquit Pierre Gaultier de Varennes sieur de la Vérendrye, le découvreur de l'ouest canadien. La Vérendrye est l'un des plus remarquables entre tous ces merveilleux découvreurs et ces pionniers

canadiens-français qui furent les premiers civilisateurs du Nord-Ouest ; il fait aussi en particulier la gloire des Trifluviens qui, d'après M. Sulte, n'ont jamais cessé de tenir la tête dans les expéditions vers le Nord-Ouest. (1)

Mais je vois dans vos yeux que vous voulez avoir quelques détails touchant l'histoire de la Vérendrye. Nous avons commencé notre causerie sur le boulevard Turcotte, et nous allons donc la continuer dans les pays lointains...

Le découvreur de l'ouest canadien, Pierre Gaultier de Varennes, sieur de la Vérendrye, naquit aux Trois-Rivières le 17 novembre 1685. Son père était René Gaultier, chevalier et sieur de Varennes; sa mère, Marie Boucher, était la fille de Pierre Boucher, dont je vous ai parlé il y a quelque temps. Le dernier d'une famille de neuf enfants, Pierre Gaultier avait connu la gêne et le sacrifice dès son enfance. En ce temps-là, mes petits amis, l'éducation de la famille trempait les caractères et les volontés. Entré de bonne heure dans l'armée après avoir servi dans la Nouvelle-Angleterre et à Terre-Neuve, la Vérendrye passa en France. C'était déjà un héros. En 1709 il prit part à une grande bataille sous les drapeaux de la vieille France et reçut neuf blessures; il fut même laissé

(1) *Chron. Trifl.*, Sulte, p. 163.

pour mort. A cette occasion on lui donna le grade de lieutenant qu'il avait bien mérité. Il revint ensuite au Canada.

Le 29 octobre 1712, il épousa Marie-Anne Dandonneau du Sablé, dont il eut quatre fils : Jean-Baptiste, Pierre Gaultier, dit le Chevalier, François et Louis-Joseph. Puis on le trouve dans l'ouest. En 1731, la Vérendrye quittait Montréal avec environ cinquante engagés, et prenait en route un jésuite, le P. Messaiger, en qualité d'aumônier. Et les expéditions se succèdent rapidement. Ah ! que ces gens-là avaient de l'endurance, mes petits amis. En 1731 il érige le fort Saint-Charles; en 1733, avec son fils aîné il va établir un poste sur le lac Winnipeg; en 1734, il érige le fort Maurepas. Au printemps de 1734, la Vérendrye revient à Montréal, puis le 21 juin 1735 il part de nouveau pour l'ouest. Il passa l'hiver suivant au fort Saint-Charles. Quelque temps plus tard son fils aîné était cruellement massacré par les Sioux. Hélas ! cette épreuve n'était pas la première pour la Vérendrye, et ne devait pas être la dernière. En 1737, il est reçu froidement à Montréal et on l'accuse bien injustement d'aimer trop l'argent. Il repart néanmoins pour l'ouest, et, dans l'automne de 1738, il est le premier blanc à fouler le sol où s'étend aujourd'hui la grande ville de Winnipeg; puis il continue ses courses. En 1740, il revient

à Montréal où des persécutions sans cesse renaissantes le forcent à se rendre. Mais peu après il est encore dans l'ouest, et, au printemps de 1742, son fils Pierre Gaultier découvre les montagnes Rocheuses.

Durant que la Vérendrye et ses enfants travaillaient à l'extension du prestige de la France au Canada, des envieux ne cessaient de causer des tracasseries à celui que nous appelons aujourd'hui le découvreur de l'ouest. Imaginez-vous qu'on alla jusqu'à le traîner devant les tribunaux. Il est vrai que plus tard le roi de France reconnut qu'on avait traité la Vérendrye injustement, et lui accorda la croix de l'ordre militaire de saint Louis. Mais le héros trifluvien mourut six semaines après la réception de ces honneurs, le 5 décembre 1749. Ses restes furent déposés dans les caveaux de l'église Notre-Dame, à Montréal.

Mes chers petits amis, à l'école de la Vérendrye apprenez à souffrir en faisant votre devoir. A l'exemple de la Vérendrye, quand même il vous faudrait perdre de l'argent, être victimes des ambitieux, des calomniateurs, allez votre droit chemin au soleil du bon Dieu. La vérité est éternelle, voyez-vous, et elle finit toujours par avoir le dernier mot. Et n'allez pas oublier que si la Véren-

drye continua, malgré tout, son œuvre, c'est qu'il avait une âme de chrétien et de patriote. Aimez le bon Dieu, aimez votre pays, et vous serez capables de faire de grandes choses.

Allons-nous retourner au boulevard Turcotte ? Pas ce soir, n'est-ce pas ?

14 février 1918.

XXIII

Maitres d'école d'autrefois

L'autre jour je vous disais que si j'étais peintre je tapisserais les murs de nos écoles avec de... « l'étoffe du pays ». Ce n'est peut-être pas cela tout à fait que je vous disais, mais ça doit être quelque chose d'équivalent. Aujourd'hui imaginez-vous que je voudrais être sculpteur. Savez-vous pourquoi ? Si j'étais sculpteur et *commencement de millionnaire*, je peuplerais vos cours de récréation avec des maîtres et des maîtresses d'école... de l'ancien temps. Et pour ne pas vous mettre à la gêne dans vos courses, je ferais agrandir les alentours des écoles. Parmi tout ce monde bienveillant, modeste et grave qui surveillerait vos amusements, il y aurait bien des gens, c'est certain, complètement inconnus pour vous. A côté des bons Pères Jésuites, des Récollets, de Marie de l'Incarnation et de Marguerite Bourgeois, vous verriez, par exemple, Martin Boutet et Gilles Mesnard, Séverin Ameau et Jean-Baptiste Pothier. Vous en verriez beaucoup d'autres... En attendant ces statues qui seront probablement encore dans le chaos lorsque vous serez des hommes aussi grands que vos papas, voulez-vous que je dise un mot de ceux qui instruisirent nos pères et contribuèrent

pour une large part à maintenir sur la terre canadienne une France nouvelle ?

Il est bon de savoir d'abord, que les premiers habitants du Canada, à part quelques exceptions, n'étaient pas des grands seigneurs. C'étaient ordinairement des laboureurs, des artisans, des soldats qui savaient lire, écrire et calculer un peu. Les savants étaient bien rares chez eux, mais je vous assure que pour l'éducation religieuse ils n'étaient pas toujours faciles à prendre. Et ces gens qui furent nos pères, firent tout en leur pouvoir pour donner à leurs enfants au moins l'éducation qu'ils avaient eux-mêmes apportée de la vieille France catholique.

Jusqu'en 1635 il n'y avait pas eu à Québec d'école régulière pour les Français. A vrai dire le besoin ne s'en était pas fait sentir encore beaucoup. Mais alors les colons demandèrent des écoles, et les jésuites ouvrirent une petite école, à l'automne de 1635. C'est là qu'on trouve ce maître d'école dont je viens de vous parler, Martin Boutet. Ce M. Boutet pouvait faire bien des choses : arpenteur, professeur de mathématiques et d'hydrographie, il savait le plain-chant et connaissait, plus que le commun, les cérémonies de l'église. Gilles Mesnard aussi se dépensa à la petite école des jésuites, et cela pendant au moins vingt ans. Je pourrais bien, si je le voulais, vous

donner d'autres noms avec ces deux-là. De son côté, Mgr de Laval qui était si bon, qui aimait tant les enfants, vint au secours des jésuites, en procurant aux enfants pauvres les moyens de s'instruire. Voyez-vous comme l'Église catholique n'a jamais perdu l'occasion d'encourager l'éducation et l'instruction de la jeunesse. Du reste, notre histoire du Canada, comme celle de la France, est remplie de ces dévouements de nos évêques, de nos prêtres, de nos Frères, de nos Sœurs, de nos laïques chrétiens et dévoués. Que serions-nous devenus sans nos écoles catholiques et ceux qui les firent subsister ? La famille, l'église et l'école, quelles forteresses pour une nation, mes petits amis ! Puissiez-vous bien comprendre cela plus tard.

Mgr de Saint-Vallier, successeur de Mgr de Laval, ne manqua pas de fonder, à son tour, une petite école au Séminaire de Québec. Cette école dura de 1700 à 1760. Mais il y en eut bien ailleurs des petites écoles. Il y en eut dans plusieurs paroisses de la région de Québec, notamment au Cap-Tourmente, au Château-Richer, à la Pointe-de-Lévy, à Notre-Dame-de-Foy, à l'île d'Orléans. Savez-vous qu'au Cap-Tourmente il y avait, dès ce temps-là, une ferme modèle ? Voulez-vous, je vais vous donner encore des noms de maîtres d'école, de ces maîtres d'écoles d'autrefois qui ne mettaient pas de bornes à leur dévouement ?

Écoutez : Charles Roger, Toussaint Lefranc, François Labernade dit Laprairie. Et si j'entreprenais de nommer les noms des prêtres éducateurs d'alors... C'est le clergé presque seul qui dans ces temps héroïques fit tous les frais de l'éducation élémentaire. Que ne devons-nous pas, sous ce rapport, aux Pères Jésuites, à Mgr de Laval, à Mgr de Saint-Vallier à M. Soumande ! Et puis, au nombre des premiers bienfaiteurs de la jeunesse canadienne, il faut mettre les abbés Guillaume Gaultier et François Lamy, les abbés Philippe et Nicolas Boucher. Vous vous souvenez, n'est-ce pas, du « grand-père Boucher », ancien gouverneur des Trois-Rivières ? Mes petits amis, les abbés Philippe et Nicolas Boucher étaient ses deux fils.

Il y eut aussi des écoles à Montréal : la première école régulière y fut ouverte en 1657, par les soins de Marguerite Bourgeois. Savez-vous dans quelle espèce de château Marguerite Bourgeois fit la classe en 1657 ? Vos petites sœurs le savent, elles... Dans une étable de pierre. Elle y ouvrit une école de filles et de garçons. Mais après quelques années, les petites filles furent seules à suivre les classes de Marguerite Bourgeois. MM. les Sulpiciens se chargèrent de l'instruction des garçons, et cela aussi longtemps que dura le régime français. Ils furent puissamment aidés dans cette œuvre par les Frères Charon qui remplirent le

rôle de maîtres d'école dans les campagnes durant plusieurs années. Tous ces détails vous aideront surtout à vous souvenir qu'il y eut des écoles dans le temps passé.

Mais la région des Trois-Rivières ne demeura pas plongée dans l'ignorance. Pourtant je vous assure qu'il n'y avait pas grand monde aux Trois-Rivières dans ce temps-là, non plus que dans la région avoisinante. En 1681, des paroisses comme Batiscan, Champlain, le Cap-de-la-Madeleine ne renfermaient guère plus de 200 âmes chacune; la ville elle-même n'en contenait que 150. (I) Vous comprenez bien, n'est-ce pas, qu'il ne s'agit ici que des petites écoles à l'usage des petits Canadiens français, puisque dès 1616 il y eut aux Trois-Rivières une école pour les sauvages. (II) Oui, aux Trois-Rivières, de bonne heure les nôtres eurent leurs écoles, probablement à partir de la fondation de la ville par M. de Laviolette, en 1634. Les Jésuites étaient là, voyez-vous. Et puis, dans la suite, Mgr de Laval envoya aux Trois-Rivières des Sœurs de la Congrégation. Il est bien possible que la Sœur Raisin et sa compagne, premières institutrices des Trois-Rivières, aient enseigné à la fois aux

(I) *Recensement* de 1871, Vol. IV, p. 11, cité par l'abbé Amédée Gosselin, dans son magistral ouvrage : *L'instruction au Canada*, (1635-1760).

(II) Voir *Causerie IV*.

garçons et aux filles. Ce nom de *Raisin* vous fait sourire. Tant mieux, vous le retiendrez plus facilement. Vous vous souviendrez aussi que la bonne Sœur Raisin fit la classe non seulement aux Trois-Rivières, mais aussi à Champlain, à la Pointe-aux-Trembles de Montréal et ailleurs. (1)

J'ai nommé, en commençant, Séverin Ameau et Jean-Baptiste Pothier. C'étaient deux notaires. Le premier fit la classe durant 35 ans. 35 ans, mes petits amis, notaire, chantre et maître d'école ! Le notaire Ameau fut tout cela à la fois, et se crut toujours cependant un homme ordinaire. Du reste, ces sortes de dévouements, aimons à le redire, n'étaient pas rares aux temps héroïques de la Nouvelle-France. Le notaire Pothier, à Lachine, fut lui aussi maître d'école et chantre, avant de venir exercer sa profession aux Trois-Rivières. Voulez-vous d'autres noms de notaires qui firent la classe dans le temps passé ? Jean-Baptiste Tétro, Pierre-George Guelte, François Simonet et Louis Pillard.

Il ne faudrait pas oublier non plus que les Frères Charon et les Récollets eurent des écoles aux Trois-Rivières, sous la domination française. Et puis, Sainte-Anne-de-la-Pérade, aussi bien que Champlain et Batiscan eurent leurs écoles. Quant aux autres campagnes, elles ne furent certainement

(1) *Les Ursulines des Trois-Rivières*, Vol. I, p. 184.

pas privées complètement des moyens d'instruire leurs enfants, pas plus dans le voisinage des Trois-Rivières qu'ailleurs. Et savez-vous pourquoi ? C'est parce qu'il y avait des maîtres qui passaient par les campagnes pour enseigner; c'est parce que dans les familles ceux ou celles qui savaient lire, écrire et calculer l'enseignaient à ceux qui ne le savaient pas; c'est parce que les prêtres tenaient à ce que le peuple fût instruit autant que possible. Les prêtres donnaient leur argent et se faisaient souvent maîtres d'école, pour empêcher leurs ouailles de rester dans l'ignorance. Si malgré tout cela il s'est rencontré des Canadiens français qui ne savaient pas signer leur nom avec une plume, pourra-t-on s'en étonner ? En ce temps-là, mes petits amis, il fallait défricher arpent par arpent des terres en *bois debout*, il fallait faire la guerre aux Iroquois et aux Anglais; on était pauvre et les routes n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui. Mais je reviendrai peut-être sur cette question. En attendant, saluez avec amour et avec admiration tous nos vieux maîtres. Saluez aussi leurs dignes élèves qui, dans les annales de la patrie, avec l'épée et la charrue, signèrent leurs noms en caractères indélébiles et d'une main sans pareille.

Et moi qui voulais, ce soir, vous parler des études classiques aux temps héroïques de la Nouvelle-France... Je ne le pourrai pas, ce serait bien

trop long. Mais écoutez bien ce que je vais vous dire. N'allez jamais vous imaginer que dans le temps passé on ne pouvait pas faire un bon cours classique chez nous. A Québec et à Montréal on enseignait très bien le latin. Et puis, c'est étonnant comme dans ce temps-là on put étudier la philosophie, les mathématiques, le grec même, et bien d'autres choses. Il y avait alors, voyez-vous, des Jésuites, des Sulpiciens, des prêtres instruits, des âmes d'apôtres, et tout cela explique pourquoi nous n'avons jamais été un peuple d'ignorants.

Etes-vous fiers de votre titre de Canadiens français, mes petits amis ?

21 février 1918.

P. S. — Nous avons déjà parlé de l'éducation des filles dans nos causeries : "Pour les petites de chez nous".

XXIV

Le Frère Didace Pelletier

Comme j'étais heureux, il y a quelque temps, de vous dire que d'Iberville, le grand guerrier, fut un Canadien; que la Vérendrye, le grand découvreur de l'Ouest, fut aussi un Canadien. Ce soir, mes petits amis, c'est encore d'un Canadien que je veux parler. Mais il ne s'agit plus d'un grand soldat, ni d'un grand découvreur, pas plus que d'un grand écrivain ou d'un grand orateur. Vous allez voir passer devant vous le plus humble des hommes, le moins digne d'attention, aux yeux des mondains. Il n'a jamais porté l'épée, n'a jamais parlé en public, et le monde littéraire et celui des savants ignorent son nom. Il appartenait à une illustre famille religieuse, la grande famille de saint François d'Assise, mais il ne fut pas prêtre. Simple Frère convers, il était habile menuisier et charpentier passé maître. Il se distingua surtout par l'excellence de sa vie religieuse. Mes petits amis trifluviens, peut-être d'autres aussi, ont reconnu déjà le Frère Didace Pelletier, religieux Récollet, dans les traits que je viens d'esquisser.

Comment se fait-il donc qu'on se souvienne encore de ce modeste Frère convers, disparu de la scène du monde il y a plus de deux cents ans ? La

réponse est bien simple et elle est capable de nous faire réfléchir; elle nous rappelle qu'il n'y a rien de solide et de durable comme la vertu basée sur l'amour du bon Dieu. Le Frère Didace fut un saint, un véritable saint; c'est pour cela qu'on se souvient de lui. Nous ne devons pas devancer les jugements de l'Église en l'appelant saint Didace, mais nous ne pouvons nous empêcher d'admirer ses vertus et de redire ses miracles, vertus et miracles dont on parle depuis plus de deux siècles.

Le Frère Didace Pelletier naquit à Sainte-Anne-de-Beaupré le 28 juin 1657, du mariage de Georges Pelletier et de Catherine Vannier, et reçut au baptême le nom de Claude. Il allait pousser sous la garde de sainte Anne, mais il était né au temps héroïque de la Nouvelle-France, où l'Iroquois ne cessait de poursuivre nos pères. Aussi bien au mois de juin 1661 les barbares, après avoir enlevé ou massacré sept personnes dans l'île d'Orléans, se jetèrent comme un troupeau de bêtes féroces sur la côte de Beaupré où ils surprirent les habitants sans défense. Heureusement la famille Pelletier ne tomba pas sous les coups des Iroquois.

Claude grandit tranquillement en âge et en vertu, sous le regard vigilant de ses bons parents, comme vous-mêmes vous grandissez aujourd'hui. Le 28 février 1666, il recevait des mains de Mgr

de Laval, à Château-Richer, le sacrement de confirmation. Ce fut probablement l'année suivante, 1667, que Claude eut le grand bonheur de faire sa première communion.

Le cher enfant savait bien, sans aucun doute, son catéchisme, mais savait-il d'autres choses? Put-il aller à l'école comme vous le faites vous-mêmes? Il n'y avait pas d'écoles à toutes les portes en ce temps-là; cependant vous savez que nos pères, d'une façon ou d'une autre, trouvaient les moyens ordinairement d'acquérir au moins une certaine instruction élémentaire. Je vous ai parlé de ces choses-là la semaine dernière. Le jeune Claude Pelletier dut donc aller à l'école. Du reste, Mgr de Laval, il ne faut pas l'oublier, mes petits amis, avait fondé l'école de Saint-Joachim, au pied du Cap Tourmente, cela vers 1668, si j'ai bonne souvenance. Vous pouvez bien penser alors que Claude fréquenta cette école qui était une excellente école, « où les jeunes gens qui paraissaient moins propres aux études classiques apprenaient à lire, à écrire et à chiffrer, tout en s'occupant aux travaux de la terre et à différents métiers ». Je viens de vous le dire, Claude Pelletier était excellent menuisier et charpentier, comme il possédait aussi d'autres connaissances usuelles. Puis son premier biographe affirme qu'il était « doué de beaucoup d'esprit et de pénétration pour tous les

arts ». Il est permis de croire après cela que Claude développa ses heureuses dispositions à l'école de Saint-Joachim.

Georges Pelletier, du reste, le père de Claude, devait tenir à faire donner à son fils une éducation convenable. Remarquez bien que M. Pelletier était l'un des plus honorables citoyens de Sainte-Anne; il eut même à remplir la charge de premier marguillier de sa paroisse; il fut aussi bedeau de l'église pendant vingt-cinq ans. Comme Claude dut avoir du bonheur à servir la messe, à travailler à l'embellissement du temple du Seigneur !

C'était une belle âme, celle de Claude Pelletier. Elle était demeurée vierge, vierge de toute faute mortelle, au témoignage du Père Joseph Denis, son directeur spirituel durant quatorze ans. On peut bien supposer que sa mère lui répéta souvent ces paroles de Blanche de Castille à son fils saint Louis : « Mon fils, j'aimerais mieux te voir mourir, plutôt que te savoir souillé par un péché mortel. » Avez-vous bien peur du péché mortel, mes petits amis ? Craignez-le plus que tous les malheurs.

Oui, c'était une belle âme celle de Claude Pelletier, et une âme généreuse, capable de tous les sacrifices pour plaire au bon Dieu. L'abnégation, la recherche des biens qui ne passent pas, ses parents les lui avaient enseignées dès sa plus tendre

enfance. Aussi quand l'appel du ciel se fit entendre, ni le fils, ni le père, ni la mère ne reculèrent devant le sacrifice. Claude était le seul garçon de la famille et toute l'espérance de ses parents. Néanmoins ceux-ci « le donnèrent à Dieu d'un grand cœur quand ils connurent qu'il était véritablement appelé ».

Dans l'automne de 1678, Claude alors âgé de vingt et un ans, fit ses adieux à ses parents, à ses amis, à son village natal, à l'église où il avait prié tant de fois, et prit le chemin de Québec; il entrait au couvent des Récollets de Notre-Dame-des-Anges. Ce fut le 3 février 1679 qu'il échangea les livrées séculières pour la bure franciscaine et son nom de Claude pour celui de Didace; le 5 février de l'année suivante, 1680, le Frère Didace prononçait les trois vœux de la profession religieuse.

Et puis, notre saint religieux fut envoyé en mission. Je vous assure qu'il était bien capable de rendre de grands services à sa communauté, comme menuisier et comme charpentier, lui qui était si habile; mais croyez bien surtout que les plus grands services il les rendit en vivant saintement comme il le fit. Il fut envoyé d'abord à l'Ile Percée, qui se trouve située sur le golfe Saint-Laurent, dans le diocèse actuel de Rimouski, à cent cinquante lieues de Québec. Ensuite il alla

à Plaisance, Terre-Neuve; puis à Montréal et aux Trois-Rivières.

« Le Frère Didace arriva aux Trois-Rivières vers la fin de 1696, pas avant, ou au commencement de 1697. » Les Récollets installés aux Trois-Rivières depuis 1670 y exerçaient un apostolat très étendu et très fécond. Ils s'étaient même, très probablement, constitués maîtres d'école.

Notre saint canadien ne devait pas vivre bien longtemps aux Trois-Rivières, mais il y donna les exemples de toutes les vertus chrétiennes et religieuses. Là, comme dans les autres missions, son obéissance est « parfaite dans les petites choses comme dans les plus grandes »; sa pauvreté est « extrême » ; extrême était aussi son observance stricte de la Règle; « son humilité était si profonde qu'il s'estimait toujours serviteur inutile quoique doué de beaucoup d'esprit et de pénétration pour tous les arts. » Il estimait aussi, dit le Père Joseph Denis, auquel nous empruntons ces citations, « que le travail qui faisait le plus d'honneur à son état était de se sanctifier soi-même. »

Le Frère Didace se distingua toujours par son grand respect pour le prêtre et sa grande dévotion envers la Sainte-Vierge. « Il portait un si grand respect aux prêtres, dit son biographe, et à tout ce qui pouvait les regarder qu'il voulait céder le pas même aux novices clercs. Saint François d'Assise

ne disait-il pas : « Pour moi, si je rencontrais en même temps un saint descendu du ciel et un pauvre prêtre, ce serait le prêtre dont j'irais d'abord baiser les mains. » Et puis, comme le Frère Didace aima la Sainte-Vierge ! « Il lui rendait continuellement des tributs comme un esclave à sa Maîtresse », dit le Père Joseph. Il se confiait à cette bonne Mère aussi dans tous ses besoins. Et n'allez pas croire que le Frère Didace n'eut qu'à déployer ses voiles pour diriger sa barque vers le port du salut. Il dut lutter comme la plupart des hommes contre les tempêtes. Écoutez encore son directeur, le Père Joseph : « Il a conservé toute sa vie non seulement la première ferveur de son noviciat, mais encore la première grâce de son baptême; m'ayant fait deux confessions générales, je n'y ai pas remarqué qu'il ait offensé Dieu mortellement, par conséquent toute sa vie vierge, quoique au milieu des assauts du diable et de la chair. » Vous voyez que cette âme de saint connut les « assauts du diable et de la chair ». Que cet exemple soit pour vous un encouragement toujours.

Savez-vous, mes petits amis, que jeudi dernier nous étions au deux-cent-dix neuvième anniversaire de la mort du Frère Didace. C'est le 21 février 1699 que mourut, à l'Hôtel-Dieu des Ursulines des Trois-Rivières, le bon Frère Didace. Il mourut un samedi, comme il l'avait toujours

demandé à la Sainte-Vierge, muni des sacrements de l'Église, en répondant lui-même aux prières des agonisants. Parmi les témoins de cette sainte mort était un vieillard à cheveux blancs, qui devait finir lui aussi ses jours chez les Récollets. Ce vieillard, c'était le père lui-même du Frère Didace, M. Georges Pelletier. (1)

Le corps du Frère Didace fut inhumé dans l'église du couvent des Récollets des Trois-Rivières.

Saviez-vous, chers enfants, que l'église et le couvent des Récollets des Trois-Rivières sont passés aux mains des Anglicans depuis les premières années de la domination anglaise au Canada? C'est en 1762, je crois, qu'il plut à Sa Majesté britannique de s'emparer, en vertu du droit du plus fort, de l'église et du couvent des Récollets. De 1790 jusque vers 1820 ces édifices servirent de prison et de palais de justice, par décision de nos bienveillants vainqueurs. Aujourd'hui l'ancienne église des Récollets sert au culte protestant. Le Frère Didace repose toujours dans la même terre, parce qu'il plaît aux Anglicans de ne pas livrer ses restes aux catholiques qui les réclament.

Je voulais pourtant, mes chers enfants, vous raconter quelques uns des miracles opérés par l'in-

(1) La mère du Frère Didace était morte depuis plusieurs années.

tercession du Frère Didace, mais je vois bien que je n'en aurai pas le temps. Ils furent nombreux ces miracles et vous les trouverez, en grande partie, dans l'*Histoire des Ursulines des Trois-Rivières*, aussi dans l'histoire du *Frère Didace Pelletier*, par le R. P. Odoric-M. Jouve, O. F. M.

En attendant, vous allez bien travailler, n'est-ce pas, à devenir des saints, et vous allez demander à la sainte Vierge qu'elle nous obtienne la canonisation du bon, du saint Frère Didace.

23 février 1918.

XXV

La dispersion acadienne

On parle peut-être souvent devant vous de la vaillance du peuple belge, et de la cruauté allemande dans cette grande guerre qui couvre les vieux pays de ruines et de sang. C'est vrai que l'héroïque Belgique a bien souffert et qu'elle doit souffrir encore longtemps, mais n'oubliez jamais en entendant ces tristes récits que, dans notre histoire nationale, il est un chapitre encore plus triste que tout cela. Ce chapitre c'est celui qui raconte le martyre du petit peuple acadien.

En 1755, il s'est passé là-bas, du côté de la mer, vers le soleil levant, des choses comme le monde n'en a jamais vues, ni chez les sauvages, ni chez les peuples civilisés.

Les Acadiens, descendants de Bretons, vivaient paisiblement, aussi paisiblement que possible dans un temps de guerres continuelles, sur cette terre qui comprend aujourd'hui la Nouvelle-Écosse et une partie du Nouveau-Brunswick. Modestes cultivateurs, ils trouvaient sur leurs fermes, avec une honnête aisance, le bonheur que donne la vie des champs. Les procès étaient rares chez eux; les difficultés se réglaient ordinairement devant les anciens ou devant les missionnaires. Charitables

ils allaient au devant des besoins de leurs pauvres; la misère profonde et véritable leur était inconnue. On ne voyait pas non plus chez les Acadiens des temps héroïques, de ces longues et interminables fréquentations de jeunes garçons et de jeunes filles, de ces fréquentations qui préparent fort mal le plus souvent au mariage chrétien. On se mariait de bonne heure en Acadie. Aussi dans l'année 1755, dit l'abbé Ferland, malgré les malheurs qui, de temps en temps, avaient assailli les Acadiens, la population s'élevait déjà à dix-huit mille âmes.

En 1755, il y avait déjà quarante-deux ans que les Acadiens étaient sous la domination anglaise. Lors du traité d'Utrecht, en 1713, l'Acadie avait été cédée par la France à l'Angleterre, et, entre autres choses, on garantissait aux Acadiens le libre exercice de la religion catholique. Oui, le libre exercice de la religion catholique était garanti, et cependant « sur une vingtaine de missionnaires qu'eurent les Acadiens, de 1713 à 1755, huit furent bannis et plusieurs autres jetés en prison. » (1)

Mais ce n'est pas tout. Par le fameux traité d'Utrecht, les Acadiens avaient reçu la permission de quitter la province dans l'espace d'un an. Savez-vous ce que firent les Anglais de ce côté-là

(1) *Pèlerinage au pays d'Évangéline*, Casgrain, p. 73; Voir *La race française en Amérique*, par Desrosiers et Fournet; *Acadia*, par Richard. *Acadie*, par Henr d'Arles.

encore ? Ils empêchèrent, par tous les moyens possibles, les Acadiens de s'en aller; ils avaient alors intérêt, voyez-vous, à les garder chez eux. Et durant tout ce temps-là, soyez bien assurés que nos frères les Acadiens furent des sujets loyaux de l'Angleterre. Pourtant en 1755, les Anglais décidèrent de chasser de l'Acadie tous les Acadiens. Pourquoi donc ? Je vais vous le dire, mes petits amis. Les Acadiens étaient catholiques et d'origine française; puis ils possédaient de belles fermes et des troupeaux nombreux. En les chassant, leurs remplaçants devenaient propriétaires de champs fertiles et bien cultivés, et la terre acadienne se trouvait débarrassée de tout un peuple français et papiste. Il fallait donc expulser les Acadiens. L'heure de l'exécution venait de sonner. Les bourreaux ne firent pas défaut. Afin de mettre ces derniers plus à l'aise, Shirley, gouverneur du Massachusetts, disait à son compère Lawrence, gouverneur de la Nouvelle-Écosse : « Tout scrupule doit disparaître »... Aussi les scrupules disparurent si bien de la conscience des bourreaux que les Iroquois les plus barbares eussent été loin d'imaginer un supplice semblable. Écrivez, mes petits amis, les noms de trois hommes qui furent les principaux instigateurs de la déportation acadienne. Écrivez-les avec votre encre la plus indé-

lébile, en demandant à Dieu pardon pour ces monstres. Écrivez : *Lawrence, Winslow, Boscawen.*

Ce que je vais vous raconter au sujet des habitants de Grand-Pré eut lieu, ne l'oubliez pas, en bien d'autres centres. Plus de dix mille Acadiens furent de la même façon brusquement arrachés à leurs foyers. (1)

A Grand-Pré, le colonel Winslow somma les vieillards, les jeunes gens, et jusqu'aux enfants mâles de dix ans de se réunir dans l'église, le vendredi, 5 de septembre 1755, pour recevoir certaines communications qu'il avait à leur faire de la part du gouvernement. A trois heures précises, quatre cent dix-huit Acadiens de tout âge étaient réunis dans l'église. Les portes furent alors fermées et gardées, et puis Winslow, « gros Anglais, joufflu, rubicond, avec des yeux à fleur de tête, » fit son apparition dans le chœur. Il venait donner connaissance à son auditoire des ordres qu'il avait reçus du gouvernement. Après avoir rappelé les bienfaits dont l'Angleterre avait comblé les Acadiens,

(1) « Un certain nombre de ceux qui restaient en Acadie cherchèrent leur salut dans les bois, ou se mirent sous la protection du gouvernement de Québec. Quelques centaines de colons seulement restaient de 15,000 ou 16,000 descendants des cent cinquante familles françaises émigrées en Acadie au cours des cent cinquante années de domination française.» *La race française en Amérique*, par Desrosiers et Fournet, p. 140.

— peut-on pousser l'hypocrisie plus loin ? — il dit : « Je vais vous faire connaître les instructions et les ordres de Sa Majesté, qui sont que vos terres et vos maisons, et votre bétail et vos troupeaux de toutes sortes sont confisqués par la couronne, avec tous vos autres effets, excepté votre argent et vos objets de ménage, et que vous-mêmes vous devez être transportés hors de cette province.

« Les ordres péremptoires de Sa Majesté sont que tous les habitants français de ces districts soient déportés; et, grâce à la bonté de Sa Majesté, j'ai reçu l'ordre de vous accorder la liberté de prendre avec vous votre argent et autant de vos effets que vous pourrez emporter sans surcharger les navires qui doivent vous recevoir. Je ferai tout en mon pouvoir pour que ces effets soient laissés en votre possession et que vous ne soyez pas molestés en les emportant, et aussi que chaque famille soit réunie dans le même navire...

« Je dois aussi vous informer que c'est le plaisir de Sa Majesté que vous soyez retenus sous la garde et la direction des troupes que j'ai l'honneur de commander. »

Winslow termina son discours en les déclarant tous prisonniers du roi...

Pouvez-vous vous imaginer ce qui se passa dans les cœurs des pauvres Acadiens prisonniers dans l'église de Grand-Pré ?

Mais ce fut encore bien plus triste quand commença l'embarquement des prisonniers. On avait promis de ne pas désunir les familles. Eh bien, ce furent les jeunes gens, au nombre de 141, qui durent partir les premiers. Remarquez que beaucoup de ces jeunes gens n'étaient que des enfants de dix à douze ans. Ah ! quelle fut lamentable cette scène ! De l'église au lieu de l'embarquement il n'y avait pas moins d'un mille et demi. Les pauvres mères, les sœurs, les fiancées suivaient en pleurant, en gémissant, en criant des mots d'adieu à ceux qui s'en allaient... Et puis, les mêmes scènes se renouvelèrent quand arriva le tour des hommes mariés. A toutes les prières, les supplications, les soldats anglais répondaient en pointant leurs baïonnettes. Le premier embarquement avait eu lieu le 10 septembre, et le dernier eut lieu le 20 décembre. Dans l'intervalle les vieillards, les femmes, les enfants, les infirmes avaient dû s'embarquer aussi. Quelle journée que celle du 8 octobre ! La route qui conduisait à l'embarquement était véritablement la voie douloureuse. Des invalides, de faibles femmes chargées de fardeaux tombaient épuisés de fatigue; ils se relevaient devant les menaces et les baïonnettes. Puis, au moment de l'embarquement tous ces malheureux furent entassés pêle-mêle dans les navires. D'après la tradition, ce fut le 8 octobre que les

familles acadiennes eurent à subir le plus grand nombre de séparations. Songez-vous, chers enfants, à l'angoisse, au martyre de vos âmes si l'on vous envoyait dans des pays lointains, en vous arrachant des bras de vos mères?... Ajoutez à tout cela qu'on embarquait les pauvres Acadiens sans plus de cérémonies que s'il se fût agi d'un troupeau de bestiaux, sans aucun souci de leur santé, de leur vie même. Et les exilés furent disséminés dans le Massachusetts, la Pennsylvanie et le Maryland. On en conduisit dans d'autres États. Ces cargaisons humaines allèrent même jusqu'aux Antilles. Que de souffrances, mes chers enfants, sur toutes ces routes de l'exil ! Et puis ces souffrances durèrent si longtemps ! Je n'en finirais pas si j'entreprenais de vous dire un peu les cruautés sans nom qu'eurent à subir les pauvres Acadiens à bord des navires et sur la terre inhospitalière de l'exil.

Et quand le crime fut perpétré, on ne vit plus partout dans les riches campagnes de l'Acadie que la fumée qui montait au-dessus des maisons incendiées, les animaux des fermes qui s'assemblaient inquiets autour des ruines. Pendant les longues nuits les chiens de garde hurlaient sur ces scènes de désolation. Ah ! que c'est terrible la barbarie civilisée.

Mais, durant que les vainqueurs, installés en paix aux foyers déserts des Acadiens, moissonnaient les riches plaines d'Annapolis et de Grand-Pré, de Memramcook et du Petitcodiac, le petit peuple martyr, protégé par le Dieu des faibles et des humbles, se reconstituait tranquillement. Semant des croix sur sa route, il revenait, l'espérance au cœur toujours, vers la patrie d'origine, il revenait des États-Unis, de l'Est et du Sud; ou bien il s'arrêtait, dans son long et pénible pèlerinage, sur les côtés du Labrador, aux îles de la Madeleine, aux Antilles, dans la Nouvelle-Angleterre, dans l'île du Prince-Édouard. Notre province de Québec elle-même compte de nombreux descendants du peuple martyr. Saint-Jacques-de-l'Achigan, Saint-Grégoire, Nicolet, Yamachiche, Saint-Gervais et Saint-Charles, près de Québec, sont remplis d'Acadiens. Voulez-vous que je vous donne des noms d'Acadiens? Écoutez-moi. Landry, Le Blanc, Melançon, Vincent, Benoît, Brassard, Hébert, Boudrault, du Gas, Guilbault, Thibaudeau, Cormier, Doucet, Thériault, Roy, Comeau, Pelletier, Gaudet, Blanchard, Bourgeois, Martin, Robichaud, Trahan, Pellerin, Bellivaux, Clairmont, Charest. Ce sont des noms que vous connaissez déjà, n'est-ce pas?

A présent, mes petits amis, si vous voulez vous convaincre davantage que le bon Dieu protège ses

enfants qui l'aiment, et qu'il est plus fort que les hommes les plus méchants, songez que le petit peuple acadien est plus beau que jamais, qu'il est toujours français et catholique malgré tout. Il grandit, grandit en nombre et en influence sous la garde de Dieu et de sa Mère, la Vierge de l'Assomption.

Vous vous souviendrez, n'est-ce pas, de cette page d'histoire, et quand on vous parlera du peuple acadien vous saurez que c'est un peuple martyr ?

7 mars 1918.

XXVI

Vaillance et belle humeur des nôtres

Qu'ils étaient grands, qu'ils étaient forts, qu'ils étaient beaux nos pères, mes petits amis ! Ils étaient beaux dans la prière, beaux sur les champs de bataille, beaux à la charrue, beaux quand ils jetaient dans la terre sacrée de chez nous le blé du bon Dieu. Cette terre sacrée de chez nous, au prix de combien de fatigue, de combien de sang ils l'ont conquise, ils l'ont défendue ! Et cependant, à nous les petits-fils de ces preux, des gens arrivés d'hier osent dire que les Canadiens français sont ici des étrangers ! Ah ! ne souffrez jamais une pareille insulte, et si l'on vous demande de montrer vos titres vous raconterez l'incomparable histoire de nos pères. Vous parlerez de Louis Hébert et de tous ces braves « habitants » de chez nous qui ne reculèrent jamais ni devant la forêt, ni devant les Iroquois, ni devant les Anglais; vous parlerez de Champlain, de Maisonneuve, de Dollard, de Frontenac, d'Iberville, de la Vérendrye, de Montcalm; vous direz que nos missionnaires, nos découvreurs, nos guerriers ont été les premiers à planter la croix et le drapeau de la civilisation sur la terre canadienne; vous direz aussi que les femmes de chez nous, les premières femmes du monde, vierges

consacrées, épouses, mères ou fillettes vaillantes, ont été, après Dieu, les plus fermes appuis de nos pères. Vous direz tout cela crânement, en vous tenant debout, bien droits, le front haut.

Oui, mes chers enfants, ils étaient beaux nos pères ! Et quelle force ! Quelle grandeur ! Voyez-les partir de Québec à la raquette, et faire cent cinquante lieues, au milieu des neiges et des glaces, pour aller surprendre l'ennemi; voyez-les encore marcher, à travers mille obstacles et durant trois mois, jusqu'à la Baie d'Hudson où MM. les Anglais ne les attendaient pas. Comme le poète a eu raison de dire que notre histoire est une épopée des plus brillants exploits.

Et nos pères ne se laissèrent jamais abattre par les épreuves sans cesse renaissantes. Au contraire, le nombre des ennemis et la gravité du danger excitaient leur courage, décuplaient leur valeur. Pour s'en convaincre il suffit de les suivre un peu depuis 1755 jusqu'à 1760, à l'heure où le drapeau de France repassa les mers. Écrivez les noms du comte et du marquis de Vaudreuil, de Marin, de M. de Beaujeu, de Bougainville, de Bourlamaque, de Lévis, de Montcalm, et souvenez-vous que tous les Canadiens de ce temps-là furent des héros.

En 1755, M. de Beaujeu se prépare à la mort, en s'approchant de la sainte table avec une partie de ses soldats, puis engage la grande bataille de la

Monongahéla. Le capitaine tombe, mais la victoire reste aux Français. Ils étaient 250 Canadiens et sauvages contre 2,000 soldats anglais et miliciens des États-Unis. En 1756 c'est Chouaguen qui est pris et rasé par M. de Montcalm. Rigaud de Vaudreuil était là avec ses Canadiens et ses sauvages. En 1757, William-Henry est enlevé par les nôtres après six jours de siège. En 1758, c'est l'immortel Carillon. Ils sont 3,600 contre 16,000. Abercomby perd 5,000 hommes; les Français en ont 377 tués ou blessés, dont 37 officiers. Oh ! mes enfants, la belle bataille que celle-là ! C'est à propos de cette bataille que Montcalm écrivait à un de ses amis : « Quelle belle journée pour la France !... Ah ! quelles troupes, mon cher Doreil, que les nôtres ! je n'ai jamais rien vu de pareil. »

Puis l'on se battait l'espoir au cœur et la chanson aux lèvres. Il fallait entendre nos Canadiens chanter la victoire de la Monongahéla, qu'ils appelaient la Malengueulée. Écoutez-les après Chouaguen :

Anglais, le chagrin t'étouffe,
Dis-moi, mon ami, qu'as-tu ?
Tes souliers sont en pantouffe,
Ton chapeau z'est rabattu,
As-tu quelque maladie
Que tu n'oses découvrir ?
Apprends-le moi, je t'en prie,
Car je pourrais te guérir.

Une mauvaise pituite
Qui m'a tombé sur le cœur
M'assure que dans la suite,
Je ne mourrai qu'en langueur.
N'as-tu pas quelque racine
Qui puisse guérir mon mal ?
Fais-moi prendre médecine
Sans aller à l'hôpital.

Si tu veux faire merveille,
Et te guérir comme il faut,
Tu prendras une bouteille
De la poudre de Rigaud,
Trente dragées de Montcalme,
De Villiers vingt-et-un grains,
De Ligneris une dragme :
Tu guériras pour certain
Ou tu crèveras pour certain. (1)

(1) *Le Foyer canadien*, Vol. 3, p. 13.

Et ça continuait sur e train-là. On mettait tout en chansons : William-Henry, Carillon, etc., etc.

Nos pères cherchaient toujours le beau côté des choses. Leurs exemples nous disent bien haut qu'il faut lutter jusqu'au bout avec courage et gaieté, même quand tout semble perdu. Vous grandissez, vous allez devenir des hommes. Qui sait ce que vous réserve l'avenir ? Il apparaît tant de choses à l'horizon ! Jetez-vous dès aujourd'hui entre les bras de la divine Providence, et n'oubliez jamais que la paix de l'âme est promise à la bonne volonté, et que ce bien-là l'emporte sur les trésors de la terre.

Oui, l'on se battait en chantant, et cependant la maladie faisait des ravages. Puis avec la maladie s'avançait le spectre de la famine. Dès 1757, à Québec on était réduit à quatre onces et même à deux onces de pain par jour. Le 26 février 1758, M. Doreil écrivait : « Le peuple périt de misère; les acadiens réfugiés ne mangent, depuis quatre mois, que du cheval et de la morue sans pain; il en est déjà mort plus de trois cents. Le peuple Canadien en est toujours réduit, ainsi que nous, au quart de livre de pain par jour. A l'égard de la viande, on oblige ceux qui sont en état d'en manger, de prendre moitié cheval à six sous la livre. Nos soldats sont à la demi-livre de pain par jour depuis

le premier novembre, trois livres de cheval, trois livres de bœuf, deux livres de pois et deux livres de morue par huit jours Ils prennent leur mal en patience. »

Nos pères souffraient patiemment, parce qu'ils souffraient pour la patrie, et parce qu'il voulaient garder chez eux le drapeau de France.

Ils souffrirent encore comme cela, plus que cela, jusqu'en 1760.

Comprenez-vous, mes enfants, pourquoi nous sommes chez nous ici, pourquoi nous devons être fiers de nos aïeux, aimer notre pays ?

Vous reviendrez, n'est-ce pas, la semaine prochaine ? J'ai encore des choses à vous dire sur les derniers jours de la domination française chez nous.

14 mars 1918.

XXVII

Carillon — Les Plaines d'Abraham — Sainte-Foye — La fin de la domination française

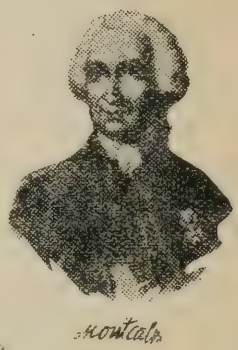
Jean et Charles m'ont demandé de parler encore de Carillon. « C'est un nom, disent-ils, qui nous fait grandir d'un pouce en cinq minutes, tant il nous rend fiers de notre race. » Je le veux bien, mais à la condition que Jean et Charles, et tous les autres, vous me chantiez les beaux vers de notre poète national Crémazie :

O Carillon, je te revois encore,
Non plus, hélas ! comme en ces jours bénis,
Où, dans tes murs, la trompette sonore
Pour te sauver nous avait réunis...
. . . . . .

Bien !... Sentez-vous comme c'est doux d'être Canadien ? O Carillon, tu seras toujours imprenable dans le cœur des petits de chez nous !

Mes petits amis, le fort de Carillon était bâti à mi-chemin entre le lac Georges et le lac Champlain.

Le 8 juillet 1758, les troupes françaises, sous le commandement général de M. de Montcalm, attendent, dans le fort de Carillon, l'arrivée de l'armée anglaise. A midi et demi, l'armée anglaise apparaît, puis s'avance dans un ordre admirable devant les retranchements silencieux. Pas un coup de feu. Et les colonnes anglaises s'avancent, s'avancent toujours ; elles veulent simplement enlever la position à la baïonnette; elles sont à quarante-cinq pas du fort. Soudain on entend : « Feu ! » Montcalm a donné le signal. La bataille est commencée. Un ouragan de fer et de plomb laboure les colonnes anglaises qui, dans la tempête, poursuivent leur marche à travers les abattis placés tout exprès sur leur chemin. Le feu des Anglais répond au feu des Français. Ah ! si vous aviez vu le brouillard, si vous aviez vu le feu, si vous aviez entendu la fusillade ! C'était terrible !... Les Anglais n'en peuvent plus, ils reculent. Mais Abercromby, leur commandant, ordonne de recommencer l'attaque. Ils reprennent leur élan ; c'est l'élan du désespoir. Ils tombent, se relèvent foulent aux pieds les



(1712-1759)

cadavres, crient, jurent et s'avancent. Quelle journée, mes petits amis ! Les masses anglaises luttèrent ainsi pendant sept heures. Sept heures ! Ce furent, vous comprenez, des heures d'angoisse et de triomphe. Tout vous conter serait trop long, mais je puis toujours vous dire que M. de Montcalm était beau à voir au milieu de ses braves. Quelle activité ! quelle bravoure ! Il est partout à la fois, et stimule l'ardeur des soldats. Et puis, Bourlamaque, Senezergues, Lévis, Pouchot, ceux-là aussi sont des hommes ! Si vous aviez vu les Canadiens quand Lévis leur cria : *En avant, les Canadiens !* Ah ! je vous promets que MM. de Raymond, de Saint-Ours, de Lanaudière, de Gaspé, leurs commandants, n'eurent pas besoin d'aller les chercher par la main. Les Anglais, mes enfants, tombaient comme les blés qu'on fauche l'automne. C'était triste de voir culbuter les beaux grands montagnards d'Écosse, et les autres de même, mais il fallait bien les empêcher de prendre le fort de Carillon. Aussi pourquoi voulaient-ils le prendre ? Quand les Anglais eurent assez de morts à compter, ils décidèrent de s'en aller. N'empêche que la journée du 8 juillet 1758 fut une belle journée pour les gens de chez nous.

Mais il faut que je me hâte.

Après la bataille de Carillon, nos pères continuèrent de se battre. Ils avaient bien des rai-

sons pour ne pas se laisser prendre sans rien dire, je vous assure. Les Anglais n'étaient pas des gens commodes. Ça ne faisait pas longtemps qu'ils avaient déporté les Acadiens. Le massacre du bon Père Rasles, missionnaire chez les Abénaquis, les missionnaires chargés de chaînes et conduits en exil, les églises profanées et brûlées, des femmes et des enfants égorgés, les campagnes dévastées, il n'en fallait pas davantage pour faire comprendre à nos pères que les Anglais, les persécuteurs de la catholique Irlande, seraient des maîtres dangereux. Aussi ce ne fut pas chose facile, je vous le promets, de planter le drapeau anglais à la place du drapeau français chez nous.

La population du Canada était en 1759, de 82,000. (1) Eh bien ! savez-vous combien il fallut de soldats anglais pour vaincre ce petit peuple-là ? Devinez... Remarquez bien que ces 82,000 ne comprenaient pas rien que des soldats : il y avait des femmes, des enfants, des vieillards incapables de porter les armes. Remarquez encore que ce monde-là était soumis depuis longtemps aux plus dures privations; l'on manquait de munitions comme on manquait de vivres. Cependant, mes petits amis, pour vaincre ce petit peuple de vaillants, il fallut environ 82,000 soldats anglais. Donc

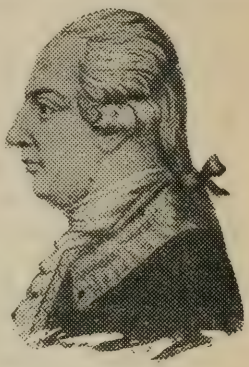
(1) *Le Canada* de L. Dussieux, p. 213.

autant de soldats anglais qu'il y avait d'habitants en Canada. Ah ! si la France avait eu le temps et les moyens de nous secourir, toute l'Angleterre s'y serait mise et les Canadiens auraient tenu bon toujours.

L'année 1759 fut une année de malheur pour nous. Les Anglais envoyèrent contre Québec une armée commandée par Wolfe. Deux autres armées devaient le rejoindre. Le gouverneur Vaudreuil avait trouvé 15,000 soldats dans la colonie. Retenez bien ce nom de Vaudreuil, c'est le nom du dernier gouverneur de la Nouvelle-France; c'est le nom d'un Canadien français qui souffrit beaucoup pour notre patrie. Vaudreuil donc avait rassemblé 15,000 soldats dans la colonie. Pour constituer cette petite armée on avait pris tous les hommes depuis seize ans jusqu'à soixante. En outre, il y avait 5,300 soldats de troupes régulières...

La lutte s'engagea plus ardente que jamais. Carillon et Saint-Frédéric tombèrent aux mains des Anglais, ainsi que Niagara. Puis le 27 juin Wolfe parut devant Québec. La chère cité de Champlain eut beaucoup à souffrir. Toute la basse ville fut détruite. Ensuite Wolfe essaya de débarquer du côté de Montmorency, mais il dut renoncer à son entreprise, après avoir perdu 600 hommes.

On était à l'automne, et Wolfe n'avait pas encore réussi à réaliser ses espérances... Une nuit, la nuit du 13 septembre 1759, Wolfe, avec cinq à six mille hommes, sans qu'on s'y attendît, passa par l'Anse au Foulon, et dans le plus profond silence, alla s'installer sur les plaines d'Abraham. Quand le soleil se leva Montcalm vit les Anglais campés aux portes de la ville. Comment faire ? Lévis était à Montréal, Bougainville était occupé au-dessus de Québec. Il fallait pourtant livrer bataille... Le combat commença. Wolfe et Montcalm étaient deux grands guerriers, mes petits amis. Des deux côtés la vaillance des soldats et des généraux fut admirable. Wolfe eut la poitrine traversée par une balle et tomba. Bientôt on vint lui dire que les Français fuyaient... « Je meurs content », répondit-il. Montcalm, lui, atteint de deux blessures, se maintint à cheval malgré la souffrance, et entra dans la ville. On lui annonça que dans trois heures il serait mort, et tranquillement il murmura : « Tant mieux, je ne verrai pas les Anglais dans Québec. » Sa mort fut



Lévis
(1720-1787)

celle d'un héros chrétien. Quelques jours plus tard, Québec rendue à la dernière extrémité capitulait.

Et nos pères espéraient toujours. Ce qu'ils avaient souffert, Dieu seul le savait. Malgré tout, ils voulurent se ranger encore une fois sous les drapeaux de la France. Quel dévouement ! Des enfants de douze à treize ans, des vieillards de quatre-vingts ans se rendaient au camp et voulaient à tout prix défendre la patrie. Plus de la moitié de l'armée du Chevalier de Lévis se composait de ces recrues volontaires. Quand on défend son village, mes enfants; quand on se bat pour protéger ses biens, sa famille, son église; quand on marche au-devant de l'ennemi pour sauver la vraie patrie de l'invasion étrangère, oh ! la mort est bien peu de chose.

Le 28 avril 1760 se livra la grande bataille, la bataille suprême de Sainte-Foye. Murray commandait les troupes d'Angleterre, Lévis les nôtres. Quelle journée encore, mes chers enfants ! « L'eau et la neige, qui couvrait encore le sol par endroits, étaient rougies du sang que la terre gelée ne pouvait boire, et les malheureux blessés nageaient dans des mares livides où l'on enfonçait jusqu'à mi-jambe. » (1) Voyez ces braves de chez nous, reste d'un peuple qui veut rester français et catho-

(1) *Histoire du Canada* de Garneau.
A lire : *Montcalm et Lévis*, de Casgrain; *Montcalm* de Chapais; *Histoire du Canada* de Ferland, etc.

lique, comme ils savent se battre et tomber pour la patrie. Entendez-vous les fanfares guerrières, les décharges de l'artillerie, les cris des combattants, les plaintes des mourants, et, dominant tout cela, la voix majestueuse du tonnerre qui gronde dans le ciel lourd et sombre ? Voyez-vous de pauvres soldats épuisés qui grelottent sous les torrents de pluie ? Oui, les nôtres, mes petits amis, c'étaient vraîment des héros... A la fin, les Anglais comprirent que cette fois encore ils ne l'emporteraient pas, et, laissant 1,500 hommes des leurs sur le champ de bataille, ils prirent la fuite. Chez les nôtres 800 manquaient à l'appel.

Oh ! si les secours de France pouvaient venir, la victoire resterait encore à nos drapeaux.

Le lendemain le siège de Québec commençait. La vieille cité de Champlain, le berceau de la patrie, nos pères voulaient la reprendre... Mais les secours n'arrivaient pas encore... Enfin, le 9 mai une frégate apparaît là-bas. Quel drapeau va-t-elle arborer ? Oh ! si c'était le drapeau de France ! On regarde, on attend... Les couleurs de la Grande-Bretagne flottent au vent... Il ne reste plus aux héros de Sainte-Foye qu'à se retirer devant les renforts de l'ennemi. Lévis se replie sur Montréal, suivi par le général Murray.

C'était, mes chers enfants, la dernière scène du grand drame.

Montréal ne pouvait pas soutenir un siège, avec ses pauvres murs et ses 3,500 hommes. Non il ne le pouvait pas; il capitula à son tour. Le chevalier de Lévis brisa son épée et fit brûler les drapeaux, afin de ne pas les rendre à l'ennemi.

C'était fini.

Quand à Québec, à Montréal, aux Trois-Rivières, dans nos campagnes, la triste nouvelle fut connue, comme les vieillards durent gémir, comme nos mères durent pleurer ! Et puis, durant que dans chaque famille on évoquait le souvenir des morts tombés au champ d'honneur, durant qu'on songeait au drapeau de France parti pour toujours peut-être, l'Église canadienne était dans le grand deuil : Mgr Pontbriand, le saint évêque de Québec, miné par ses travaux continuels et par le chagrin de voir sa ville épiscopale aux mains des Anglais, venait de mourir à Montréal.

Partout des ruines, partout des deuils. Mais l'espérance vivait toujours au cœur de nos pères... Longtemps ils attendirent le retour des anciens drapeaux... Et puis, la France catholique avait jeté sur nos bords une semence immortelle; elle nous avait laissé la foi qui fait des miracles. Les souffrances n'étaient pas finies pour nous, mais nous devions vivre quand même; nous devions être « le peuple du miracle ».

XXVIII

Régime militaire — Gouvernement civil absolu

La semaine dernière nous avons été témoins des efforts de nos pères pour conserver le drapeau de la France au Canada; nous avons vu nos soldats épuisés, sans munitions, sans pain, écrasés par le nombre, capituler à Québec et à Montréal. Jamais un peuple ne pourra faire plus que nous avons fait pour la défense de la patrie.

Oui, mes enfants, nos pères consentirent à voir les couleurs d'Angleterre remplacer celles de France. Mais c'était moyennant certaines conditions : le libre exercice de la religion catholique devait être sauvegardé, ainsi que les propriétés des Canadiens. Sans ces conditions-là acceptées par les Anglais, la bataille n'aurait certainement pas été finie... Et puis, les Canadiens, en passant sous la domination anglaise, avaient droit aux privilèges des sujets britanniques ordinaires; ils n'avaient pas consenti à se soumettre à l'autorité du roi d'Angleterre pour devenir les esclaves des Anglais, ils étaient trop braves et avaient l'âme trop haute pour cela.

Cependant, au lendemain des capitulations de Québec et de Montréal, nos pères vécurent sous le

régime militaire, c'est-à-dire qu'ils eurent pour les gouverner et pour les juger des militaires. C'était l'abolition de leurs tribunaux, de leurs juges naturels, c'était le bouleversement de leur vie ordinaire. Aussi, les Canadiens en gens de bon sens qu'ils étaient, tout en respectant le drapeau d'Angleterre, ne firent pas grand cas, je vous assure, de ces juges nouveaux qui portaient des éperons. Occupés tranquillement à réparer les désastres de la guerre chez eux, ils se livrèrent à l'agriculture; et quand il survenait des difficultés à régler, ils s'en rapportaient au jugement de leur curé ou des notables du lieu. De cette façon, mes enfants, il arriva ce qui devrait toujours arriver : la loi à la mode fut la morale de l'Évangile. Les gens de chez nous comprirent plus que jamais que le meilleur ami du peuple c'est le prêtre.

Le régme militaire dura trois ans. Durant ces trois années-là nos pères espéraient toujours que le Canada serait rendu à la France. Ce fut une grande déception quand ils apprirent que la France nous avait cédés pour toujours à l'Angleterre, par le traité de Paris du mois de février 1763. Ils avaient bien raison de se désoler en songeant à ce qui venait de se passer à Paris. Que de souffrances, que d'humiliations les attendaient !

Après le traité dont je viens de vous parler, l'Angleterre commença par démembrer le Canada.

Démembrer leur territoire c'était priver nos pères des avantages naturels que leur offrait l'étendue du pays. Du territoire on passa aux lois. Les lois françaises furent abolies. Pourtant la conservation de leurs biens et de leurs privilèges avait été garantie à nos pères, et sans les lois françaises cette conservation n'était plus garantie, faute d'une protection efficace. Puis, comme sujets de l'Angleterre, les Canadiens avaient droit à un parlement où leurs députés devaient les protéger et les défendre. Le roi déclara qu'il n'y aurait pas d'assemblées de représentants jusqu'à nouvel ordre. On alla plus loin. Imaginez-vous qu'on voulut faire jurer les Canadiens qu'ils ne croyaient plus à l'Eucharistie, ni au saint sacrifice de la messe; on voulut les empêcher d'invoquer la sainte Vierge et les saints. Pourtant c'était une chose entendue dans les traités qu'on respecterait la religion catholique... Le gouverneur Murray était protestant, mais il avait appris à connaître nos compatriotes, à les aimer même, et il n'osa pas exiger d'eux des choses impossibles, surtout au sujet de la religion. Il leur rendit aussi, en partie du moins, l'usage des lois françaises. Il faut bien ajouter que M. Briand, le grand vicaire de Québec et le futur successeur de Mgr Pontbriand, avait pour Murray de grands ménagements. Ça ne veut pas dire, mes petits amis, qu'il fallait être sans défiance à l'égard du gouverneur...

Et puis, Murray avait un bien triste entourage ! Des marchands de réputation perdue, des cabaretiers crapuleux composaient la majorité des Anglais de chez nous. Et quoiqu'ils fussent environ 500 sur une population de 69,275 habitants, ils occupaient toutes les charges. Le juge en chef avait été tiré du fond d'une prison; il ignorait complètement la langue française et le droit civil. Vous pouvez penser si c'était facile pour les nôtres d'obtenir justice devant un juge de cette espèce. Il suffisait d'être anglais et protestant pour occuper un poste d'honneur et lucratif; mais il fallait être anglais et protestant. Et cependant, souvenez-vous toujours que la France en nous cédant à l'Angleterre ne nous avait pas abandonnés comme des esclaves vendus sur les marchés... Mais, en ce temps-là, comme aujourd'hui, il y avait des gens qui croyaient que le droit du plus fort peut légitimer toutes les injustices et toutes les barbaries... Murray lui-même qui désirait pourtant, dans le fond de son âme, faire de nous des protestants, se plaignit amèrement en Angleterre des gens qui l'entouraient. Il les appelait « les fanatiques les plus cruels, les plus ignorants, les plus rapaces qui aient jamais existé »...(1) Vous voyez qu'il n'était pas tendre pour ses compatriotes.

(1) *L'Église du Canada*, après la Conquête (1760-1775), par l'abbé Auguste Gosselin. p. 135.

Afin de se conformer à une partie de ses instructions, Murray convoqua, pour la forme, une assemblée des représentants du peuple. Nos pères, je vous l'ai dit, avaient droit à cette assemblée des représentants du peuple, parce qu'ils étaient sujets britanniques, mais ils avaient droit aussi à ce qu'on respectât leur religion. Et savez-vous ce qu'on exigeait des Canadiens pour être représentants ? On exigeait ce dont je viens de vous parler : de ne plus croire à l'Eucharistie, à la sainte messe, de renoncer à l'invocation de la sainte Vierge et des saints. Ce qui revenait à dire que messieurs les Anglais, « les fanatiques les plus cruels, les plus ignorants, les plus rapaces qui aient jamais existé », seraient les seuls capables de représenter le peuple au parlement. Murray comprit que ça n'avait pas de sens commun. L'assemblée ne siégea pas. Ah ! si vous aviez vu la mauvaise humeur des Anglais ! Ils écrivirent à Londres et firent si bien que Murray fut rappelé en Angleterre. C'est en 1766 que ce gouverneur quitta le Canada, et il n'eut pas de peine à faire reconnaître là-bas qu'il avait agi suivant les règles de la justice et de la raison. Mais il ne revint pas chez nous.

Murray fut remplacé par Guy Carleton qui, comme son prédécesseur, se montra l'ami des Canadiens ! Carleton ne tarda pas à constater que les nôtres avaient souffert des injustices crian-

tes, et qu'il était urgent d'apaiser les esprits. Aux instructions intolérantes et vraiment iniques qu'il avait reçues de la Cour d'Angleterre, il donnait le sens le plus favorable aux Canadiens. Enfin vint un temps où l'Angleterre comprit qu'il lui fallait se souvenir un peu plus des engagements qu'elle avait contractés lors des Capitulations de Québec et de Montréal et du traité de Paris. Elle voulut user d'une politique plus douce à l'égard des Canadiens. Elle commença par suspendre l'exécution des instructions royales ordonnant d'expulser du pays tous les habitants qui refuseraient de prêter le serment du *test*, ce fameux serment qui consistait pour un catholique à renier ses croyances à l'Eucharistie, etc. Je vous ai dit déjà ce qu'était ce serment. Les bonnes raisons ne manquaient pas à l'Angleterre pour nous rendre justice, mes petits amis; cependant sans la *révolution américaine* qui fit craindre à nos nouveaux maîtres de nous perdre, il est permis de croire que la persécution et l'exploitation auraient suivi leur cours. (1) Mais la Providence veillait sur nous. Pour s'assurer de notre fidélité, l'Angleterre consentit à nous donner une partie de nos droits de sujets britanniques. Depuis 1763, nous avions eu le *gouvernement civil*

(1) *Histoire du Canada*, de Garneau.
Voir aussi *De la liberté religieuse en Canada*, de Pagnuelo.

absolu; en 1774 l'*Acte de Québec* nous fut accordé. Vous verrez dans vos manuels d'histoire du Canada ce qui nous était rendu par cet *Acte de Québec.*

J'ai voulu, mes petits amis, vous raconter brièvement ce qui s'est passé au commencement de la domination anglaise chez nous, afin de vous faire mieux comprendre que les combats n'étaient pas finis pour nos pères. Après les luttes pour la défense du territoire, ce furent les luttes pour la défense de nos droits les plus sacrés. Les héros survivants de Carillon et de Sainte-Foye durent être contents de leur race. Nos pères luttèrent donc vaillamment, sans oublier de rester loyaux à l'Angleterre; ils luttèrent sous la haute direction du clergé qui ne cessait de leur indiquer le chemin du devoir et de l'honneur.

28 mars 1918.

XXIX

Gouvernement législatif — Bravoure et loyauté des nôtres

Je vous disais l'autre jour, qu'en 1774 l'Angleterre nous donna l'*Acte de Québec.* Cela signifie simplement que nous recevions alors une nouvelle forme de gouvernement, un gouvernement plus acceptable que les deux précédents. Vous souvenez-vous des noms sous lesquels sont désignés les deux premiers gouvernements de la domination anglaise chez nous?... Qui s'en souvient?... Je vais vous le dire encore une fois. Le premier s'appela le *régime militaire,* et il dura de 1760 à 1763; le second, qui dura de 1763 à 1774, s'appela le *gouvernement civil absolu.* Et puis, durant que nous sommes en frais de nommer les gouvernements, ajoutons que l'*Acte de Québec* est aussi conu sous le nom de *gouvernement législatif.* Ce dernier dura de 1774 à 1791.

Le *gouvernement législatif* offrait moins d'inconvénients pour nos compatriotes que les deux précédents, mais ce n'était pas encore la perfection, c'en était loin. Je vous dirai peut-être tout à l'heure ce que les Canadiens eurent à souffrir sous ce gouvernement. En attendant, je veux faire passer rapidement sous vos yeux quelques silhouet-

tes de braves, de ces braves de chez nous qui n'auront probablement jamais de statues, et qui rendirent cependant de fameux services à l'Angleterre.

Écoutez-moi bien. Dans ces temps dont je vous parle les Américains, nos voisins, n'étaient pas encore indépendants de l'Angleterre. Ce n'est que depuis 1783 qu'ils ne sont plus obligés de reconnaître l'Angleterre pour leur maîtresse. Mais avant 1783, je vous assure qu'il y en a eu des batailles entre les Anglais des colonies américaines et les autres Anglais. Ce qui mit la discorde entre eux ce fut l'ambition de l'Angleterre qui voulait retirer le plus d'argent possible des Américains au moyen des impôts et les prétentions des Américains qui disaient à l'Angleterre : Nous n'avons pas de députés dans vos parlements, par conséquent vous n'avez pas le droit de nous faire subir vos impôts, pour avoir notre argent... Ils se battirent à bien des places; et les Américains auraient bien aimé à gagner nos pères à leur cause. Ces bons Américains n'aimaient pas la religion catholique, ils avaient même reproché déjà à l'Angleterre sa *tolérance* à notre égard; mais, d'un autre côté, ils savaient bien que les Canadiens étaient des braves et que, sans les armes canadiennes, l'Angleterre ne pouvait pas conserver le Canada. Les Canadiens se demandèrent ce qu'ils devaient faire, ils avaient tant souffert de la part de l'Angleterre... Enfin

avisés par le clergé, ils se firent les défenseurs du drapeau britannique. Retenez bien cette parole du grand historien Garneau : « L'on peut dire que c'est le clergé qui fut, à cette époque, le véritable sauveur des intérêts métropolitains dans la colonie. » Les « intérêts métropolitains » ça veut dire les intérêts de l'Angleterre.

Mais il vous tarde sans doute, chers enfants, de voir passer de belles figures de Canadiens, des silhouettes de braves. Encore un instant, et ça va venir.

Les Américains voulaient absolument s'emparer du Canada. Imaginez-vous qu'ils s'étaient rendus maîtres du fort Saint-Jean, de Sorel et des Trois-Rivières. Bien plus que cela, ils avaient pris Montréal. Il leur restait à prendre Québec : ce n'était pas une chose très facile. Le gouverneur Carleton s'était précautionné. Il avait dit à tous ceux qui ne se sentaient pas assez courageux et assez loyaux pour défendre la ville, de sortir au plus tôt. Savez-vous, mes petits amis, quels sont ceux qui s'en allèrent, et quels sont ceux qui restèrent pour défendre Québec ? Vous me comprenez bien, il s'agissait de défendre le drapeau anglais qui flottait sur les remparts de Québec... Les braves Canadiens restèrent au poste ; nombre de marchands anglais se retirèrent dans l'île d'Orléans, à Charlesbourg et dans d'autres campagnes, attendant le

résultat de la lutte, pour crier : *Vive le roi !* ou *Vive la ligue américaine !* Dans l'île d'Orléans et à Charlesbourg, vous savez, c'était bien moins dangereux que dans Québec, surtout si pour rester à Québec il fallait prendre les armes.

Les Canadiens français, eux, prirent les armes. Oui, ils les prirent si bien que sans eux Québec était perdue pour l'Angleterre. Ah ! si vous aviez vu Charland, Dumas, Marcoux, Chabot, Dambourgès et les autres ! Montgomery s'avance avec ses Américains, il s'avance toujours.. Le capitaine Chabot commande de faire feu. Des cris etdes gémissements ! ! ! Montgomery tombe avec ses deux aides de camp, plusieurs officiers et des soldats. Les Américains s'enfuient. Après cela, les Américains essayent encore d'entrer dans la ville. Une barrière les empêche de passer, et elle est gardée par les Canadiens. Des échelles avaient été dressées par les ennemis sur la barrière. Charland, un brave qui avait du poignet, s'en va à travers les balles et tire les échelles en dedans de la barricade. Dumas était là avec sa compagnie; et le capitaine Marcoux arrive bientôt avec des Canadiens, des artilleurs et des fantassins anglais. Mais ce n'est pas tout. Dans la basse ville les Américains s'étaient installés dans les maisons pour tirer sur les gens. Si vous aviez vu le capitaine Dambourgès entrer par les fenêtres dans les maisons. Je vous

promets que ça ne fut pas long avant que les Bostonnais eussent débarrassé les maisons. Les pauvres Américains virent bien qu'ils ne pourraient jamais s'emparer de Québec...

Mais je pique au plus court pour vous parler d'une autre affaire. Après avoir évacué la ville des Trois-Rivières, il prit fantaisie à messieurs les Américains d'y revenir. Partant de Sorel et de Saint-François ils s'avancèrent par la Pointe-du-Lac. Là ils forcèrent un nommé Gauthier de les conduire jusqu'aux Trois-Rivières à travers la forêt. Gauthier, un bon Canadien, pas bête, je vous assure, se mit à leur tête. Il leur fit faire cinquante détours inutiles, si bien que ces pauvres Américains n'en pouvaient plus de fatigue. Mais durant ce temps-là Carleton qui avait été prévenu aux Trois-Rivières, se prépara à recevoir ses visiteurs. Quand les Américains sortirent des bois le matin, ils se trouvèrent en face de 7,000 hommes prêts à les recevoir. Il y eut une bataille, mais vous comprenez que les armes anglaises eurent l'avantage. (1) Retenez bien le nom de *Gauthier*, mes enfants; plus tard vous conterez cette histoire-là aux Anglais qui nous prennent pour des traîtres. Il y a des Anglais, vous savez, qui nous prennent pour des traîtres.

(1) *Deux voyages sur le Saint-Maurice*, par l'abbé Napoléon Caron, p. 264.

Voulez-vous que je vous raconte encore une autre affaire ? Ça ne sera pas long. Au printemps de 1776, il était venu d'Angleterre une lettre au gouverneur Carleton pour lui annoncer des secours. Mais cette lettre qui devait passer par la Nouvelle-Angleterre, était adressée à M. Mongolfier de Montréal, pour dérouter la surveillance des Américains. Quand M. Mongolfier, le grand vicaire de Montréal, eut reçu la lettre, il se demanda comment il s'y prendrait pour la faire parvenir à M. Carleton. Écoutez-moi bien. Il fit venir deux jeunes gens de confiance, deux Canadiens français, et leur dit : « Vous sentez-vous assez de courage et de bonne volonté pour aller porter cette lettre à Québec, à travers bien des dangers ? » Sur la réponse affirmative des deux jeunes gens, il leur remit la lettre destinée à Carleton. Mes petits amis, je vous promets que la lettre fut portée à Québec. Vous voulez connaître les noms de ces deux braves ? C'étaient MM. Lamothe et Joseph Papineau. Joseph Papineau est justement le père du grand patriote Louis-Joseph Papineau; il fut aussi un ardent défenseur de nos droits sous la constitution de 1791. (1)

(1) *L'Église du Canada*, (1775-1789), par l'abbé Auguste Gosselin, p. 67.

Mes petits amis, les veillées sont trop courtes au *Foyer*. J'avais bien d'autres choses à vous dire encore ce soir. Mais nous nous reverrons, n'est-ce pas ? En attendant, nous pouvons toujours dire que les Canadiens sont des braves, et que les Anglais ont eu de la chance de les avoir au Canada.

Bonne nuit, mes enfants.

4 avril 1918.

XXX

Souffrances des Canadiens — Constitutions de 1791 — Joseph Papineau — Notre langue

L'*Acte de Québec*, mes petits amis, nous rendait nos lois civiles françaises, remplaçait le fameux serment du *test* par un serment plus acceptable aux catholiques : c'était mieux, sans être parfait, que le régime des années précédentes. C'était mieux, et cependant que de choses nos pères eurent à souffrir encore ! En 1777, le gouvernement fit des lois simplement tyranniques. La même année, les habitants étaient accablés de corvées, sans aucune espèce de dédommagements : il n'y avait que les Anglais, royalistes ou non, qui fussent exempts de ce fardeau. Le conseil législatif changeait les lois au gré de ses désirs. Sous le gouverneur Haldimand, qui remplaça Carleton de 1778 à 1785, les Canadiens étaient emprisonnés sur de simples soupçons de déloyauté, ou bien ils étaient déportés. C'est ce même Haldimand qui écrivait un jour : « Je voudrais que nous fussions débarrassés de tous les prêtres. » Heureusement que Carleton valait mieux que Haldimand. M. Carleton, quoique protestant, fit de grands efforts

pour donner satisfaction aux Canadiens; et, pour lui, la situation était d'autant plus délicate que l'Angleterre lui envoyait des instructions dirigées contre la liberté de la religion catholique. Oui, grâce à la largeur de vues de Carleton, grâce aussi à la prudence et à la fermeté de Mgr Briand, évêque de Québec, l'Église du Canada put traverser ces années d'épreuves sans succomber.

Mgr Briand fut un grand évêque, et le peuple canadien-français auquel il a servi de guide pendant dix-huit ans, lui doit une éternelle reconnaissance. Retenez bien son nom. Du reste, mes enfants, vous savez que ce sont les évêques, les prêtres en général, qui ont toujours été les amis les plus désintéressés, les défenseurs les plus éclairés du peuple canadien-français?...

Sous l'*Acte de Québec*, je viens de vous le dire, nos pères souffrirent bien des injustices, malgré tout. Entre 1774 et 1791, il y eut plusieurs tentatives d'anglifications, je vous assure. Par une enquête qui eut lieu sous Lord Dorchester (Carleton), on constata que les dispositions expresses de l'*Acte de Québec* au sujet des lois françaises étaient violées. Sans l'intervention de Mgr Hubert, évêque de Québec, une savante combinaison d'instruction publique supérieure protestante eût eu des succès.

Mais hâtons-nous de changer de gouvernement; passons à la *Constitution de 1791*. Vous allez voir encore des choses tristes : vous aurez au moins la consolation de voir les Canadiens un peu plus à l'aise pour défendre nos droits. La Constitution de 1791, mes petits amis, divisait la colonie en deux provinces, le Haut et le Bas Canada, et accordait à chacune d'elles un Conseil législatif et une chambre élective. Nos pères allaient donc, sous ce nouveau gouvernement, envoyer des députés au parlement, des députés qui pourraient parler à l'occasion devant les Anglais du gouvernement, pour faire connaître nos droits et nos besoins. C'était bien quelque chose, vous le comprenez; c'était mieux que par le passé où les Canadiens n'avaient personne, ou à peu près, pour les défendre. Mais vous allez voir que tout n'était pas rose encore.

Jusqu'à ce temps-là, nos pères avaient toujours été laissés plus ou moins dans l'ombre; ils n'avaient pas eu beaucoup d'occasions de montrer leurs talents. A partir de 1792, notre chambre des députés voit arriver des hommes, des hommes capables de tenir tête aux Anglais : le champ de bataille n'est plus celui de Carillon, ni de Sainte-Foye, mais la valeur des nôtres est toujours la même. Les deux premiers héros que j'aperçois, mes enfants, ce sont *Pierre Bédard* et *Joseph Papi-*

neau qui n'eurent pas peur, je vous le promets, de défendre nos droits.

Voulez-vous que je vous parle un peu de ces deux hommes-là ? Vous vous souvenez, n'est-ce pas, de ce Joseph Papineau qui alla porter une lettre à Carleton, à Québec ? C'est le même que vous retrouvez en 1792 au parlement. Joseph Papineau fut bientôt le principal orateur du parlement. Les Anglais virent bien, allez, que les Canadiens n'étaient pas plus bêtes que d'autres. Toujours fidèle à l'Angleterre, Papineau fut en même temps animé du plus pur patriotisme canadien-français. Comme il sut garder jusque dans sa vieillesse le respect et la confiance des nôtres !

Imaginez-vous, mes enfants, que dès la première réunion des chambres, les Canadiens qui avaient eu la générosité d'élire 16 Anglais sur 50 représentants, se virent sommés par plusieurs Anglais d'élire un président de langue anglaise, et d'abandonner l'usage du français au parlement. Vous voyez que ça commençait bien. Cette sottise des Anglais fit connaître mieux les Canadiens français. Papineau, Bédard, d'autres encore se chargèrent de répondre à ces messieurs; puis un président canadien-français fut élu, et l'on décida de garder à la langue française la place d'honneur qui lui appartenait. « Eh quoi ! s'écria Papineau, parce que les Canadiens, devenus sujets de l'Angle-

terre, ne savent pas la langue des habitants des bords de la Tamise, ils seront privés de leurs droits ? » Ce qui revenait à dire : « Pour avoir le droit de vivre librement faut-il nécessairement parler l'anglais ? »

Du reste, que faisait-on de cet article de la Capitulation de Québec qui disait : Avec leurs *biens* les Canadiens conservent leurs *privilèges ?* Est-ce qu'il y a, je vous le demande, des biens et des privilèges qui nous soient plus chers que notre religion et notre langue ?

Notre langue, mes enfants, la plus belle des langues qui se parlent de notre temps, c'est une reine puissante que les siècles rajeunissent et parent des joyaux les plus précieux. Oh ! cette reine, comme elle protège notre foi !

Notre langue, Jacques Cartier l'a parlée en plantant des croix sur le sol canadien ; Louis Hébert aussi l'a parlée en abattant les grands arbres et en bêchant la terre de Québec. Nos martyrs, nos soldats, avant d'expirer, ont dit des mots que nous aurions compris.

Notre langue, c'est celle que chuchotaient les enfants de chez nous, durant les classes de Marie de l'Incarnation et de Marguerite Bourgeoys.

Notre langue, c'est celle que vous avez balbutiée sur les genoux de votre mère; celle qui la première a fait monter votre prière vers le bon Dieu.

Quand vous étiez tout petits, c'est avec des chants de France que votre maman vous endormait.

Notre langue, c'est celle que nos petits frères d'Ontario, nos petites sœurs, défendent si vaillamment, si héroïquement là-bas.

Ah ! qu'ils ont bien fait, les braves de 1792, d'apprendre aux Anglais que nous parlerions français toujours !

Je vous parlerai de M. Bédard la semaine prochaine.

11 avril, 1918.

XXXI

Pierre Bédard

Nous nous sommes quittés un peu brusquement l'autre soir. Après m'être engagé, ou presque, à vous parler de M. Pierre Bédard, j'ai simplement laissé notre grand patriote... dans la nuit, et je me suis retiré pour la nuit. Savez-vous pourquoi j'ai agi de cette façon-là ? C'est parce que j'ai toujours peur de vous fatiguer. La fatigue, voyez-vous, conduit facilement au dégoût. S'il fallait qu'un jour vous fussiez dégoutés de l'histoire du Canada, et cela par ma faute !... Y pensez-vous ?

Allons, M. Bédard, sortez de la nuit dans laquelle nous vous avions abandonné. M. Bédard est un homme qui ne s'est jamais laissé mener par le bout du nez, mais pour vous faire plaisir, voyez avec quel empressement il obéit à mon commandement. Il s'avance tranquillement dans la lumière du *Foyer;* vous le distinguez bien, n'est-ce pas ? Ce n'est pas Joseph Papineau avec son air de grande distinction. Le voilà tout près de nous; à vrai dire je me l'étais figuré d'abord un peu autrement. N'importe, je prends mon pinceau, et je veux que quelque chose de son portrait reste ici. Regardez bien. La tête d'abord : traits fortement prononcés irréguliers et durs. Et puis, le maintien : maintien

peu gracieux, avec un extérieur très négligé. La longueur et la forme du nez, la couleur des yeux, c'est singulier, mais je ne puis rien voir de tout cela à la lumière de ce soir. Et moi qui ambitionnais de laisser un portrait presque complet sur la cheminée... Par exemple, si je pouvais peindre l'orateur, Pierre Bédard orateur, j'aurais de quoi exercer mon pinceau, je vous le promets. Dans les temps ordinaires, Bédard avait l'air de se soucier bien peu de ce qui se disait à la chambre; s'il parlait alors il parlait négligemment. Mais, mes petits amis, ce n'était plus la même chose, quand se présentaient des questions graves. Non, ce n'était plus la même chose. Il commençait à parler avec un peu d'embarras, puis petit à petit il s'échauffait, parlait plus fort; et après quelque temps, mes enfants, les Canadiens et messieurs les Anglais avaient devant eux un orateur dans toute la force du mot, un orateur qui disait éloquemment la vérité et que personne ne pouvait empêcher de parler. Il paraît que c'était beau de l'entendre. Aussi les Anglais ne l'aimaient pas...

Bédard qui fut l'un des champions de la langue française, fut aussi l'un des champions les plus habiles de tous nos droits de sujets britanniques au Parlement. Je vous l'ai dit, depuis 1792 les Canadiens envoyaient des députés à la chambre; mais ces députés étaient presque toujours en chicane avec les

Anglais. Il y avait plusieurs causes de discorde; je vais vous faire connaître celle que Pierre Bédard considérait comme la principale, je crois. Les Anglais réglaient toutes les affaires de la province, dépensaient même l'argent du gouvernement sans rendre compte de leur administration aux députés. Bédard avait raison de n'être pas content, lui qui avait si bien étudié la constitution anglaise. Les choses ne se passaient pas ainsi en Angleterre, et il voulait que les choses se fissent chez nous comme en Angleterre; il désirait pour nous simplement un *gouvernement responsable*. Il fallut, mes petits amis, encore bien des années et de grands malheurs avant que l'Angleterre se décidât à nous accorder une chose qui nous était due.

En attendant, les Canadiens tenaient bon en face des Anglais; ils se défendaient de leur mieux.

Bédard ne fut pas seulement, à ses heures, un orateur puissant; l'un des fondateurs du journal *Le Canadien*, il compte parmi les plus vaillants pionniers du journalisme chez nous. Aussi le 17 mars 1810, des soldats, par ordre du gouverneur Craig, s'emparèrent du *Canadien*, et, deux jours après, Bédard était mis en prison, avec d'autres.

Heureusement que Bédard aimait l'étude; il passait une partie de son temps à faire des mathématiques, en prison. Comme on ne savait pas au

juste quoi lui reprocher, au bout d'un an il fut simplement sommé de n'être plus prisonnier.

« Je ne sortirai d'ici, répliqua Bédard, que lorsqu'un corps de jurés aura bien et dûment déclaré mon innocence. »

« On le laissa tranquille pendant une dizaine de jours, espérant lasser sa constance, mais à l'expiration de ce terme, le geôlier lui signifia que s'il ne sortait pas le lendemain, de bon gré, il avait reçu ordre de le mettre à la porte. M. Bédard haussa les épaules et continua ses calculs algébriques. Comme plusieurs membres de sa famille, M. Bédard était un profond mathématicien.

« Le geôlier patienta le lendemain jusqu'à une heure de relevée, mais voyant alors que son prisonnier ne faisait aucun préparatif de départ, il lui déclara que s'il n'évacuait pas les lieux de bonne volonté, il allait, avec l'aide de ses porte-clefs, le mettre à la porte. M. Bédard voyant que l'on prenait les choses au sérieux, et que contre la force il n'y a pas de résistance, dit au gardien : « Au moins, monsieur, laissez-moi terminer mon problème. » Cette demande parut si juste au sieur Reid, le geôlier, qu'elle fut accordée d'assez bonne grâce. Monsieur Bédard satisfait, à l'expiration

d'une heure, de la solution de son problème géométrique, s'achemina à pas lents vers sa demeure. » (I)

Ceci, mes enfants, se passait sous le gouvernement de Craig, l'un des gouverneurs les plus intraitables que l'Angleterre nous ait envoyés.

Sir George Prevost succéda à Craig et devint un ami des Canadiens. Aussi les choses changèrent : Bédard fut nommé juge aux Trois-Rivières.

Vous voyez que sous la Constitution de 1791, la vie n'était pas toujours rose pour nos pères. Vous voyez aussi que, même dans la souffrance, les Canadiens ne perdaient pas l'occasion de s'amuser aux dépens de leurs ennemis.

Et puis, remarquez bien avec quel désintéressement on servait la patrie dans ce temps-là. M. Papineau, par exemple, proposa à l'assemblée des députés d'examiner s'il ne serait pas juste d'indemniser un peu le président de la chambre et les représentants du peuple, pour leurs frais de voyage et la perte de leur temps. Cette suggestion fut repoussée avec indignation par la grande majorité. Ceci eut lieu en 1799 (II). Ce n'est qu'en 1833 que nos députés commencèrent à recevoir régulièrement une indemnité. (III).

(I) *Mémoires* de Gaspé, pp. 341, 342.
(II) *Hist. de Cinquante ans*, par T.-P. Bédard, p. 36.
(III) *Bull. des Recherches hist.*, X., p. 121.
Voir aussi *Pierre Bédard et ses fils*, par N.-E. Dionne.

Ah ! j'en aurais bien long à vous conter sur ces temps-là. Il s'en brassait des affaires, je vous assure ! Mais, pour le moment, vous n'avez pas besoin de tout savoir... Qu'il vous suffise, mes chers enfants, en attendant que vous soyez grands, d'en savoir assez pour bien aimer votre pays et pour voir étendue sur nous la main protectrice d'un Père infiniment bon.

18 avril 1918.

XXXII

Monseigneur Plessis

La semaine dernière vous avez eu la visite, au *Foyer*, de M. Bédard, l'un des champions de la cause canadienne-française. Aujourd'hui c'est encore un champion de la même cause qui va passer devant vous, mais un champion qui occupe une place à part dans l'histoire de notre pays.

Tous « les petits de chez nous » qui ont étudié un peu l'histoire de la domination française au Canada portent, inscrit en lettres d'or, dans leur mémoire et dans leur cœur, le nom de Mgr de Laval, le premier, le grand évêque de Québec. Vous vous souvenez bien, n'est-ce pas, de Mgr de Laval? Eh ! bien, mes petits amis, les enfants qui ont étudié et bien compris l'histoire de la domination anglaise au Canada ne peuvent s'empêcher de mettre à côté de *Mgr de Laval*, le beau nom de *Mgr Plessis*. Ces deux évêques de Québec, à des époques bien différentes, ont fait de grandes choses; ils ont été d'admirables instruments entre les mains de la Providence.

Mgr Joseph-Octave Plessis naquit à Montréal le 3 mars 1763. Son père s'appelait Louis Plessis et sa mère Louise Ménard.

Dans cette famille dont le chef était forgeron, si l'on savait travailler rudement, on savait aussi prier et pratiquer à la lettre les enseignements de la religion. Prières en commun, lectures de piété faites en famille, fréquentation des sacrements, sanctification des dimanches et fêtes, tout y était parfaitement ordonné. Le père du futur évêque de Québec, le forgeron qui peinait du matin au soir, observait, dans toute leur rigueur, les jeûnes commandés par l'Église. Seulement, afin de rendre moins difficiles les pénitences du carême, on gardait pour ce temps-là les besognes les moins rudes; cela permettait aux apprentis de jeûner à l'exemple du maître.

Monseigneur Plessis
(1763-1825)

Mes chers enfants, accoutumez-vous, dès à présent, à bien faire vos prières, à vous imposer quelques petits sacrifices par amour du bon Dieu; demandez à votre papa ou à votre maman, s'ils ne le font pas déjà, de lire devant vous, vos petits frères et vos petites sœurs, quelques pages de l'Évangile ou bien de la vie des saints. Vous écouterez ces lectures-là, le soir, avant de vous mettre au lit, et puis ensuite vous irez faire de beaux rêves. Vou-

lez-vous demander cela à vos bons parents? Pour les récompenser de leur peine, vous leur promettrez d'être bien obéissants le lendemain.

Dans une famille comme celle de Louis Plessis et de Louise Ménard, les enfants eussent été bien coupables s'ils n'avaient pas été vertueux.

Aussi je vous assure que Joseph-Octave ne tarda pas à se faire remarquer par son amour du travail, son esprit d'ordre, sa droiture et sa fermeté. A la maison, à l'école, partout le jeune Plessis se distingua entre ceux de son âge. Après avoir commencé ses études classiques à Montréal, il alla faire ses classes de rhétorique et de philosophie à Québec.

Dans ce temps-là, un voyage entre Québec et Montréal était une entreprise considérable, surtout pour des écoliers. Les élèves de Montréal qui revenaient du Séminaire de Québec, à l'ouverture des vacances, s'en allaient en bateau ou... à pied, chez leurs parents. Le voyage à pied, un peu long, ne manquait pas de charmes pour des écoliers. C'étaient des gens bien élevés, voyez-vous, ces écoliers, et ils étaient reçus à bras ouverts, le long de la route, chez nos gens. (1) Du reste, s'en aller en bateau comportait des risques sérieux. Les vacances étaient courtes et les bateaux allaient

(1) *Le Foyer Canadien*, Vol. I, p. 81.

lentement, si bien que parfois il arriva que de pauvres écoliers, partis sur un bateau au commencement des vacances, ne mirent le pied à terre qu'au moment où les classes allaient recommencer à Québec.

Mais revenons au futur évêque de Québec. Ses études terminées, le jeune Plessis, après avoir prié et réfléchi, décida de se donner au bon Dieu dans le sacerdoce. Il prit la soutane à l'âge de dix-sept ans. Professeur, puis secrétaire de Mgr Briand, le clerc, à force de travail et grâce à sa facilité prodigieuse, poursuivit ses études théologiques et fut promu au sacerdoce le 11 mars 1786.

M. Joseph-Octave Plessis, à cause de sa piété, de sa science, de son expérience dans l'administration, était devenu déjà un homme dont on ne pouvait pas se passer. Six ans après son ordination, le 2 juin 1792, il se voyait chargé de la cure de Québec, tout en gardant ses fonctions de secrétaire de l'évêque. L'évêque de ce temps-là était Mgr Hubert. Ah ! comme M. Plessis dut travailler fort ! Debout à quatre heures du matin, il se couchait rarement avant minuit.

Au cours de son long ministère de curé et d'évêque, Mgr Plessis donna toujours une attention particulière à la formation de l'enfance et de la jeunesse. Quand les enfants avaient fait leur première communion leur curé ne les oubliait pas; il les suivait de loin, les faisait revenir auprès de lui et leur

donnait des conseils. Aux jeunes gens trop friands des amusements mondains, il répétait ces paroles de saint François de Sales que vous n'oublierez pas : « Je dis des danses ce que les médecins disent des champignons; les meilleurs ne valent rien. Je dis de même, les meilleurs bals ne sont guère bons... Ces récréations inconvenantes sont ordinairement dangereuses; elles dissipent l'esprit de dévotion, elles refroidissent la charité, elles réveillent mille sortes de mauvaises affections. »

Et puis, M. Plessis fonda des écoles, s'occupa de découvrir des vocations. C'était un apôtre qui ne cessait de faire du bien par tous les moyens possibles.

Aussi, mes chers enfants, il y avait plusieurs années que les gens désignaient M. Plessis comme devant être, dans un avenir plus ou moins rapproché, l'évêque de Québec. Les prévisions populaires ne furent pas démenties comme vous savez. Le 6 septembre 1797, Monseigneur Denaut, successeur de Mgr Hubert, annonçait qu'il avait choisi M. Plessis pour être son coadjuteur. Le sacre du nouvel évêque eut lieu le 25 janvier 1801. Cinq ans plus tard, Mgr Denaut mourait et Mgr Plessis montait sur le siège épiscopal de Québec.

Vous ne vous attendez pas, mes petits amis, à ce que je vous raconte tout ce qui s'est passé dans

l'Église du Canada sous le règne de Mgr Plessis : pour cela il faudrait veiller jusqu'à demain matin. La sollicitude de ce grand évêque s'étendit à tout ce qui pouvait tourner au bien de ses ouailles. Développant le texte de l'apôtre, il disait dans son mandement d'entrée : « J'emploierai volontiers tout ce que je puis et je m'emploierai moi-même au delà de mes forces, pour votre bien et surtout pour le salut de vos âmes. »

Les devoirs d'un évêque, mes enfants, sont toujours nombreux et remplis de responsabilités; mais songez donc que Mgr Plessis avait à administrer un diocèse qui s'étendait « depuis le lac Supérieur jusqu'au dehors du golfe Saint-Laurent », et que cet espace renfermait plus de 200,000 catholiques. Ajoutez à cela que les Anglais, nos maîtres depuis 1760, étaient protestants et détestaient, en général, la religion catholique; ils la détestaient au point de vouloir l'anéantir par tous les moyens.

Heureusement que la Providence veillait et qu'elle avait décidé de nous sauver. Vous savez, n'est-ce pas, qu'il y a une Providence qui veille sur nous, comme la meilleure des mères sur ses enfants ? Pensez à cela quand vous avez de la peine... Une marque évidente de prédilection à notre égard de la part de la Providence, fut de nous faire échapper aux horreurs de la Révolution française, et de nous

donner comme voisin le peuple américain dont l'Angleterre redoutait les ambitions.

Vous savez, n'est-ce pas, qu'au temps de la Révolution française les prêtres de France, le roi de France lui-même, et bien d'autres, furent mis à mort ? Il nous serait peut-être arrivé de grands malheurs si, au temps de cette révolution, nous eussions encore appartenu à la France. D'un autre côté, qui dira les injustices et les cruautés que nous auraient fait subir les Anglais, sans le voisinage des Américains qui sans cesse nous invitaient à passer sous leurs drapeaux ? Et puis, bénissez-en le bon Dieu, mes petits amis, aux heures difficiles, notre peuple eut des chefs prudents, éclairés, capables d'indiquer à nos pères les sentiers du devoir et de l'honneur, des chefs que les ennemis les plus redoutables ne pouvaient faire reculer, quand il y avait un principe essentiel à défendre. L'un de ces chefs, l'un des plus habiles et des plus vaillants fut Mgr Plessis.

Mgr Plessis, grand évêque et grand patriote, s'imposa des travaux, des fatigues, des sacrifices dont vous n'avez pas d'idée pour élargir, en les affermissant, les droits de la religion catholique chez nous. Elles furent nombreuses, mes chers enfants, de la part des Anglais, les tentatives d'anéantissement de notre foi, de notre langue, de notre race, malgré les craintes inspirées par le voisinage

des Américains. On essaya de diminuer le prestige de l'évêque catholique, en l'empêchant de prendre le titre d'évêque de Québec; on voulut nommer les curés, imaginez-vous; on chercha à mettre toute l'éducation de la jeunesse entre les mains des protestants. Mais Mgr Plessis qui s'appliqua toujours à faire plaisir aux gouverneurs anglais, quand la chose était possible, n'oublia jamais qu'il devait garder fidèlement les droits inaliénables de l'Église. Quelle prudence ! quelle fermeté dans cet évêque ! Rien ne lui coûte, du reste, pour faire triompher la vérité. Voyages longs et fatigants, travaux de surérogation, nuits sans sommeil, tout cela lui paraît bien peu de chose, pourvu que Dieu soit glorifié et son peuple protégé. Savez-vous qu'il alla même jusqu'à accepter un siège au *Conseil législatif* (1817-1825), parce qu'il voyait là un moyen de protéger ses ouailles ?

Aussi quand Mgr Plessis toucha au terme de sa carrière, l'Église du Canada était bien transformée. Il y avait un évêque dans la Nouvelle-Écosse, un dans l'île du Prince-Édouard et le Nouveau-Brunswick, un dans le Haut-Canada, un dans le Nord-Ouest, un autre enfin à Montréal; des Anglais intelligents, comme Sir John Sherbrooke, Sir James Mackintosh, et d'autres, avaient compris que les Canadiens catholiques méritaient d'être

traités honnêtement, et nos pères respiraient un peu plus à l'aise.

Mais, je vous assure que nous avions traversé des heures critiques ! Outre les empiètements des protestants anglais sur l'Église catholique, les Canadiens avaient dû tenir tête à l'invasion américaine de 1812, et forcer les drapeaux de la république à rebrousser chemin ; ils s'étaient vus, en 1822, menacés d'un projet d'Union des deux Canadas, le Haut et le Bas, qui constituait pour nous l'un des plus terribles dangers qui nous aient jamais menacés.

En toutes ces circonstances, le grand évêque de Québec, Mgr Plessis, se montra l'homme le plus ferme, le plus éclairé, le plus patriote de son pays. Tant de sollicitudes, tant de travaux usent rapidement la vie; mais quand on s'est dépensé au salut des âmes en s'oubliant soi-même, on voit venir la mort avec toute la confiance d'un enfant qui soupire après le moment où il pourra se jeter pour toujours dans les bras de son père. Mgr Plessis mourut, à l'âge de 62 ans, le 4 décembre 1825. Vous vous souviendrez, n'est-ce pas, des noms de *Mgr de Laval* et de *Mgr Plessis ?*

25 avril 1918.

XXXIII

1812-1813 !

La semaine dernière, en vous parlant de Mgr Plessis, je vous ai dit un mot de l'invasion américaine de 1812. Mais il me reste encore des choses à vous conter à ce sujet-là.

Saviez-vous que si l'Angleterre ne nous avait pas eus pour la secourir en 1812, la république américaine se serait installée chez nous à sa place ? Eh! oui, pour la deuxième fois, en 1812, plus précisément en 1813, les Canadiens français sauvèrent le drapeau anglais au Canada. Si vous ne le saviez pas, mes chers enfants, vous êtes bien excusables, lorsque beaucoup d'Anglais à cheveux grisonnants l'ignorent encore absolument... Vous vous souvenez, n'est-ce pas, de ce qui s'est aussi passé à Québec en 1775-76 ?...

Donc, en 1812, les Américains s'impatientèrent contre l'Angleterre. L'Angleterre ne s'entendait pas avec Napoléon 1er, si vous voulez avec la France. La république américaine, elle, décida de ne pas se mêler des affaires de l'Angleterre et de la France. Mais, un bon jour, l'Angleterre se permit, avec un sans-gêne déplaisant, d'aller faire des recherches sur des bateaux américains. Il n'en

fallait pas davantage pour mettre les Américains de mauvaise humeur. La guerre fut déclarée, et l'invasion du Canada bientôt commencée.

L'Angleterre, mes petits amis, nous avait bien souvent fait du mal, même au lendemain de notre victoire de 1776; mais nos pères étaient de loyaux sujets, comme l'Angleterre n'en connut jamais de plus loyaux. Nos pères prirent les armes, encouragés et soutenus par leur évêque, par leur clergé en général. C'étaient de loyaux sujets, nos pères, et, c'étaient aussi des braves comme l'Angleterre n'en connut jamais de plus braves. Vous le verrez bien tout à l'heure.

La guerre commença entre l'Angleterre et les États-Unis en 1812; l'invasion du Canada fut rapidement organisée sur trois points à la fois. Au premier signal, les Canadiens français s'étaient rendus à la frontière pour protéger le sol de la patrie. Cette année-là, 1812, les Américains n'eurent pas beaucoup de succès, en particulier sur terre.

En 1813, les choses allèrent mieux pour les Américains. Ça devenait même alarmant pour les Anglais. Mais, mes enfants, les Anglais n'avaient pas raison d'avoir peur, car les Canadiens français étaient là pour protéger et sauver le drapeau de l'Angleterre. Les Américains se dirigeaient donc

sur Montréal, lorsque le colonel Salaberry alla à leur rencontre avec 300 Canadiens, de vrais Canadiens faits d'*étoffe du pays*, avec aussi quelques Écossais et une centaine d'Abénakis. Les forces, de part et d'autre, étaient en proportion d'un à quinze. Seulement Salaberry savait bien ce que valaient ses Canadiens. Il installa sa petite armée sur la rive gauche de la rivière Châteauguay. Après un combat opiniâtre de quatre heures, les Américains furent obligés d'abandonner la lutte. Les braves de Châteauguay venaient de se battre contre une armée de 7,000 hommes; et puis, ils venaient de faire manquer le plan d'invasion le mieux combiné que la république des États-Unis eût encore formé pour la conquête du Canada.

(1778-1829)

Vous raconterez cela encore à ceux qui diront devant vous que les Canadiens sont des traîtres.

En attendant, écoutez bien ces belles strophes d'un de nos poètes, M. Fréchette :

Les reconnais-tu, France? Angleterre, salue!
Ce sont nos voltigeurs; leur bande résolue
N'attend ni grades ni faveurs;
Ils vont mourir sans crainte ou vaincre sans jactance...
Ce sont toujours tes fils, souris d'orgueil, ô France!
Albion, compte tes sauveurs!

Oui, France! Ces trois cents soldats d'une semaine,
Le soleil, tout un jour de lutte surhumaine,
Les vit, de leur sang prodigué,
Sous le fer et le feu, riant des projectiles,
Un contre vingt, inscrire auprès des Thermopyles
Le nom rival de Châteaugay!

Maintenant, sur nos murs, quand un geste ironique
Nous montre, à nous Français, l'étendard britannique
Que le sang de Wolfe y scella,
Nous pouvons — et cela suffit pour vous confondre —
Indiquer cette date, ô railleurs! et répondre:
— Sans nous il ne serait plus là!

Quand vous prononcez le nom de Châteaugay, mes enfants, qu'il y ait de la lumière dans vos yeux! C'est un grand nom que celui-là!

2 mai 1918.

XXXIV

Jours sombres—1837-38

Vous n'êtes pas gais ce soir, mes chers enfants, et je sais pourquoi. Hier à la maison, votre maman et vos sœurs pleuraient... Vous avez entendu votre grand frère qui disait : « Dans trois jours peut-être, il faudra partir... » Et depuis quelque temps la prière en famille se fait plus longue; les tout petits, les mains jointes sur les genoux de leur mère, demandent la paix au petit Jésus et à sa sainte Mère. « Petit Jésus ! » disent les enfants, « sauvez le Canada ! Sainte Vierge, donnez la paix au monde. Sainte Vierge, ma Mère, couvrez mon frère de votre grand manteau ! »

Ah ! c'est une lourde épreuve que le bon Dieu nous envoie, mes chers enfants. Espérons que la fin de nos maux arrivera bientôt. En attendant, rappelons-nous que nos pères eux aussi ont bien souffert, et qu'il fut des temps où des hommes prétendaient avoir donné le coup de grâce au peuple canadien-français. Ces gens avaient oublié l'existence d'un Dieu infiniment bon, infiniment juste qui protège ses enfants.

Vous avez encore dans la mémoire, n'est-ce pas, le souvenir des dernières années de la domination française chez nous, de ces années où nos pères

se battirent si vaillamment contre les Anglais? Autant de Canadiens, autant de héros, dans ce temps-là, mes enfants. Et d'autres jours sombres passèrent encore sur notre peuple, quand le drapeau de France eut disparu de chez nous.

Puisque nous évoquons de tristes souvenirs, ce soir, permettez-moi de vous redire brièvement une page triste de notre histoire. Je vais vous parler de nos malheurs de 1837-38. Oui, c'est une page triste que celle-là, une page qu'on pourrait entourer de noir.

Écoutez-moi, mes chers enfants.

Depuis 1791, le Bas-Canada et le Haut-Canada avaient chacun un gouvernement représentatif, mais un gouvernement représentatif où les ministres n'avaient pas l'obligation de rendre compte de leur administration aux représentants du peuple. Ce n'était donc pas un *gouvernement responsable.* Et, mes petits amis, un gouvernement représentatif qui n'est pas responsable, peut facilement devenir un grave danger pour une nation.

Le Bas-Canada avait donc un gouvernement représentatif non responsable. Nos députés savaient que leurs droits de sujets britanniques s'étendaient plus loin que cela; ils voulaient un parlement modelé sur celui d'Angleterre. Puis ils voyaient clair, ils s'apercevaient bien que la province était administrée par des gens qui abusaient de leur

situation, et cela sans avoir la majorité. Ajoutez que les injustices et les illégalités de certains gouverneurs devenaient exaspérantes.

Durant quarante-cinq ans nos pères ne cessèrent de protester, de réclamer leurs droits, en tenant compte de la constitution anglaise. Un jour cependant les réclamations prirent, en certains quartiers, un caractère révolutionnaire, et l'on vit des gens d'ordinaire paisibles, admirables de patience, aller jusqu'à prendre les armes contre l'Angleterre. Le clergé catholique, qui avait supplié discrètement les autorités impériales d'accorder au peuple les réformes réclamées, s'efforça de calmer les esprits en rappelant les enseignements de l'Église. L'Église catholique est une école incomparable de respect et d'obéissance, mes petits amis. Aussi, grâce à son intervention, la rébellion n'embrassa qu'une petite section du district de Montréal, où l'influence de chefs étrangers avait tourné les têtes.

Ah ! mes enfants, ce fut terrible ! Après les troubles, les Anglais établirent des conseils de guerre, et les principaux rebelles subirent leur procès. Quarante-neuf furent condamnés à l'exil et quatre-vingts à mort. Douze des condamnés à mort périrent sur l'échafaud, cinquante-huit autres furent déportés à Sydney, en Australie, d'où ils ne

revinrent qu'au bout de six ans; le reste fut mis en liberté sous caution. (1)

Après tout cela, les Anglais songèrent à trouver le moyen de nous anéantir... La Providence veillait.

Mais j'oubliais de vous dire que nos compatriotes ne furent pas seuls à se soulever contre le pouvoir. Au Haut-Canada, l'insurrection eut lieu un mois après celle du Bas-Canada. Cette fois-ci c'étaient des Anglais qui se soulevaient contre des Anglais, dans ce beau pays qu'on appelle aujourd'hui la province d'Ontario.

Si je vous raconte ces choses c'est pour vous faire connaître une page de notre histoire nationale, et pour vous dire que nous ne devons jamais désespérer de l'avenir. Quant à la rébellion elle-même, ce fut une faute grave.

Retenez bien ce que je vais vous dire. On doit soumission aux gouvernements légitimes; il convient de supporter patiemment ceux même qui abusent de leur pouvoir; on est obligé d'épuiser tous les moyens de prière, de conseil, de représentation, avant de recourir à d'autres moyens; il n'est licite d'employer la force que dans des cas extrêmes, très rares, et encore ne le peut-on qu'avec des restrictions infinies.

(1) D'autres avaient été exilés aux îles Bermudes, sous Durham.

Votre rôle à vous, dans les jours d'affliction et de deuil que nous traversons, est de prier bien fort Jésus et sa sainte Mère, afin que la Paix revienne sur la terre.

10 mai 1918.

XXXV

Louis-Joseph Papineau

La semaine dernière, en vous parlant des jours malheureux de 1837-38, je ne vous ai rien dit de Louis-Joseph Papineau, le grand patriote dont vous avez peut-être vu le portrait sur vos couvertures de cahiers. Pourtant l'histoire des tristes événements de 1837 et celle de Papineau, sans être la même chose, ont plus d'un point de contact. Le grand agitateur n'était pas en faveur de la résistance armée, mais sa parole ardente, passionnée, retentissante contribua largement au soulèvement dont je vous ai entretenus; et puis, durant que les nôtres montaient sur l'échafaud ou partaient pour l'exil, il vécut, loin de sa chère patrie, des heures de souffrances et d'angoisses.

(1786-1871)

Je serais bien étonné si ce nom de Papineau n'était pas un nom connu dans votre famille.

Papineau, chez les Canadiens français, c'est ordinairement le synonyme d'orateur, d'homme supérieur. Aussi bien quand on veut signifier qu'un homme n'a pas la tête forte, on dit simplement : « Ce n'est pas Papineau ».

Louis-Joseph Papineau naquit en 1786, et fit ses études à Québec. Son père était Joseph Papineau, ce Joseph Papineau qui porta si vaillamment une lettre à Carleton, en 1776, et qui défendit non moins vaillamment les droits de la langue française en 1792. Louis-Joseph parut en chambre en 1812, et son coup d'essai fut un coup de maître. Rien d'étonnant dans ce triomphe, puisque jeune étudiant au collège de Québec, Papineau, par son éloquence extraordinaire, avait déjà ravi l'admiration de ses professeurs et de ses condisciples.

Mais notre grand patriote ne fut pas seulement un beau parleur. Si 1812 est la date des débuts de Papineau en chambre, c'est aussi dans l'histoire une époque de guerre. Vous le saviez, n'est-ce pas? Les Canadiens, appelés en ce temps-là à la défense du drapeau anglais sur la terre canadienne empêchèrent, comme en 1775, les Américains de s'emparer du Canada. Au nombre de ces vaillants défenseurs de la patrie canadienne, il faut inscrire Louis-Joseph Papineau qui s'enrôla dans la milice et fit la campagne en qualité de capitaine. Aussi brave au feu que généreux après la bataille, il fut,

comme son père, un zélé protecteur du drapeau anglais chez nous, à l'heure du danger.

Sa loyauté envers l'Angleterre, comme il l'exprime avec empressement dans ses discours, après l'avoir prouvée sur le champ de bataille ! En 1820, à la mort du roi George III, il fait un éloge du régime anglais, un éloge que les meilleurs sujets britanniques eux-mêmes pourraient trouver exagéré. Et cependant plus tard les Anglais n'auront pas d'adversaire plus décidé que Papineau. Comment expliquer cela ? La réponse est facile, et vous pouvez la faire vous-mêmes, si vous vous rappelez ce que je vous ai dit, la semaine dernière, au sujet de la conduite d'un groupe d'exploiteurs anglais avant les troubles de 1837-38. Papineau fut exaspéré par la mauvaise volonté et les injustices de ses adversaires politiques. Et aigri par des contrariétés continuelles, il finit par ne plus voir dans ses ennemis que des gens intraitables. C'est après des années de luttes de plus en plus ardentes, au cours desquelles la parole magnifique du tribun se fit entendre en chambre et par tout le pays, que passèrent sur notre patrie, mes chers enfants, les jours maheureux de 1837-38.

A cette époque, Louis-Joseph Papineau prit le chemin de la France; il fit de notre ancienne mère-patrie son lieu d'exil. La France est un beau pays, qui parle au cœur et à l'intelligence des Canadiens

français, mais l'exil est toujours l'exil. Là-bas, le grand patriote pensait à sa femme, à ses enfants restés ici; il pensait à ses parents, à ses amis, à sa chère patrie qui gémissait dans les humiliations et la douleur. Canadien errant, que de fois, au soir de ses longues journées d'exil, il aurait pu chanter :

Un Canadien errant,
Banni de ses foyers,
Parcourait en pleurant
Des pays étrangers.

Un soir triste et pensif,
Assis au bord des flots,
Au courant fugitif
Il adressa ces mots :

Si tu vois mon pays,
Mon pays malheureux,
Va, dis à mes amis
Que je me souviens d'eux.

Louis-Joseph Papineau rentra au pays en 1845. M. La Fontaine, dont je vous parlerai dans quelque temps, lui avait obtenu la permission de revenir plus tôt que cela; il aurait pu revenir en 1843; mais des raisons particulières retardèrent ce retour jusqu'en 1845.

Le retour de Papineau au Canada, fut salué avec bonheur par les Canadiens français, comme vous pouvez l'imaginer.

Jusqu'en 1847, l'ancien chef patriote vécut tranquillement chez lui, dans le silence de la retaite. A cette date, malheureusement, nous le voyons de nouveau dans le tumulte de la politique. J'ai dit malheureusement, parce que, pour son bonheur et pour sa gloire Papineau eût été mieux chez lui qu'au parlement. Pendant son absence qui avait duré huit ans, il s'était passé bien des choses, voyez-vous; et l'ancien champion n'en voulut jamais tenir suffisamment compte. La forme de notre gouvernement avait été changée, et nos nouveaux chefs s'étaient vus dans l'obligation de se plier aux nécessités du moment, sans toutefois renoncer à leurs principes essentiels.

Ce nouveau gouvernement, mes petits amis, c'était l'*Union* du Bas et du Haut-Canada, qui avait été inventée pour faire disparaître la langue française et les Canadiens français. Seulement nos chefs qui voyaient clair et loin, savaient que dans cet instrument fait pour nous détruire il y avait des éléments de vie suffisants pour nous sauver. Les événements prouvèrent dans la suite qu'ils ne s'étaient pas trompés. Papineau eut donc tort de guerroyer contre ses amis d'autrefois, parce qu'ils

avaient accepté, comme pis aller, le gouvernement de l'Union.

Papineau sortit définitivement de la politique en 1854, mais il ne quitta pas pour cela certaines idées dangereuses. En attendant que vous soyez assez grands pour entendre de plus amples explications, rappelez-vous avec tristesse que Papineau n'a pas terminé sa longue carrière sous la tutelle de notre mère la sainte Église.

C'est le 23 septembre 1871 que mourut Louis-Joseph Papineau. Il avait été grand orateur et patriote sincère.

16 mai 1918.

Voir *Papineau*, par De Celles.

XXXVI

Augustin-Norbert Morin

Voyez-vous sur la cheminée les silhouettes de Pierre Bédard, de Joseph Papineau, de Mgr Plessis, de Louis-Joseph Papineau? Ce soir, à côté de Louis-Joseph Papineau, je vais mettre Augustin-Norbert Morin, le « bon Monsieur Morin, » comme on l'appelait dans son temps. Et puis, la semaine prochaine, à côté de M. Morin, je mettrai Louis-Hippolyte La Fontaine. Savez-vous pourquoi je mets ces trois hommes ensemble? C'est parce qu'ils ont travaillé au succès de la même cause, et dans le même temps. Ça ne veut pas dire que tous les trois ont toujours partagé les mêmes idées.

M. Morin est né le 12 octobre 1803, à Saint-Michel de Bellechasse. Ses parents étaient cultivateurs. Quel âge aurait M. Morin s'il vivait encore?... S'il vivait encore, comme il aurait de la peine de voir notre patrie si malheureuse! Mais passons. Augustin-Norbert Morin fit de brillantes études au séminaire de Québec. Étudier, pour le jeune Morin c'était une véritable récréation. Vous voyez que ce n'était pas un écolier ordinaire. Ils sont si rares les écoliers qui préfèrent les études aux recréations! Il arriva même que Morin attrapa des punitions pour s'être permis certaines lectures

la nuit, au dortoir. Vous pensez peut-être que l'écolier sacrifiait à quelque roman ses heures de sommeil. Détrompez-vous. Augustin, à la lueur d'une misérable lampe, dans le grand silence du dortoir, étudiait l'hébreu. Beaucoup de jeunes garçons et de jeunes filles du monde, mes petits amis, se brûlent les yeux la nuit à des lectures moins innocentes... Vous, vous ne lisez jamais de mauvais livres, n'est-ce pas, ni le jour, ni la nuit? Quant à l'hébreu, si vous voulez l'étudier je ne vous le défends pas, pourvu que ça ne soit pas la nuit, à l'heure où les enfants doivent dormir...

Quand M. Morin eut terminé ses études classiques, il hésita un instant entre la soutane et la robe de l'avocat. Il y avait tant de noblesse, tant de générosité dans cette âme ! D'un côté ou de l'autre, il voulait se donner, se dévouer. Le barreau l'emporta. C'était en 1822. En ce temps-là, la patrie canadienne-française se voyait menacée comme jamais par toute une bande de fanatiques enragés, et l'éloquence du grand tribun Louis-Joseph Papineau avait eu son écho jusque dans le monde écolier. Augustin-Norbert Morin s'en alla donc dans le monde comme on s'en va sur le champ de bataille, à l'heure où la patrie, la terre des aïeux, est en danger. Ami de la paix, il avait aussi le sens de la justice. Timide par tempérament, il se sen-

tait cependant capable de tenir tête aux pires adversaires, si les droits de la patrie étaient lésés.

Encore étudiant, le jeune Morin prouva aux ennemis des Canadiens français qu'ils devaient compter avec un adversaire de plus, un adversaire redoutable. Le juge Bowen, imaginez-vous, ne voulait pas reconnaître les droits de la langue française devant les tribunaux. De tout temps, vous le voyez, il s'est trouvé chez nous des gens incapables d'entendre parler français sans ressentir du malaise. Augustin-Norbert Morin prit sa plume et écrivit au juge Bowen une lettre remarquable. Le juge, en lisant cette lettre dut se dire que le jeune homme qui venait de lui écrire n'était pas le premier venu. Histoire universelle, histoire du Canada, droit naturel, droit constitutionnel, droit civil, tout y est mis à contribution. Plus tard, quand vous aurez grandi, ne manquez pas de lire cette lettre : elle vous fera aimer davantage la langue française. (1)

C'est en 1825 que M. Morin donnait une leçon au juge Bowen. En 1826, il fondait le journal *La Minerve*. Voici un passage tiré de l'article prospectus. « Philosophes ! Voulez-vous bien mériter de l'humanité ? Cessez de parler aux peuples de leurs droits, sans leur apprendre leurs devoirs. »

(1) Biographie de Morin, par A. Béchard.

Les gens, mes chers enfants, qui ne cessent de parler des droits du peuple sont bien souvent de méprisables hypocrites qui n'attendent que l'occasion pour devenir des tyrans. Plus loin, M. Morin écrit : « Apprenez-leur plutôt à aimer leurs semblables, à honorer la vieillesse, à obéir à leurs parents, à respecter la religion et la morale... ; enseignez au cultivateur à retourner plus facilement la glèbe que ses sueurs arrosent... » Vous voyez que ce jeune rédacteur de 23 ans savait penser; qu'il était plus sage que beaucoup de politiciens à cheveux blancs. « La religion et la morale », sans elles les millions de soldats et les gros canons ne sauront que semer la désolation et la ruine sur la terre. Retenez bien cela.

M. Morin, à 23 ans, était donc déjà lancé dans la mêlée. Quand je parle de mêlée, je vous assure que ce n'est pas sans raison. Je vous l'ai dit dans mes causeries précédentes, il y avait chez nous toute une bande de fanatiques anglais qui prétendaient, à tout prix, empêcher les Canadiens de jouir des privilèges propres aux sujets britanniques. Pour ces gens-là nous étions la race inférieure, bonne tout au plus à labourer la terre, à payer les impôts, à défendre le drapeau anglais aux heures dangereuses, mais indigne de prendre part à l'administration du pays. Il y avait de quoi exaspérer les âmes les plus calmes et les plus généreuses.

Tous les moyens constitutionnels furent employés, et M. Morin mit au soulagement de sa patrie tout son talent et tout son dévouement. Il parla, il écrivit, il alla jusqu'à Londres. Devenu l'un des plus brillants et des plus ardents disciples de Papineau, il avait fini, sans trop s'en rendre compte probablement, par prendre le ton du grand tribun; il lui était même échappé des paroles d'une violence pour le moins téméraire. Aussi bien quand les troubles de 1837-38 éclatèrent, M. Morin qui n'avait jamais voulu l'effusion du sang, regretta vivement d'avoir contribué plus ou moins, par son influence, à la rébellion.

Mais lorsque vous serez grands, mes enfants, vous relirez ces paroles d'un Anglais instruit qui nous connaissait, au sujet des troubles de 1837-38: « La partie du Bas-Canada agitée par les troubles, n'embrassa jamais qu'une petite section du district de Montréal, sur la rivière Richelieu. Le seul endroit, au nord du Saint-Laurent, où il y ait eu des troubles, est le comté des Deux-Montagnes. Eh bien ! ce comté se trouvait justement, sous le rapport de la violence des luttes électorales, dans le même cas que la rivière Richelieu. Il y a, surtout à Montréal et dans les environs, des habitants anglais, auxquels tous les hommes libéraux et indépendants doivent être hostiles, et dont les actes et la conduite ont été caractérisés par un esprit de

domination sur toute la population d'origine française; ils ont toujours aspiré à posséder le pouvoir et le patronage du pays. *C'est à eux qu'il faut principalement attribuer les troubles qui viennent d'avoir lieu...* » Ces paroles furent prononcées par Lord Gosford, au parlement d'Angleterre. Vous voyez que la patience de nos pères avait été durement mise à l'épreuve, et de plusieurs façons.

Je ne m'étais pourtant pas proposé de vous faire veiller tard ce soir, et sur le train que vont les choses ça pourrait durer encore longtemps. Hâtons-nous donc. Après les troubles de 1837-38 on finit par nous imposer, malgré nous, le gouvernement de l'Union de 1840, dont je vous ai dit un mot, la semaine dernière, je crois. Pendant plusieurs années, M. Morin joua un rôle considérable dans ce gouvernement, à côté de M. la Fontaine. Et avec quel désintéressement il travailla ! Il était pauvre en entrant dans la politique, et il en sortit pauvre. Beaucoup de gens, mes petits amis, n'ont pas de nos jours le désintéressement d'Augustin-Norbert Morin.

Sorti de la politique en 1854, M. Morin était nommé juge en 1855. Je vous promets que M. Morin avait tout ce qu'il fallait pour faire un bon juge. Agé de 51 ans, savant comme un bénédictin, charitable peut-être à l'excès, excellent chrétien, que pouvait-il lui manquer ? Excellent chré-

tien. Un jour M. Morin avait assisté à la messe paroissiale à Saint-Hyacinthe. Un des chantres qui avait remarqué M. Morin, dit à ses amis en sortant de l'église : « Ce M. Morin qui est un des plus gros messieurs du pays, prie le bon Dieu *comme un habitant.* » Ces paroles en disent plus long qu'un grand discours. Voulez-vous un autre trait ? Le 1er janvier 1842, M. Morin arrive à Saint-Michel de Bellechasse, sa paroisse natale, à l'heure de la grand'messe. Il se met aussitôt à rechercher son père; il le trouve, ôte sa coiffure, s'agenouille sur la neige et implore la bénédiction paternelle. Que pensez-vous des jeunesses qui rougissent de demander la bénédiction paternelle au jour de l'an ?...

Je vous ai dit aussi que M. Morin fut charitable, à l'excès peut-être. S'il y a des excès dans la charité, M. Morin en a fait, c'est certain. Je pourrais vous conter au moins une dizaine de beaux traits de sa charité... Il n'épargna jamais rien pour encourager l'agriculture, et les colons le connaissaient. Un jour, un colon qui lui devait une vingtaine de piastres depuis longtemps, avait reçu une lettre sévère lui enjoignant de le payer. Il se rend auprès de M. Morin et lui expose sa pauvreté, le nombre de ses enfants, etc., etc., « Oui, oui, mon bon ami, lui dit M. Morin, vous devez avoir beaucoup de misère en effet, vous avez une si nombreuse famille; tenez, prenez ces cinq piastres, ça

vous aidera. » M. Morin avait l'habitude de donner aux pauvres jusqu'à son dernier sou, et sa porte était assiégée du matin au soir par les pauvres. Il prodiguait de plus l'aumône du cœur; sa grande ambition était de faire plaisir aux plus humbles, aux plus petits. Comme vous auriez aimé le « bon M. Morin », mes chers enfants !

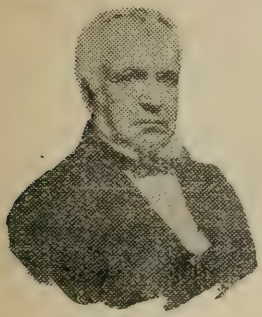
M. Morin mourut le 27 juillet 1865.

23 mai 1918.

XXXVII

Louis-Hippolyte La Fontaine

Avez-vous déjà vu le portrait de Napoléon Ier ? Levez la main ceux qui l'ont déjà vu. Vous l'avez presque tous vu... Eh bien ! mes petits amis, vous avez vu le portrait de Louis-Hippolyte La Fontaine. Ça vous surprend ?.. Écoutez-moi. La première fois que Lady Bagot, épouse du gouverneur, vit La Fontaine, elle dit à son entourage : « Vraiment, si je ne savais que Bonaparte est mort, je croirais que c'est lui qui vient d'entrer au salon. » En 1853, La Fontaine passait à Paris. Des vieux soldats de Napoléon dirent en le voyant : « Tiens, voici l'empereur ressuscité. »



L.-H. La Fontaine
(1807-1864)

Comme vous l'imaginez bien, La Fontaine n'était ni le frère, ni le cousin de Napoléon Ier. Non, La Fontaine n'était pas le frère de Napoléon, ni son cousin, pourtant il lui ressemblait par la figure, et aussi par le génie. Il ne fut ni général d'armée, ni empereur, mais la race canadienne-

française eut en lui un chef merveilleux. Comme Napoléon, La Fontaine ne promena pas ses armées à travers l'Europe épouvantée, il guerroya sur un champ de bataille beaucoup plus restreint; mais il avait ce qu'il faut, je crois, pour gouverner un empire... Mes enfants, levez-vous tous et criez ensemble : « Vive La Fontaine, le Napoléon des Canadiens français, le Napoléon qui ne versa jamais une goutte de sang pour faire valoir nos droits ! »

Louis-Hippolyte La Fontaine est né en 1807, et il fit ses études classiques au Collège de Montréal. Avocat en 1829, en très peu de temps il acquit une place éminente au barreau de Montréal. Dans la suite, La Fontaine ne cessa de grandir aux yeux de ses compatriotes. Savez-vous pourquoi ? La Fontaine avait beaucoup de talent, mais il était surtout un amant passionné de l'étude. Et puis, retenez bien cela, il n'eut jamais peur des contrariétés, du sacrifice. Aussi vous le verrez un jour au milieu de la tourmente politique, braver les coups des assassins, pour se rendre à l'appel du devoir.

La Fontaine fit ses débuts dans la politique, comme A.-N. Morin, sous la direction de Papineau. Lui aussi subit d'abord l'ascendant du grand tribun, et fut bien désolé quand éclatèrent les troubles de 1837-38. A l'instar de Papineau, de Morin, il réclamait les droits les plus légitimes des Canadiens français, mais, pas plus que ses deux compatriotes,

il ne voulait l'effusion du sang. Ah ! quelle souffrance pour La Fontaine de voir les Canadiens tomber sous les balles anglaises, de marcher aux lueurs de l'incendie allumé sur le sol de la patrie ! Loyal autant que le plus loyal des Anglais, il est mis en prison avec plusieurs autres Canadiens. Il sort de cette prison, et voit monter les siens sur l'échafaud. Qu'ils furent sombres ces jours-là, mes chers enfants ! La Fontaine qui avait toujours demandé un gouvernement où nous pourrions jouir de nos privilèges de sujets britanniques, La Fontaine voit revenir le *régime militaire*. Ah ! quelle souffrance ! quelle souffrance ! Et puis, les Anglais, après avoir réfléchi longuement, décident de nous imposer l'*Union* du Haut et du Bas-Canada, parce que cette Union doit, suivant leurs calculs, nous anéantir. (1) C'était une forme de gouvernement qu'on nous imposait contre toutes les règles du droit constitutionnel et de la justice la plus élémentaire. Pour vous convaincre de la vérité de ce que je vous dis, vous n'avez qu'à jeter un coup d'œil dans votre manuel d'histoire du Canada. Entre autres injustices, on proscrivait l'usage de la langue française. On avait pris toutes les mesures pour nous faire écraser par l'élément anglais. Cette *Union de 1840*, avait été poussée

(1) *Dix ans au Canada*, Antoine Gérin-Lajoie.

surtout par des marchands anglais qui y trouvaient leur profit. En 1822 ,c'étaient encore des marchands qui avaient travaillé le plus efficacement à nous perdre. Mes chers enfants, gardez-vous bien de l'amour désordonné de l'argent. Ceux qui aiment trop l'argent deviennent égoïstes et cruels. Ceci est vrai des peuples comme des individus, ne l'oubliez pas.

Le Bas-Canada et le Haut-Canada furent donc unis. Des Canadiens français intelligents prétendaient qu'on ne devait pas accepter cette forme de gouvernement; que l'accepter c'était un suicide pour notre race. La Fontaine, je vous l'ai dit, avait du génie, le génie surtout de la politique. Examinant jusque dans ses détails l'acte d'Union de 1840, il y vit toute l'injustice de nos ennemis; mais songeant à ce que les Canadiens français pourraient tirer d'un véritable gouvernement responsable, il se dit que, Dieu aidant, nous saurions bien l'emporter un jour. Et c'est à ce moment surtout que La Fontaine fut notre Napoléon. Le génie est plutôt dans la prévision que dans l'exécution.

Mais dans ce coup d'œil sur l'avenir, La Fontaine avait vu se dresser des obstacles nombreux, des obstacles capables de décourager un autre homme que lui... Il a des convictions basées sur la réflexion et l'étude, il a du caractère, il aime son

pays; qu'est-ce qui pourra l'arrêter ? Il se lance sur le champ de bataille.

On lui offre des titres de ministre : il n'acceptera ces titres que le jour où la constitution anglaise aura le même sens au Canada qu'en Angleterre, qu'au jour où nous aurons le *gouvernement responsable.* L'usage de la langue française est proscrit par l'acte d'Union de 1840; La Fontaine n'en fait pas moins son « premier discours dans la langue de ses compatriotes canadiens-français ». Sir Allan McNab appelle les Canadiens français des « étrangers ». « Quoi ! les Canadiens français étrangers sur leur terre natale ! »... s'écrie La Fontaine. « Si ce n'eût été du courage des Canadiens français en 1775 et en 1812, les Canadas feraient aujourd'hui partie de la Confédération américaine, et l'honorable député ne serait pas ici pour jouer le rôle qu'il joue. » En 1849, La Fontaine propose d'indemniser les victimes de l'insurrection (1837-38). La haine des fanatiques anglais se déchaîne en tempête. Les insurgés du Haut-Canada ont été indemnisés, mais peu importe. Le gouverneur Lord Elgin est insulté, il est assailli par une grêle d'œufs gâtés et de pierres, le parlement est incendié, la demeure de La Fontaine est assiégée, on en veut à la vie de La Fontaine. Et ces forcenés en révolte ouverte contre l'autorité de l'Angleterre, ces misérables qui ne reculent devant rien pour

assouvir leur haine brutale, ce sont les mêmes qui hier encore trouvaient cent fois mérités les châtiments terribles infligés aux quelques rebelles canadiens-français de 1837-38 ! Mais, mes chers enfants, si vous aviez vu La Fontaine durant ces jours de troubles, comme vous eussiez été fiers de votre chef ! Il est poursuivi par des assassins, il le sait, et cependant il ira jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'il ait accompli tout son devoir. Aussi, après quelques années de batailles incessantes, de luttes ardentes toujours conduites avec la plus grande habileté et la plus grande prudence, La Fontaine avait conquis à son pays le véritable *gouvernement responsable* et les droits officiels de la *langue française.* Nous devons bien d'autres choses à La Fontaine, mais il n'est pas nécessaire que vous sachiez tout cela à présent.

Vous voyez donc que nous avons raison d'être fiers de notre La Fontaine, de notre Napoléon Ier. Quand vous serez grands, vous comprendrez encore mieux ce qu'il y eut de génie dans ce champion de notre race.

En attendant que vous ayez de la barbe au menton, souvenez-vous que cet homme merveilleux ne rougissait pas de sa foi. Comme il faisait un beau signe de croix avant de s'asseoir à la table des gouverneurs protestants ! Écoutez plutôt ce

que disait Mgr Bourget en prononçant l'oraison funèbre du grand Canadien :

« En se sentant frappé du coup qui allait l'enlever, il s'est armé de ce signe de salut et a invoqué le nom de Jésus dont il est dit que quiconque invoque avec conviction ce nom béni sera sauvé. Il ne faut pas s'en étonner, car il se faisait une gloire de faire sur lui ce signe de salut, même à la table des gouverneurs, tout exprès pour qu'on sût bien qu'il tenait à passer pour catholique. C'est aussi pour cette raison qu'il lui est arrivé de se prosterner en pleine rue, devant le Saint-Sacrement que l'on portait publiquement pour la communion des malades. » (1)

Vous n'oublierez jamais ce nom-là, n'est-ce pas ?

30 mai 1918.

(1) *La Fontaine,* De Celles.

XXXVIII

Georges-Étienne Cartier

Depuis quelques semaines nous avons vu sur la cheminée du *Foyer : Union de 1840.* C'est le nom du gouvernement inventé par les Anglais comme vous le savez, pour anéantir les Canadiens français. Vous savez aussi pourquoi les Canadiens n'ont pas été anéantis... Nous vivrons, c'est entendu, et peut-être plus longtemps que les fanatiques qui veulent nous détruire. Nous possédons la Vérité, et aussi longtemps que nous conserverons intactes les traditions, la foi et la langue de nos pères, il n'y aura pas assez d'égoïsme, d'ambition, de barbarie sur la terre pour nous faire disparaître. Est-ce qu'un jour on n'a pas dit que le peuple acadien était mort et enterré ? Et cependant... Le peuple canadien et le peuple acadien professent la même foi, parlent la même langue : ils vivront tous les deux.

(1814-1873)

L'Union de 1840 n'avait donc pas donné le résultat qu'en attendaient les Anglais. Aussi bien il vint un temps où les choses allèrent très mal, surtout parce que le Haut-Canada ne trouvait plus son compte dans ce gouvernement-là. De 1862 à 1864 il y eut, je crois, cinq administrations différentes. La machine ne pouvait plus fonctionner. Vous avez déjà vu une automobile qui ne veut plus marcher ? Eh bien, à l'époque dont je vous parle, l'automobile du gouvernement ne marchait plus. Alors les hommes des différents partis politiques se demandèrent ce qu'il y avait à faire; ils eurent des conférences où fut discuté le projet d'une *Confédération* des provinces du Canada. En 1867, cette union politique et commerciale était accompli, et nous étions sous la *Confédération*, forme de gouvernement qui nous régit actuellement. Mais ce n'était plus l'union seulement de deux provinces, comme en 1840. Les provinces de Québec (Bas-Canada), Ontario (Haut-Canada), Nouvelle-Écosse et Nouveau-Brunswick firent d'abord partie de la Confédération de 1867. Plus tard, le Manitoba, en 1870; la Colombie anglaise, en 1871; l'Ile du Prince-Édouard, en 1873; l'Alberta et la Saskatchewan, en 1906, entrèrent dans la Confédération.

Vous savez donc que nous vivons actuellement sous le gouvernement de la *Confédération*, et vous

comprenez un peu, n'est-ce pas, ce que c'est que cette Confédération de plusieurs provinces qui s'unissent pour se protéger mutuellement ?

Bien... Je vous ai donné ces renseignements, afin que vous soyez plus en état d'apprécier la carrière de Sir Georges-Étienne Cartier dont je me propose de vous parler ce soir. Cartier, mes petits amis, est un de nos plus illustres compatriotes, le digne continuateur de l'œuvre de Sir Louis-Hippolyte La Fontaine. Sans Cartier, la Confédération eût été impossible. Avec quel souci il veilla à ce que les droits de tous fussent sauvegardés, en particulier ceux de ses compatriotes !

Georges-Étienne Cartier naquit le 6 septembre 1814 à Saint-Antoine, l'une de ces belles campagnes qu'arrose le paisible Richelieu. De bonne heure il entra au collège des Sulpiciens, à Montréal. Là, Georges-Étienne se mit au travail et ne manqua pas d'arriver au succès. Vous savez, n'est-ce pas, que le travail et le désir de réussir importent plus dans les études que des talents brillants. En voulez-vous une preuve ? Georges-Étienne avait un de ses frères dans sa classe; ce frère était mieux doué que lui, mais ne possédait pas l'énergie, la tenacité du futur ministre, et à cause de cela Georges-Étienne devint un

grand homme, tandis que son frère est resté dans l'obscurité. (1)

Cartier fit son entrée dans la vie publique au milieu de la tourmente politique qui précéda les événements de 1837; puis quand les *héros* s'armèrent pour la défense de nos libertés, il se trouva à Saint-Denis et à Saint-Charles au milieu des soldats canadiens-français. Cartier était alors encore bien jeune; rien d'étonnant que son impétuosité l'ait entraîné jusque là. Comme Papineau, comme La Fontaine, comme Morin, il dut pour un temps se dérober aux recherches anglaises. Plus tard, Cartier, à l'instar de bien d'autres, comprit, en face des tristes réalités que pour nous, dans ces sortes de crises, la patience inspirée par l'honneur et la foi l'emporte sur toutes les autres armes.

Mais nos chefs politiques de cette époque, mes petits amis, avaient appris à bien connaître les Anglais, et usant des procédés constitutionnels approuvés par les meilleurs légistes anglais eux-mêmes, avec quelle vaillance, avec quelle supériorité ils ont réclamé une place au soleil pour les Canadiens français !

Entré en 1849 dans la politique, Cartier ne ressembla jamais à ces tristes et dangereuses nul-

(1) *Centenaire* de Cartier, chez Beauchemin.

Voir aussi : *Cartier* par De Celles; *La Confédération canadienne*, par l'abbé Groulx.

lités qui croient que pour être bon législateur et bon gouvernant il suffit d'être député. Celui qui avait été un élève studieux au collège de Montréal, fut un modèle de travail dans la vie publique. Quinze ou seize heures de travail par jour, c'était dans ses habitudes. Aussi je vous promets que Cartier n'entreprenait jamais de discuter une question en chambre sans s'y être préparé. Et une fois préparé il ne reculait devant rien et devant personne. C'est relativement facile d'avoir de l'audace, quand à la suite de l'étude et de la réflexion on est maître de son affaire. Oui, Cartier eut de l'audace, et les Anglais reconnurent en lui bientôt leur supérieur. Et c'est à cause de cela qu'il força les plus fanatiques à baisser pavillon, à céder devant lui; c'est à cause de cela aussi qu'on vit une imposante phalange française se serrer autour de lui.

Et puis, ce qui ne contribua pas peu, j'en suis certain, à lui conquérir le respect des Anglais, au moins de ceux qui pouvaient apprécier la vraie grandeur d'âme, ce furent ses convictions religieuses étalées au grand jour. La Fontaine faisait un beau signe de croix à la table des gouverneurs anglais, Cartier, lui, disait en chambre : « Je suis catholique, et jamais cette chambre ni aucune autre Chambre, ni aucun pouvoir sur la terre, ne me feront renoncer à ma foi. Mes convictions reli-

gieuses sont inébranlables. » Quel bel exemple ! Il y a tant d'hommes, de nos jours, qui, au sortir de la maison, mettent en poche le drapeau de leurs croyances, et semblent demander pardon d'être nés catholiques !

Les Canadiens français ne devaient-ils pas avoir confiance en ce chef qui disait en 1864 : « Je ne souffrirai jamais que mes compatriotes, les Canadiens français, soient injustement traités parce qu'ils appartiennent à une race et à une religion différentes de celle du Haut-Canada. » Ah ! puissions-nous avoir toujours des chefs animés du même courage et du même patriotisme ! « Après tout, disait un Anglais, vous êtes attaché aux Canadiens français et qui sont-ils ? » — « Ce sont les descendants des Normands qui ont conquis l'Angleterre, » riposta Cartier.

Voulez-vous un autre exemple du sentiment de sa dignité devant les Anglais ? En 1868, le gouvernement impérial accordait des décorations à Cartier et à J.-A. Macdonald, mais celle de Macdonald était supérieure à celle de Cartier. Savez-vous ce que fit Cartier ? Il refusa sa décoration, et cela parce qu'il ne voulait pas qu'il fût dit qu'un Canadien français ne valait pas un Anglais, qu'on pouvait placer la province de Québec au second rang. Et la conséquence ?... La conséquence fut que Cartier reçut à la fin une décoration supé-

rieure à celle de Macdonald. Est-ce que ce trait-là ne vous fait pas plaisir ?

Avec un homme comme celui-là pour protéger nos droits dans l'organisation de la Confédération, il y avait raison d'être tranquille pour les Canadiens français. Cependant, mes chers enfants, il faut bien que vous sachiez aujourd'hui que la Confédération n'a pas donné aux nôtres ce qu'elle leur promettait... Cartier, voyez-vous, était trop honnête pour prévoir tous les crimes dont peuvent se rendre coupables certains hommes qui se font gloire de déchirer les traités et d'ignorer la justice la plus élémentaire... Elle est si vraie cette parole : « Tant valent les hommes, tant valent les constitutions. » Depuis l'an de grâce 1867 il y a eu chez nous de prétendus défenseurs de la civilisation plus dangereux que les anciens Iroquois.

Mais je vois que l'aiguille de l'horloge court vers l'heure du sommeil. Pourtant il me resterait encore à vous dire bien des choses. Cartier s'est occupé de tout ce qui pouvait être profitable à la patrie, voyez-vous. Il le voulait si grand son cher Canada ! C'est lui qui disait dès 1835 : « Avant tout soyons Canadiens. »

Avez-vous déjà entendu chanter cette chanson composée par Cartier lui-même :

Souvent de la Grande Bretagne
On vante et les mœurs et les lois;
Par leurs vins, la France et l'Espagne
A nos éloges ont des droits.
Admirez le ciel d'Italie,
Louez l'Europe, c'est fort bien;
Moi, je préfère ma patrie :
Avant tout je suis Canadien.

Un jour, on disait à Cartier : « M..... est mort..... libre penseur. » — « Allons, répondit notre grand Canadien, il se trompait : un Canadien français doit être catholique. »

Catholique et Canadien toujours, Cartier mourut le 20 mai 1873, en bon chrétien.

Bonsoir, mes petits amis !

6 juin 1918.

XXXIX

Nos Zouaves pontificaux

Non, vous n'avez pas oublié le combat du Long-Saut, non plus que la bataille de Châteauguay. Des petits Canadiens français qui savent un peu ce que nous sommes ne peuvent pas manquer de mémoire à ce point-là. Elles sont si belles les pages qui parlent de Dollard et de ses seize compagnons, de Salaberry et de ses trois cents braves Canadiens !

Ce soir, mes petits amis, je viens mettre devant vos yeux une autre belle page, une page héroïque. Mais je vous entends... « Est-ce que toutes les pages de notre histoire ne sont pas belles ? » Vous avez raison, vous là-bas, de faire cette question : elles sont toutes belles, en effet, les pages de notre histoire. Cependant comme il y a dans le ciel des étoiles plus brillantes que leurs voisines, il y a de même dans l'histoire de la patrie canadienne-française des pages plus belles les unes que les autres. Vous me comprenez ?

Bien ! Laissez-moi commencer, autrement je ne pourrais pas finir.

Cette page que j'étale devant vous, ce soir, elle a pour titre « Nos Zouaves ». Tout le monde voit bien, n'est-ce pas ?

Ah ! Ah ! Encore plusieurs qui ont des choses à se dire à l'oreille... Je devine : vous prétendez avoir déjà vu des zouaves ? Ce sont peut-être des zouaves que vous avez vus, des zouaves qui aimeraient bien à se battre et à mourir pour le Pape, mais qui n'ont jamais été à Rome. Il y a d'autres zouaves, plus vieux que les vôtres, et qui sont allés à Rome pour défendre le Pape Pie IX. Vous comprenez qu'il n'en reste pas un grand nombre de ces derniers. Ça fait longtemps, voyez-vous, que les Canadiens sont allés défendre Pie IX. Ça fait cinquante ans. Ainsi ceux qui restent de ceux-là ne sont pas des jeunes gens, je vous assure.

Je vais vous dire pourquoi il a fallu aller défendre Pie IX. Imaginez-vous qu'un jour des ambitieux, des méchants décidèrent d'enlever au Pape ses possessions. Ils espéraient par là détruire son influence; et puis ils voulaient s'enrichir. L'amour des richesses, le désir de dominer ont fait bien du mal dans le monde ! Mais on avait peut-être compté sans la belle vaillance des vrais enfants de l'Église. Oui, les enfants de l'Église, les « soldats du Pape » se levèrent et coururent à la défense de leur Père. Le 18 septembre 1860, Lamoricière se trouvait avec ses braves zouaves pontificaux sur le chemin des brigands et des usurpateurs; la bataille s'engagea à Castelfidardo. La vaillance fut écrasée par le nombre, le droit par la force.

Lamoricière fut vaincu. Mais Castelfidardo, mes petits amis, ça veut dire la jeunesse catholique, brave, magnifique dans la bravoure, ça veut dire le champ de bataille couvert du sang le plus pur de la France, de la Belgique, de l'Autriche et de l'Allemagne. Oh ! qu'ils étaient beaux ces jeunes gens tombés pour le Pape ! Qu'ils étaient beaux jusque dans la mort !

Oui, ils étaient beaux. Aussi bien quand le nom de Castelfidardo eut retenti dans nos églises et à nos foyers, quand les derniers malheurs du Saint-Père furent connus chez nous, le peuple canadien protesta vivement contre les violences de l'ambition et de l'orgueil; puis quelques années plus tard, au lendemain de la victoire de Mentana (1867), ce fut un cri, un beau cri parti du cœur de notre jeunesse : « Nous irons, Dieu le veut ! » Le cri des Croisés de la Terre-Sainte venait d'éclater sur les bords du Saint-Laurent. Est-ce que d'ailleurs deux des nôtres n'avaient pas versé leur sang déjà à Mentana ? Et cette gloire d'avoir versé son sang pour le Pape, en fallait-il davantage pour rendre jalouse toute la vaillante jeunesse de chez nous ?

Alfred La Rocque et Hugh Murray étaient tombés les premiers, tous voulaient les imiter.

Durant qu'on organise un premier détachement Prendergast, Désilets et Hainault, de peur de man-

quer une belle occasion de mourir pour le Pape, volent tous trois vers Rome. Oh ! les heureux jours où les nôtres pouvaient dire en partant : « Nous allons combattre pour le Pape ! » Ils sentaient sur leurs épaules et dans leurs âmes autre chose que les chaînes d'un devoir impérieux; ils s'en allaient avec enthousiasme, avec amour combattre pour la mère-patrie par excellence, pour la cause de Rome, qui est celle du monde et de la religion.

Comme Dollard et ses compagnons ils se préparent dans la prière et le recueillement, nos zouaves pontificaux; leur drapeau dit bien ce qu'ils sont, car il porte dans ses plis cette devise sortie du cœur d'un zouave avec son sang : « *Aime Dieu et va ton chemin.* » Ils partent en souriant une dernière fois à leurs sœurs, à leurs mères qui pleurent; ils traversent les villes américaines, les villes du vieux monde beaux comme des héros d'épopée, mais simples toujours dans leur beauté. Longtemps après leur passage l'on croit entendre encore les cris inoubliables de *Vive Pie IX ! Vive la France ! Vive le Canada !* Les poètes, les journalistes disent leur gloire. Le grand Veuillot écrit : « Il suffit de les voir pour reconnaître des gens de bien qui font une œuvre de bien. » Et Victor de Laprade chante :

De nos jeunes croisés vous êtes deux fois frères,
Marchez aux mêmes cris et dans les mêmes rangs,
Faisant dire comme eux par vos œuvres guerrières :
Quand Dieu frappe un grand coup, c'est par
[la main des Francs.

« Aux États-Unis, est-ce qu'on n'a pas fait de compliments à nos zouaves ? » dit la petite Annette, là-bas. Cette question me plaît. Il y a de la bonne curiosité là-dedans. Oh ! oui, ils en ont reçu beaucoup, dans les villes américaines, des compliments, ma petite amie, nos zouaves. Mais savez-vous ce qui me fait le plus de plaisir en tout cela ? Je vais vous le dire. Écoutez : A Springfield, un Américain respectable par sa mise et ses manières s'approcha d'un zouave et lui demanda ce qu'il était et où il allait.

— Je suis du Canada, répondit le zouave, et je m'en vais à Rome, avec cent trente-cinq autres de mes compatriotes, m'enrôler sous les étendards du Saint-Père.

— Sans doute, répondit l'Américain, la prime d'engagement doit être fort élevée pour vous déterminer ainsi à tout quitter pour faire un si long voyage. Quelle est votre solde ?

— Nous allons à Rome, répond le zouave, à nos propres frais; nous ne touchons aucune prime d'engagement; nous apportons même au Saint-

Père de quoi subvenir à toutes nos dépenses. Nous allons combattre pour l'ordre et le salut du monde chrétien; qu'avons-nous besoin de prime et de solde ?

— Braves jeunes gens, que Dieu vous bénisse, reprit l'Américain, les yeux tout mouillés de larmes. (1)

Pauvre Américain, il apprit alors ce que c'est qu'un soldat canadien. Le soldat canadien possède une âme éprise d'idéal, et quand il se bat pour sa patrie ou pour sa religion, il est capable de tous les héroïsmes; peu lui importent ensuite l'or et les honneurs.

Mais j'allais oublier le petit incident de Marseille, en France. Imaginez-vous, mes enfants, qu'un Italien, ennemi de la cause pontificale, se trouvant à Marseille au moment du passage de nos zouaves, osa insulter leur drapeau. L'insulte lui coûta cher. Le commandant Taillefer, avocat de Montréal et de taille extraordinaire, connaissait ses droits et possédait tout ce qu'il fallait pour les faire respecter. Il vous empoigna l'Italien par le collet, le souleva comme un vulgaire gibier et l'agenouilla simplement devant le drapeau des zouaves... Les témoins de cette scène comprirent bien que les soldats canadiens seraient de solides défenseurs

(1) *Le Canada et les zouaves pontificaux*, par E. Lef. de Bellefeuille, p. 143.

du Pape, et Taillefer passa pour un homme terrible, surtout auprès de la canaille.

Enfin nos zouaves arrivèrent à Rome. Je vous assure qu'ils furent bien reçus et que les gens les trouvèrent de leur goût. Le Saint-Père en les voyant s'écria : « *Le Canada est une terre privilégiée.* » Le lieutenant-colonel de Charette répéta à plusieurs reprises : « *Ce sont de beaux hommes.* » Le cardinal Antonelli disait un jour à un évêque canadien auquel il donnait une audience : « *Vous savez, Monseigneur, que ce qu'il y a de mieux dans l'armée du Saint-Père c'est le régiment des zouaves, et dans le régiment des zouaves, les meilleurs sont les Canadiens.* » (1) Pie IX les reçut comme un père reçoit ses enfants, avec toute la familiarité, toute la tendresse possible. Aussi, après avoir vu le Pape, les Canadiens s'écriaient : « Qu'ils viennent maintenant les garibaldiens ! » Les garibaldiens, c'étaient les ennemis du Pape, des brigands.

Etes-vous contents de ce que je viens de vous dire ? Ça fait plaisir, n'est-ce pas, d'entendre louer les nôtres, et ça encourage dans le bien ?

(1) *Les zouaves pontificaux nicolétains*, par Mgr Gérin : chapitre de *l'Histoire du collège de Nicolet*, par Mgr Douville.

Voir aussi : la *Revue canadienne* de 1870, p. 289; *Nos croisés*, par l'abbé Moreau; *Nos zouaves*, par l'abbé Groulx, dans l'*Action française* de mars 1918.

Ah ! nos zouaves, ils furent vraiment admirables dans leur dévouement, dans leur esprit de sacrifice. Vous savez que nous avons fourni quatre détachements de zouaves. Ce n'était pas une bien grosse armée, mais elle comptait, parce que nos soldats soupiraient après l'honneur de mourir pour le Saint-Père. Et les fatigues, les jeûnes forcés, la mort elle-même n'étaient rien pour nos gens; ils voulaient avant tout le triomphe de l'Église. Que de lettres touchantes, que de traits édifiants dans cette histoire des Croisés du XIXe siècle ! Savez-vous, mes enfants, quel fut le plus grand sacrifice imposé à nos zouaves durant les deux années qu'ils passèrent à Rome ? Ce fut de ne pouvoir mourir en défendant le Pape. Avec quel bonheur ils seraient tous tombés les uns après les autres pour le Saint-Père ! Comme l'ennemi eût lutté longtemps avant de les vaincre ces dignes frères de Dollard des Ormeaux et de tous les braves de chez nous !... En 1870, Rome est assiégée par les Piémontais. C'est le feu de la bataille, c'est peut-être l'heure du dévouement suprême. Qu'ils sont splendides alors nos zouaves !... Mais le Saint-Père se rend compte que ses enfants vont mourir inutilement; il envoie l'ordre de cesser le combat... Quelle épreuve pour nos zouaves ! « L'ordre venait du Saint-Père, disait l'un d'eux, il n'y avait pas à murmurer. Il est vrai que la

mort nous eût paru plus douce que la reddition de nos armes, mais nous devions boire notre calice; nous l'acceptâmes avec le plus de résignation possible. »

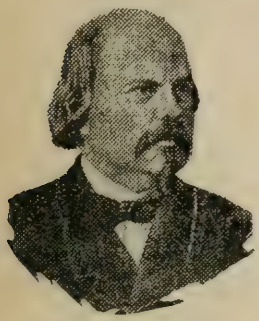
Croyez-vous, mes petits amis et mes petites amies, qu'on peut avoir du cœur et de la tête sans aimer l'Église et la Patrie canadienne-française ? Ah ! qu'elle est belle, qu'elle est grande notre race ! Qu'il est beau, qu'il est grand le Vicaire de Jésus-Christ !

13 juin 1918.

XL

Littérature canadienne

Debout, mes chers enfants, et disons ensemble : « O Canada, terre de nos aïeux, nous t'aimons bien fort ! En ces jours de malheur et de deuil, tu souffres, mais nous souffrons avec toi. Ah ! quand nous serons grands, oui, nous porterons vaillamment ton drapeau, le drapeau de la patrie. Gare alors aux mécréants qui oseront insulter à la mémoire de nos missionnaires, de nos soldats, de nos fondateurs, à la mémoire de nos mères venues de France; gare aux mécréants qui s'attaqueront à nos institutions, à notre langue, à notre foi ! Nous voulons être avant tout *Catholiques et Canadiens* toujours ! »



Octave Crémazie
(1822-1879)

Très bien ! Je suis content de vous. Et pour vous prouver que je suis content de vous, je vous laisse à décider de quel sujet je vais vous entretenir ce soir. Cinq minutes pour vous consulter... Ça fait cinq minutes... Des écrivains patriotes ? Vous voulez que je vous parle de nos écrivains

patriotes ? Ah ! c'est qu'ils sont nombreux. Vous comprenez qu'il est bien difficile de tenir une plume canadienne-française sans chanter au moins un peu la Patrie. Aussi bien je ne ferai passer devant vous que quelques silhouettes, et très rapidement.

Qui faire passer d'abord ?... Écoutez cette histoire. Il y avait à Québec, vers 1825, un jeune Canadien qui commençait sa cléricature chez le notaire Archibald Campbell. C'était un garçon de grands talents qui n'avait pas fait d'études classiques, à cause de sa pauvreté. Il ne possédait pas les richesses de la terre, mais il avait le cœur bien placé, et il aimait son pays. Le bureau de M. Campbell était fréquenté par des jeunes clercs anglais qui ne perdaient pas l'occasion d'humilier le jeune clerc canadien-français, en méprisant sa race, en le traitant de fils de vaincu. Ils lui disaient du haut de leur grandeur que le peuple canadien-français était un peuple sans histoire. « Eh bien », répondit un jour notre compatriote, « notre histoire, je vais la raconter ! Et vous verrez comment

F.-X. Garneau
(1809-1866)

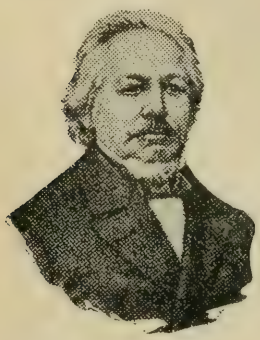
nos ancêtres ont été des vaincus; et si une pareille défaite n'est pas aussi glorieuse qu'une victoire ! »

Elle est belle cette réponse. Savez-vous qui la donna ? Ce fut le grand historien national *F.-X. Garneau.* Ah ! il fallut travailler beaucoup et longtemps pour remplir cette promesse; mais un jour les Canadiens français purent mettre sous les yeux des Anglais capables de lire et de comprendre, la preuve irréfutable que nous avons une histoire, une belle histoire.

L'abbé Ferland
(1805-1865)

Un nom inséparable de celui de Garneau est celui de Ferland. Quel charmant homme que cet abbé *Ferland !* Si vous aviez vécu de son temps il vous en aurait conté des choses intéressantes au sujet de notre histoire du Canada ! Il la connaissait si bien notre histoire ! Mais si vous aviez vécu dans ce temps-là je n'aurais pas le plaisir de causer avec vous aujourd'hui... Ne regrettons rien. N'empêche que nous avons deux beaux volumes d'histoire du Canada dus à la plume de l'abbé Ferland. Et c'est simple, c'est intéressant. Dites bien à vos petites sœurs, puis souvenez-vous-

en, que c'est d'un bout plus intéressant que des romans... Vous ne lisez pas de romans, n'est-ce pas? Défiez-vous même, mes petits amis, de la plupart de ces prétendus bons feuilletons publiés dans les journaux.



ETIENNE PARENT
(1801-1874)

Mais en parlant des journaux, ça me rappelle un grand nom de chez nous. Au moment où Papineau, La Fontaine et Morin bataillaient en faveur de nos droits, *Étienne Parent* s'était, lui aussi, placé au premier rang de nos défenseurs avec sa plume de journaliste dont il avait fait une arme puissante. Patriote jusqu'au fond de l'âme et cependant modéré toujours, ne réclamant pour nous que ce qui nous était garanti par la constitution anglaise et les traités, il n'en fut pas moins mis en prison pendant l'hiver de 1837-38, avec d'autres Canadiens français. Comme vous le voyez, les Anglais se sont toujours montrés bien généreux à l'égard de nos pères...

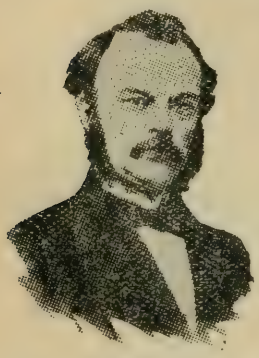
Il y a un instant, je vous mettais en garde contre les romans, et je ne retire rien de ce que je vous

ai dit. Les romans, mes enfants, le plus souvent tournent la tête et gâtent le cœur. Pourtant il en est quelques-uns que vous pouvez lire avec profit. Parmi les romans canadiens, qui ne sont pas nombreux, je mettrais volontiers entre vos mains les *Anciens Canadiens*, de *M. de Gaspé*, et *Jean Rivard*, de *Gérin-Lajoie*. Imaginez-vous que M. de Gaspé avait soixante-quatorze ans quand il écrivit son roman. Dans ce roman-là il y a de la fantaisie et de l'histoire du Canada, mais la fantaisie n'est qu'une peinture des mœurs de chez nous à l'époque de la conquête du pays par les Anglais. *Jean Rivard* a été écrit pour faire aimer la terre, et vraiment Gérin-Lajoie n'a pas manqué son but. Après avoir lu ces pages si calmes, si reposantes, il est impossible, quand on a du cœur et une tête sur les épaules, de ne pas se sentir attiré vers la vie des champs, puis de ne pas se sentir attaché davantage à la petite patrie. Le même Antoine Gérin-Lajoie composa, dès son temps de collège, la chanson *Un Canadien errant*, que votre mère a chantée bien des fois près de votre berceau, et que

De Gaspé
(1786-1871)

nos chers soldats chantent aussi là-bas en songeant à la patrie absente.

Et ce chant de l'exil fait passer dans mes souvenirs une figure bien chère à tous les Canadiens français, la figure, mes enfants, de notre poète *Octave Crémazie,* mort loin de son pays. Vous avez déjà chanté « O Carillon... » Vous connaissez peut-être « Le vieux soldat canadien » une autre pièce de Crémazie. Le vieux soldat souffre sous ses nouveaux maîtres, et il espère toujours que les Français reviendront. Le soir, appuyé sur son fils, il se rend aux remparts de la vieille cité de Champlain et, scrutant l'horizon, il répète tristement : « Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ? » En relisant cette pièce de Crémazie, mes chers enfants, il me semble voir les vieillards de demain assis près des remparts ou sur le bord des routes silencieuses ; comme le « vieux soldat », ils souffrent, mais espèrent toujours voir revenir les chers petits conscrits de la grande guerre.



Antoine-Gérin Lajoie
(1824-1882)

Aimez bien Crémazie, mes petits amis : il a tant aimé notre patrie et il a tant souffert !

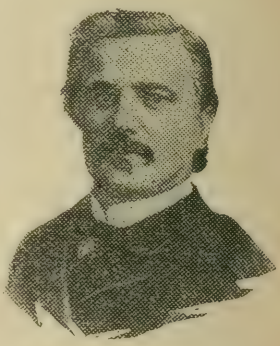
Elle est assez longue la liste de nos poètes patriotes. Parmi les disparus je crois bien que le plus célèbre est *M. Fréchette*, dont je vous ai déjà cité quelques vers. Les vers que je vous ai cités au sujet de la bataille de Châteauguay sont tirés, si j'ai bonne souvenance, de la « Légende d'un Peuple ». Dans ce recueil vous trouverez les plus belles pages de notre histoire mises en vers. M. Fréchette est un poète remarquable dont les Canadiens doivent se montrer fiers. Parce qu'il fut versé plus que d'autres dans l'art de faire des vers, l'histoire se souviendra peut-être plus longtemps de lui que de l'auteur du « Vieux soldat. »

Ah ! je pourrais vous faire faire connaissance avec bien des poètes de chez nous; mais j'ai promis d'être court, et je veux laisser les vivants en paix.

Qui parle là-bas de l'*abbé Casgrain?*... Ce n'était pas un poète l'abbé Casgrain. Non. Il n'en a pas moins rendu de grands services à l'histoire de notre pays, et je suis bien heureux qu'on me l'ait signalé. Nos frères acadiens, pour leur part, lui doivent beaucoup... Chère Acadie ! Elle a beaucoup souffert ! Et l'abbé Casgrain nous a fait aimer davantage cette glorieuse martyre. Il nous a fait aimer aussi la patrie canadienne-française avec ses légendes, ses pionniers, ses

missionnaires, ses soldats, ses écrivains, ses artistes. Saluez ce nom-là avec respect et reconnaissance.

Savez-vous que je regrette presque d'avoir commencé cette course à travers nos gloires. Je me vois dans l'obligation de laisser de côté de grands noms, parce qu'il est tard. L'autre jour, l'un d'entre vous me faisait une réflexion qui m'a plu. « Moi, disait-il, il n'y a rien que je trouve beau comme un orateur et un soldat. » En effet, ces hommes-là occupent une place à part dans les destinées d'une nation, et ils ont tout ce qu'il faut pour exciter l'enthousiasme des âmes généreuses. Aussi volontiers, ce soir, je terminerai ma petite causerie en vous donnant deux noms d'orateurs célèbres de chez nous: *Chauveau* et *Chapleau*. Il y a déjà longtemps que le premier est disparu, mais certaines pages oratoires restées de lui sont encore lues dans les classes; elles aideront toujours à conserver la mémoire de ce Canadien qui fut vraiment orateur et l'un des hommes les plus ins-



Jos.-Adolphe Chapleau
(1840-1898)

truits de son temps. Chapleau, mes petits amis, est venu après Chauveau, et il a laissé une réputation d'orateur comparable à celle de Louis-Joseph Papineau. Mais son éloquence était plus douce, plus harmonieuse que celle du tribun des temps héroïques. Comme dirait votre père ou votre grand-père, « c'était une musique qui pouvait vous tenir des heures enchaîné ».

Si je ne cite que ces noms, ça ne veut pas dire que nous comptions seulement deux orateurs. Oh ! non. Mais je crois bien, par exemple, que là sont les plus célèbres, avec Papineau, parmi nos disparus.

Au surplus, je mets de côté, dans ce concours, nos orateurs de la chaire : nos évêques, nos prêtres. Nous avons eu des orateurs remarquables dans notre clergé, vous ne l'ignorez pas. Vous n'ignorez pas non plus que l'éloquence de la chaire c'est la guerre à l'erreur, aux passions mauvaises sous toutes leurs formes. Le prêtre est donc le soldat du Christ. En admirant l'orateur et le soldat, n'oubliez jamais le prêtre. Mais je vous reparlerai peut-être de notre clergé, si vous continuez votre assiduité au *Foyer* pendant les vacances.

Admirez, aimez bien ceux qui ont apporté leur part de gloire à la Patrie, mes enfants; que votre ambition soit de les imiter. Bonsoir !

20 juin 1918.

Voir: *Biographies canadiennes*, Casgrain; *Manuel d'histoire de la litt. canadienne-française*, l'abbé C. Roy.

XLI

Évêques canadiens

La semaine dernière vous avez vu passer dans notre *cinéma* quelques-uns de nos historiens, de nos poètes, de nos romanciers et de nos orateurs. Cette semaine, sans déranger nos appareils, nous allons simplement faire passer sur la « toile » des évêques de chez nous. Ils ne passeront pas tous, ce serait trop long; vous ne les verrez pas longtemps, non plus, pour que nous puissions en voir un plus grand nombre.

Vous souvenez-vous de ce grand évêque qui resta toute une veillée avec vous, il y a quelques mois, je crois?... Qui se souvient de Mgr Plessis? Allons! Y a-t il longtemps qu'il est mort?... Je suis content de vos réponses.

Je vous ai dit, il me semble, que Mgr Plessis avait obtenu la permission de diviser son immense diocèse. Connaissez-vous le nom de l'évêque choisi et envoyé par Mgr Plessis à la Rivière-Rouge?... Vous ne le savez pas. Regardez bien sur l'écran ou la « toile » de notre cinéma : Ah! notre toile n'est pas assez longue. Vous ne voyez pas la tête du premier évêque de la Rivière-Rouge. Aussi, je dois vous dire, mes chers enfants, que Mgr Provencher mesurait six pieds et quatre pouces de

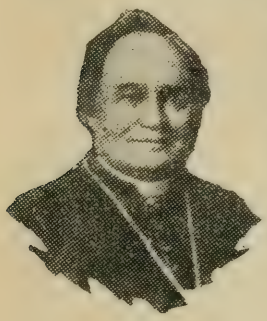
hauteur. Vous comprenez pourquoi l'écran ne suffit pas. Mais ce colosse ne faisait pas peur aux enfants, allez ! Il était si bon pour tout le monde.

Mgr Provencher fut sacré évêque, aux Trois-Rivières, le 12 mai 1822. Missionnaire à la Rivière-Rouge depuis 1818, il retourna au milieu de ses ouailles avec le titre d'évêque de Juliopolis. » Vous comprenez que ce fut une grande affaire que l'arrivée d'un évêque au Nord-Ouest. La très grande partie de ces gens-là n'avait jamais vu, ni de près, ni de loin, un évêque. Comme ces gens-là étaient heureux.

Mgr Provencher
(1787-1853)

Mes chers enfants, l'évêque de la Rivière-Rouge n'avait pour cathédrale qu'une petite chapelle préparée par lui-même en 1818. Et puis, vous vous imaginez bien que le tramway électrique ne passait pas devant sa porte. L'évêque missionnaire charroyait son bois; on le voyait derrière sa charge, marchant tranquillement, son chapelet à la main. Il travaillait, il priait, il catéchisait, faisait de longues et pénibles courses à travers son interminable diocèse.

Ces courses apostoliques, elles étaient parfois terriblement difficiles. Écoutez celui qui fut le second évêque de la Rivière-Rouge et connut les rudes labeurs des temps héroïques de Mgr Provencher : « Je n'avais pas l'idée que des hommes pussent s'aventurer dans de pareils chemins », écrit Mgr Taché après un voyage par le *chemin du Bois*. . « Jamais grandeur ne fut plus embourbée que la mienne pendant les vingt-trois jours qu'il me fallut mettre pour arriver à Pembina. Tous les jours, et bien des fois par jour, nous étions dans la boue jusqu'aux genoux, et dans l'eau jusqu'à la ceinture. »



Monseigneur Taché
(1823-1894)

Mgr Taché fut d'abord le coadjuteur de Mgr Provencher avant d'être son successeur. Arrivé tout jeune Frère Oblat, il n'avait pas inspiré tout de suite une grande confiance. En le voyant, Mgr Provencher ne put s'empêcher de dire : « On m'envoie des enfants; ce sont des hommes qu'il me faut. » Mais à l'œuvre on connaît l'ouvrier. Quelque temps après, le bon évêque écrivait : « Des Taché et des Laflèche, vous pouvez m'en envoyer sans crainte. » En effet, ces

jeunes missionnaires, dont l'un devint l'évêque de Saint-Boniface, et l'autre l'évêque des Trois-Rivières, n'étaient certainement pas les premiers venus.

C'est en 1853 que mourut Mgr Provencher. Ah ! cet évêque comme il était bon, comme il était humble, comme il aimait les âmes !

Monseigneur LAFLÈCHE
(1818-1898)

Son successeur ne manquait pas des qualités nécessaires à la continuation d'une telle œuvre. Il n'avait que vingt-sept ans quand il fut fait évêque, mais la vertu, la science, l'expérience des missions l'avaient bien préparé à ses sublimes fonctions. Savez-vous comment on appelait, chez les sauvages, le P. Taché et son compagnon M. Laflèche ? On les appelait « les hommes de la prière ». Comme Mgr Provencher, les jeunes missionnaires comprenaient bien que sans la prière c'est en vain que l'on travaille. Combien de fois, mes petits amis, n'ai-je pas rencontré Mgr Laflèche, le vieil évêque des Trois-Rivières, égrenant son chapelet dans les rues de sa ville épiscopale ! Je crois bien

qu'il n'allait jamais à la promenade sans avoir son chapelet à la main. Le plus grand orateur de son temps, qui nous dira toute l'éloquence qui lui venait de la prière ?

Cependant, après avoir prié longtemps, avoir catéchisé, le P. Taché et M. Laflèche trouvaient des loisirs pour étudier, pour cultiver la terre, pour faire la cuisine, confectionner des meubles, construire des bâtiments. Il fallait être capable de tout dans ces missions lointaines. Mgr Laflèche passa douze ans au milieu des sauvages; Mgr Taché, comme vous le savez, mourut évêque de Saint-Boniface.

Ces deux grandes âmes furent deux âmes sœurs, et elles cherchèrent toujours ensemble la plus grande gloire de Dieu. Dans une longue vie d'évêque, mes chers enfants, il y a des épreuves bien lourdes parfois. Mgr Taché et Mgr Laflèche les connurent ces épreuves, et ils en partagèrent les douleurs, comme ils avaient partagé les souffrances de leurs jeunes années de missionnaires.

En 1890, les écoles catholiques étaient abolies, et les droits du français supprimé au Manitoba; en 1894, les spoliateurs de 1890 décrétaient la spoliation et la confiscation de toutes les propriétés acquises par les catholiques manitobains pour des fins scolaires. En fallait-il davantage pour faire saigner le cœur du grand évêque et du grand patriote

que fut Mgr Taché ? Écoutez, mes petits amis, un évêque qui souffre beaucoup : « Nous pouvons dire en toute sincérité que ce malheur torture notre âme et notre cœur plus que tout ce que nous avons éprouvé de pénible dans notre vie ... » Le pauvre évêque écrasé sous le poids de la croix tomba malade. Mgr Laflèche, de son côté, écrivait, parlait avec sa plus merveilleuse éloquence, pour réclamer les droits de la minorité persécutée. Vous comprenez que cette cause leur était bien chère à ces deux vieux missionnaires. Ah ! que l'injustice peut aller loin parfois ! Malheur aux peuples injustes, aux peuples persécuteurs du Droit et de la Vérité ! C'est sur la terre que sont punis les peuples coupables.

Et les deux champions eurent à supporter encore bien d'autres souffrances, je vous assure. Les vaillants soldats ne craignent pas le champ de bataille quand ils croient la justice menacée, mais ils reviennent souvent avec des blessures mortelles. Ce sont ces blessures, mes enfants, qui couchèrent dans la tombe le vaillant soldat du Christ, Mgr Taché. Voulez-vous savoir pour qui furent ses dernières pensées ? Écoutez le texte de son dernier sermon : « *Laissez venir à moi les petits enfants.* » Ses dernières pensées furent donc pour les enfants comme vous. Il mourut le 22 juin 1894. Quatre ans plus tard, son ami Mgr

Laflèche s'en allait vers Dieu à son tour, et disait à une sauvagesse du Manitoba résidant aux Trois-Rivières, qu'il n'avait jamais cessé d'aimer les chers enfants du Nord-Ouest. Ces deux grands évêques ont beaucoup aimé les enfants. Si vous aviez entendu les belles choses, toutes simples, qu'ils disaient aux enfants !

L'âme des enfants, ce fut aussi la grande préoccupation du successeur de Mgr Taché. Allons ! Quel est le nom du successeur de Mgr Taché ? Quel est l'évêque qu'on appelle encore le « grand blessé de l'Ouest » ? Ah ! vous l'avez reconnu. oui, c'est Mgr Langevin. Lui aussi, je vous assure, il a beaucoup souffert pour la cause des enfants, et je crois bien qu'il est mort épuisé par ses blessures. Un jour on alla jusqu'à vouloir arracher aux murs des écoles le crucifix, l'image du Christ Rédempteur. « Venez le prendre ! » s'écria le champion du Christ, le grand évêque. Et le Christ resta là pour veiller sur les enfants et les bénir.

Et la patrie canadienne-française mes enfants, comme il voulait que nous en soyons fiers ! Un jour, le grand archevêque interpelle un enfant d'école, un enfant de votre âge.

De quelle nationalité es-tu mon enfant ?

— Canadien-français, répond le petit garçon, timide, en se levant.

— Non, pas comme cela, reprend l'archevêque, de cette voix qui fit courir sur tant d'auditoires le frisson de la grande éloquence. Droit, la main au front, dis maintenant : Canadien-français ! Mon enfant, quand on appartient à la première race du monde, on doit en être fier !

Vous n'oublierez jamais, n'est-ce pas, cette leçon d'un grand évêque et d'un grand patriote ?

Il y a déjà longtemps que nous parlons de nos évêques missionnaires. Il me resterait pourtant encore d'autres silhouettes à faire passer sur l'écran du cinéma. Ce ne sont pas des silhouettes de missionnaires, mais elles n'en sont pas moins intéressantes.

Votre grand'mère a-t-elle déjà parlé devant vous de Mgr Bourget, l'ancien évêque de Montréal ? C'est le 8 juin 1885 que mourut Mgr Bourget. Ce nom d'évêque, mes chers enfants, vient se placer naturellement avec celui de Mgr Provencher, de Mgr Taché, de Mgr Laflèche. Le Canada n'a pas connu d'apôtres plus dévoués à la cause du Christ et de son Église que ces quatre saints évêques qui furent des frères d'armes et des amis.

Mgr Bourget a été l'homme de toutes les bonnes œuvres : fondateur de communautés religieuses, protecteur des vieillards délaissés, des orphelins, refuge des pécheurs, consolateur des

affligés, secours des pestiférés, champion des droits sacrés de l'Église; il a combattu toujours et partout le bon combat, en proie bien souvent à d'indicibles souffrances. Ah ! vous ne savez pas, vous, mes chers enfants, ce qu'un cœur noble et sensible peut souffrir au cours d'une longue vie !... N'oubliez pas que Mgr Bourget fut l'un des plus vaillants défenseurs des écoles catholiques, par conséquent des enfants de votre âge.

(1799-1885)

Encore une silhouette sur l'écran de notre cinéma, et ce sera tout pour ce soir. Voyez-vous cette figure grave, ce maintien distingué ? C'est bien le fidèle portrait du premier cardinal canadien, de son Éminence le cardinal Taschereau, archevêque de Québec.

Mgr Taschereau finit ses études classiques à l'âge de seize ans. Ça veut dire qu'il avait beaucoup de talent, et que le bon Dieu voulait le faire aller rapidement dans la carrière extraordinaire qu'il devait parcourir.

Comme Mgr Bourget, comme beaucoup d'autres prêtres, Mgr Taschereau, dès ses premières années sacerdotales, ne craignit pas de s'approcher

des pestiférés de 1847, et de leur prodiguer ses soins les plus assidus et les plus tendres. Ce ministère qui faillit le conduire au tombeau, ne fut qu'un incident dans sa longue et laborieuse vie de prêtre et d'évêque. Professeur, directeur, supérieur au Séminaire de Québec, il fut l'un de ces éducateurs dont le dévouement, la science, l'esprit d'apostolat laissent un souvenir ineffaçable dans un collège. Archevêque, cardinal, rien n'échappa à sa sollicitude pastorale. Il ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer au bonheur éternel et temporel de ses ouailles. A l'instar de Mgr Laflèche, de nos évêques en général, après avoir donné les enseigne ments de l'Église, il prêchait la nécessité de la colonisation, de l'agriculture. Notre premier cardinal fut un grand cardinal et un grand Canadien.

Le Cardinal TASCHEREAU
(1820-1898)

Il faudra pourtant parler encore de notre clergé. Il a fait tant de choses !

27 juin 1918.

XLII

Monseigneur Grandin — L'Église chez nous

L'un d'entre vous me demandait hier pourquoi je n'ai pas dit quelque chose de Mgr Grandin, évêque missionnaire de Saint-Albert. Il m'a même assuré que sa maman lit souvent dans la famille, le soir, des pages de la vie de *Mgr Grandin.* Tant mieux, lui ai-je répondu : ça doit être *Mgr Grandin,* par le P. Jonquet, que vous avez à la maison. Si je n'ai rien dit, la semaine dernière de Mgr Grandin, c'est que j'avais décidé de ne faire passer sur « l'écran », ce soir-là, que des figures canadiennes-françaises. Mgr Grandin, vous ne le saviez pas, est né en France. Remarquez bien que cela n'est pas par mépris pour les Français de France, oh ! non; mais c'est simplement pour finir plus tôt mes causeries. Vouloir faire passer devant vous tous les dignes successeurs des Jogues, des Buteux, des Brébeuf, des Laval serait vous condamner à venir m'entendre encore bien longtemps. Les Français, mes petits amis, sont des grands missionnaires. Savez-vous que les cinq-sixièmes des missionnaires qui parcourent le monde en annonçant l'Évangile sont des missionnaires de langue française ? Aussi, je vous assure que je suis heureux, ce soir, de faire entendre au *Foyer* le nom du

grand et saint évêque Mgr Grandin. Quand il mourut à Saint-Albert ça faisait quarante-huit ans qu'il était missionnaire au nord-ouest. Les catholiques et même les protestants le considéraient comme un saint. A tous ceux qui pourront trouver la vie de Mgr Grandin par le P. Jonquet je recommande particulièrement la citation d'une page de Louis Veuillot intitulée « L'Évêque pouilleux ». Ah ! mes chers enfants, c'est là que vous verrez ce que l'on peut faire pour le salut des âmes et la gloire de Dieu !

Et puis, cette page incomparable du grand journaliste français vous donnera une idée de l'existence pénible, et pourtant remplie de consolations, de nos missionnaires. Et vous comprendrez après toute la justesse de ces paroles de Veuillot, lorsqu'il eut entendu Mgr Grandin, « l'Évêque pouilleux ».

« En l'écoutant, nous nous disions deux choses : premièrement, que l'Église catholique est toujours une grande faiseuse d'hommes; secondement, que ces hommes, que fait l'Église catholique, ne seront pas de sitôt Dieu merci, supplantés par ceux que font les hérésies. Ceux qui méprisent les délices matérielles seront plus forts que ceux qui les cultivent, iront plus loin, dureront plus longtemps. Ils sont même plus séduisants; ils touchent des cordes de l'âme plus élevées, plus vibrantes; ce

sont eux qui éveillent les pensées victorieuses, et qui allument les flammes triomphantes. »

Oui, mes petits amis, « l'Église est une grande faiseuse d'hommes », et c'est grâce à ses armées de missionnaires, de saintes femmes, si la civilisation a pu s'étendre rapidement sur le nouveau monde, comme une lumière, une chaleur bienfaisante. Elle a promené partout la croix du Rédempteur et fait entendre ses paroles de paix; elle a subjugué les peuples les plus barbares sans verser d'autre sang que le sien. Quelle belle lignée de héros depuis Jogues et Brébeuf jusqu'aux Pères Fafard et Marchand ! Vous savez que les Pères Fafard et Marchand furent massacrés dans le nord-ouest, en 1885 ?

Mes petits amis, soyons-en fiers, nous appartenons à une grande race, à une race d'apôtres. La France chrétienne en nous donnant son sang nous a légué son amour des âmes : les pauvres sauvages qui vivent dans les glaces du pôle nord le savent bien; les infidèles de la Chine, du Japon, de l'Afrique le savent aussi.

Et toutes ces églises, ces belles paroisses qui sont l'ornement de la terre canadienne, à qui notre patrie les doit-elle ? Sans nos prêtres à l'âme ardente et désintéressée, sans nos communautés d'hommes et de femmes, que serions-nous devenus au milieu des tempêtes qui ont passé sur le Canada

français ? Ah ! oui, l'Église et l'âme de la France chrétienne nous ont fait vivre et grandir merveilleusement. Songez-vous à ces choses-là parfois, mes chers enfants ?

Songez-vous aussi que sans le concours de l'Église nous fussions restés un peuple d'ignorants ? Je vous ai dit déjà que nos pères avaient eu des écoles au temps de la domination française. Sous le régime anglais ils en eurent aussi, malgré les persécutions, les injustices criantes des nouveaux maîtres. Quand je parle d'injustices criantes ce n'est pas sans motifs; car, mes enfants, durant les cent premières années de la domination anglaise, vous ne pourrez comprendre que plus tard ce que nos pères eurent à souffrir dans leurs écoles de la part du gouvernement. On voulait à tout prix faire des petits Canadiens français des Anglais et des protestants, voyez-vous. Nos pères n'avaient pas même le droit de disposer librement de leurs propres deniers pour ce qui concernait l'éducation de leurs enfants.

Il s'est trouvé cependant des gens de notre temps pour reprocher son ignorance au peuple canadien-français. Que les hommes sont hypocrites et cruels parfois ! Dieu merci, les Canadiens français, pris comme peuple, sont aussi instruits que les Anglo-Saxons qui font partie de la Confédération; mais c'est surtout à leur clergé qu'ils doivent

cela et non aux organisations de l'école anglaise et protestante.

Et nos collèges classiques ? Écoutez Étienne Parent dont je vous ai parlé il y a deux semaines : « Ces collèges sont autant de citadelles nationales où de généreux ecclésiastiques se dévouent à l'ingrat labeur du professorat, sans autre rémunération qu'une nourriture des plus frugales et un vêtement non moins modeste, tandis que d'autres aident à recruter l'armée nationale, en employant leurs épargnes à y maintenir une jeunesse intelligente, plus favorisée par la nature que par la fortune.

« C'est ainsi qu'il est sorti du peuple des hommes qui ont pris la place des déserteurs de mil sept cent cinquante-neuf, et qui ont fait qu'il y a un peuple canadien-français et que ce peuple pèse encore dans la balance des destinées canadiennes. »

Nous avons donc fourni des apôtres à l'Église, mes petits amis, et Dieu a récompensé ces beaux sacrifices en nous donnant une protection sans pareille dans notre Mère la Sainte-Église.

Je ne vous parle pas longtemps ce soir; mais il me semble que je vous ai dit bien des choses, des choses qui vous aideront à aimer la patrie et l'Église.

Bonsoir, mes chers enfants !

4 juillet 1918.

XLIII

Les petits héros d'Ontario

Vous trouvez sans doute qu'il fait chaud pour venir au *Foyer*, et vous vous dites que durant les vacances on devrait vous laisser en paix. Je vais vous confier un petit secret que vous garderez bien soigneusement, n'est-ce pas, et qui vous fera plaisir. La semaine prochaine nous aurons notre dernière réunion du *Foyer*. Après cela nous prendrons nos vacances tranquillement. Que pensez-vous de mon secret ?

Vous vous demandez de qui nous pourrons bien parler ce soir. Il vous semble que tout le monde a eu son tour. Pourtant je m'en voudrais si les petits Canadiens français de l'Ontario n'avaient pas leur petite soirée.

Saviez-vous, mes enfants, que les petits Canadiens français de l'Ontario ont beaucoup souffert pour la défense de notre belle langue française ? Saviez-vous qu'ils ont fait des choses merveilleuses en face de l'ennemi anglais et protestant ?

Des fanatiques voulaient absolument empêcher les petits Canadiens français de parler la langue de leurs mères; ils s'efforçaient d'imiter les Allemands qui naguère tentèrent de bannir le français des écoles de l'Alsace et de la Lorraine.

Mais les petits Canadiens français, des enfants comme vous autres, avisés par leurs parents, décidèrent que jamais on ne les empêcherait de parler français, pas plus qu'on ne les empêcherait de prier le Dieu de Jeanne d'Arc, de Champlain et de Frontenac. Vaillants petits champions ils se levèrent et chantèrent tous ensemble : « Catholiques et Français toujours ! » Ils chantèrent d'autres choses aussi que je vous dirai dans un instant.

Des fanatiques essayèrent donc d'empêcher vos petits frères d'Ontario de parler français, et pour cela ils envoyèrent des inspecteurs anglo-protestants avec la mission de voir comment les choses se passaient dans les écoles catholiques et canadiennes-françaises. Vos petits frères, afin de mieux faire comprendre aux inspecteurs qu'il convient de se mêler de ses affaires, vos petits frères décidèrent de quitter les classes à l'arrivée de l'inspecteur.

Au mois d'octobre 1912, les élèves des trois écoles de Casselman sont les premiers à retraiter devant l'inspecteur intrus. Ils ne seront pas les derniers. La besogne des inspecteurs se trouve par là considérablement modifiée. Des murs, des bancs, rien autre chose. Mais on rapporte que les inspecteurs du gouvernement préfèrent voir des élèves derrière les bancs et les tables. Les enfants de Saint-Eugène font comme ceux de Casselman; ceux de Rockland sont bien contrariés en constatant

le soir que M. l'inspecteur a pris le train sans venir à l'école. A Clarence Creek, les petits ordinairement timides, en apercevant l'espion salarié qui veut entrer dans leur école, sortent bravement, le regard clair, la tête haute.

Et c'est partout la même chose. Les petits soldats de la langue française sont admirables de politesse et de sang-froid devant l'inspecteur anglo-protestant; ils se retirent, leur catéchisme et leur grammaire française à la main. En 1913, c'est comme en 1912. Nos petits soldats seront toujours les mêmes.

Parfois la lutte est plus difficile. A Sarsfield, les portes sont fermées. Les petits soldats ne pourront donc pas sortir par les portes quand l'inspecteur anglo-protestant viendra faire son inspection. Non, ils ne sortiront pas par les portes, mais ils sortiront par les fenêtres. Les plus âgés sortent les premiers et reçoivent les plus jeunes dans leurs bras. En moins de cinq minutes, tout est fini.

A Haileybury, on veut empêcher les enfants de s'enfuir par l'escalier, mais il reste les échelles de sauvetage que les enfants connaissent bien. Encore une fois M. l'inspecteur anglo-protestant pourra questionner les bancs et les tables. Et durant qu'il fera sa besogne, les petits Canadiens français, eux s'en iront devant le palais de leur évêque catho-

0

lique et patriote, et chanteront de leurs plus belles voix et de tout leur cœur.

« *O Canada ! terre de nos aïeux,*
« *Ton front est ceint de fleurons glorieux !*
« *Car ton bras sait porter l'épée,*
« *Il sait porter la croix !*
« *Ton histoire est une épopée*
« *Des plus brillants exploits;*
« *Et ta valeur de foi trempée,*
« *Protégera nos foyers et nos droits.* » (bis)

A Noëlville, c'est devant l'hôtellerie de M. l'Inspecteur que les petits Canadiens chantent *O Canada*, puis se dispersent en criant : « Vivent les Canadiens ! Hourra pour nous autres ! »

A North-Cobalt, les enfants viennent de sortir en voyant M. l'inspecteur. Celui-ci, de sa voix la plus douce, les prie de bien vouloir rentrer. « Nous sommes sortis », répond le plus audacieux; « et nous ne rentrerons qu'après votre départ. »

A Paincourt, les enfants sont dehors, en récréation, à l'arrivée de M. l'inspecteur. Ces chers enfants sont bien embarrassés. L'un d'eux court chez M. le curé pour demander ce qu'il faut faire. « Qu'est-ce que vos parents vous ont recommandé ?» dit M. le curé. — « De sortir, » dit l'enfant. — « Eh ! bien, sortez. » — « On est dehors .» — «Alors,

restez-y. » — « Est-ce que ça va suffire pour protester ? » — « Mais oui, mais oui. » L'enfant retourne au milieu de ses compagnons, et leur fait connaître la réponse de M. le curé.

Et tous ces champions de la langue française, mes petits amis, ce sont vos petits frères. Demain, comme vous ils seront des hommes, et la patrie comptera sur eux comme elle comptera sur vous.

Oh ! aimez bien vos petits frères des provinces anglaises et des États-Unis; vous ne savez pas assez ce qu'il leur en coûte parfois pour conserver intact le trésor de leur langue et de leur foi. Que leur esprit de sacrifice, leur héroïsme vous aident à mieux aimer l'Église et la Patrie.

11 juillet 1918.

A consulter : *Le Bulletin du Parler français*, 1914.

XLIV

La dernière causerie

Ce n'est pas sans émotion, mes chers enfants, que je commence, ce soir, ma dernière causerie. Savez-vous que je m'étais accoutumé à venir vous voir toutes les semaines, — depuis quarante-quatre semaines, et, de penser que nous allons nous séparer, peut-être pour longtemps, ça me fait quelque chose au cœur. Vous avez été si bons, si sages, vous avez paru aimer si fort la Patrie et ses gloires.

Mais il est une espérance qui me console : j'espère ne pas vous quitter entièrement. Si nos causeries étaient mises en volume... *En veillant avec les petits de chez nous* et *Pour les petites de chez nous* ne seraient-ils pas les bienvenus dans vos petites bibliothèques ? Durant les longues soirées d'hiver, à la maison, est-ce que les petites causeries d'histoire ne vous aideraient pas, vous et vos petites sœurs, à passer le temps utilement ? Et puis, à l'école, après avoir vu et revu nos découvreurs, nos missionnaires, nos saintes femmes, nos martyrs, nos soldats, nos pionniers, tous nos champions, est-ce que vous ne comprendriez pas mieux combien c'est un grand honneur d'être Catholique et Canadien français ?

Permettez-moi, mes enfants, de vous conter une histoire. Il y a quelques années, un curé canadien-français se trouvait à Genève, en Suisse. Traversant un jardin public, il rencontra sur sa route un gamin d'une dizaine d'années. — « Dans quel pays sommes-nous ? », dit M. le curé — « En Suisse ! mais vous ne le saviez pas ? » dit l'enfant étonné. — « La Suisse, c'est un pays inconnu, qui n'a jamais eu d'hommes célèbres ? » poursuivit le curé canadien. — Il n'en fallut pas davantage pour faire monter le sang à la figure du petit patriote de Genève. — « Comment ? » dit l'enfant, en se redressant, et du feu plein les yeux, « vous n'avez jamais entendu parler de Guillaume Tell ? »... Cette réponse indignée du petit Suisse de dix ans fit un grand plaisir au Curé canadien. Il se dit : aussi longtemps que la Suisse aura des enfants comme celui-là, personne ne pourra la réduire en esclavage. (1)

Mes petits amis, si quelqu'un d'Ontario ou d'ailleurs osait vous dire que la nation canadienne-française est une nation de rien et qu'elle ne compte pas de grands hommes, que feriez-vous ?... Quelle belle leçon d'histoire et de dignité ne pourriez-vous pas donner à ceux qui ne vous connaissent pas, ou

(1) Voulez-vous connaitre le nom de ce curé canadien-français ? C'est M. l'abbé Pierre Jutras, curé actuel de La Baie-du-Febvre, un patriote, mes enfants.

ne veulent pas vous connaître ! Malheureusement ceux qui mettent aujourd'hui votre patriotisme à l'épreuve sont bien différents du vaillant Curé canadien-français dont je viens de vous parler.

En attendant, n'oubliez pas que l'éducation patriotique la plus complète est celle qui nous vient de la Religion. Si l'on retranchait de notre histoire nationale les pages écrites par l'Église ou sous son inspiration, que nous resterait-il ?

Demain vous serez des hommes; vous serez aussi des chrétiens fervents, c'est entendu. Et vous grandirez chaque jour avec la suprême ambition d'être quelqu'un dans le monde, pour la plus grande gloire de Dieu.

Vous chercherez toujours et partout la Vérité, dans les sentiers de l'honneur et du devoir, et vous aiderez vos frères à fuir le mensonge. Pourriez-vous autrement rester dignes de nos pères ?

A l'exemple de Champlain, de Jean Nicolet, de Maisonneuve et de tant d'autres, vous lirez souvent l'évangile et la vie des saints.

Au matin des lourdes tâches, sur les champs de batailles ou ailleurs, vous vous souviendrez de Dollard des Ormeaux et de M. de Beaujeu à genoux à la table sainte. Le Dieu de l'Eucharistie, c'est le Dieu des armées.

Vous vous souviendrez aussi que les plus belles victoires sont celles que l'on remporte sur soi-

même, car « celui qui s'est vaincu, rien ne le vaincra, ni les éléments, ni la fortune, ni le péché, ni la mort... »

Et ces victoires, plus belles que celles des grands capitaines sur les champs de bataille, vous les remporterez en fuyant l'ami corrompu, le livre impie et corrupteur, le tableau impudique et l'image obscène, en fuyant toute société légère ou mondaine, capable d'énerver votre volonté et de troubler votre cœur. Vous remporterez sûrement des victoires merveilleuses par le travail, l'obéissance, la prière, la fréquentation des sacrements.

Ces combats, mes chers enfants, il vous faudra les soutenir demain, après-demain, toujours, jusqu'à la fin de votre vie. La vie de l'homme est un combat continuel, un sacrifice de tous les instants. Le sacrifice, apprenez donc dès maintenant à le pratiquer. C'est le sacrifice qui procure le plus de bonheur sur la terre; c'est lui qui donne la paix au moine dans sa cellule, le sourire à la vierge du cloître; c'est lui qui fait naître les grandes œuvres et les grands peuples; c'est lui qui ouvre les portes du ciel à l'âme chrétienne.

Il n'y a pas longtemps, une fillette allait mourir. Elle appela son petit frère et lui dit ces paroles que vous garderez bien pour vous-mêmes : « N'oublie jamais qu'au moment de la mort on

ne regrette pas d'avoir fait des sacrifices pour le bon Dieu. Fais beaucoup pour le bon Dieu...»

Et je vous dis ces choses, mes enfants, parce que je suis prêtre et que vous êtes chrétiens; je vous les dis aussi parce que prêcher le patriotisme aux petits Canadiens français, sans prêcher la doctrine de l'Église, c'est perdre son temps.

Vous aimerez donc beaucoup votre pays, mais vous aimerez avant tout et par-dessus tout Jésus et son Église. N'est-ce pas, du reste, ce que vous ont enseigné Jacques-Cartier, Louis Hébert, Mgr de Laval, Dollard des Ormeaux, tous ces pionniers, ces martyrs, ces chefs de la race, dont les noms sont gravés pour toujours dans vos âmes d'enfants?

Encore un mot, et je vous dis adieu. Bientôt vous ne serez plus des enfants, et vous quitterez votre mère, votre père, vos frères, vos sœurs, la maison qui abrite aujourd'hui votre heureuse enfance; vous irez peut-être bien loin de la petite patrie, peut-être loin de la grande patrie. Oh! alors, mes petits amis, promettez-moi donc que vous relirez souvent votre catéchisme, l'évangile, et puis, autant que possible l'histoire sainte, l'histoire du Canada et la vie des saints. Aux heures sombres, de lassitude, de découragement, d'écarts peut-être, comme ces livres vous apporteront des lumières, des forces, du courage! Ils feront passer devant vous tout un monde de souvenirs

ensoleillés, vous attireront vers le Dieu de votre mère et des petits enfants; ils ouvriront devant vos regards des horizons plus larges et pleins d'espoirs; ils vous rendront capables de toutes les vertus et de tous les héroïsmes.

Bonsoir, mes petits amis, mes petites amies ! Priez pour moi.

18 juillet 1918.

Table des matières

		PAGE
I	Jacques Cartier	11
II	Champlain	16
III	Louis Hébert	22
IV	Le Frère Pacifique Du Plessis	27
V	Premiers missionnaires—François Marguerie Godefroy de Normanville	31
VI	Quelques apôtres — Jean Nicolet	36
VII	François Hertel	43
VIII	Membertou, Nenascoumat, Andehoua, Negabamat, Garaconthié	47
IX	Montmagny	54
X	Maisonneuve	59
XI	Les PP. Isaac Jogues et Antoine Daniel	66
XII	Les PP. Garnier et Chabanel	71
XIII	Le Père Anne de Noue	77
XIV	Les PP. de Brébeuf et Gabriel Lalemant	83
XV	Le Père Buteux	89
XVI	Pierre Boucher	95
XVII	Dollard et ses compagnons	101

PAGE

XVIII Monseigneur de Laval..... 108
XIX Jean Talon et Frontenac..... 115
XX Le Père Marquette..... 123
XXI La Patrie — Iberville..... 129
XXII Au "Boulevard Turcotte" — La Vérendrye..... 134
XXIII Maîtres d'école d'autrefois..... 140
XXIV Le Frère Didace Pelletier..... 148
XXV La dispersion acadienne..... 157
XXVI Vaillance et belle humeur des nôtres.... 166
XXVII Carillon — Les Plaines d'Abraham — Sainte-Foye —La fin de la domination française..... 172
XXVIII Régime militaire — Gouvernement civil absolu 181
XXIX Gouvernement législatif — Bravoure et loyauté des nôtres..... 188
XXX Souffrances des Canadiens — Constitution de 1791—Joseph Papineau—Notre langue..... 195
XXXI Pierre Bédard..... 201
XXXII Monseigneur Plessis..... 207
XXXIII 1812-13..... 216
XXXIV Jours sombres — 1837-38..... 220
XXXV Louis-Joseph Papineau..... 225
XXXVI Augustin-Norbert Morin..... 231

PAGE

XXXVII Louis-Hippolyte La Fontaine..... 239
XXXVIII Georges-Étienne Cartier..... 246
XXXIX Nos Zouaves pontificaux..... 254
XL Littérature canadienne..... 263
XLI Évêques canadiens..... 272
XLII Monseigneur Grandin,—L'Église chez nous..... 282
XLIII Les petits héros d'Ontario..... 287
XLIV La dernière causerie..... 292